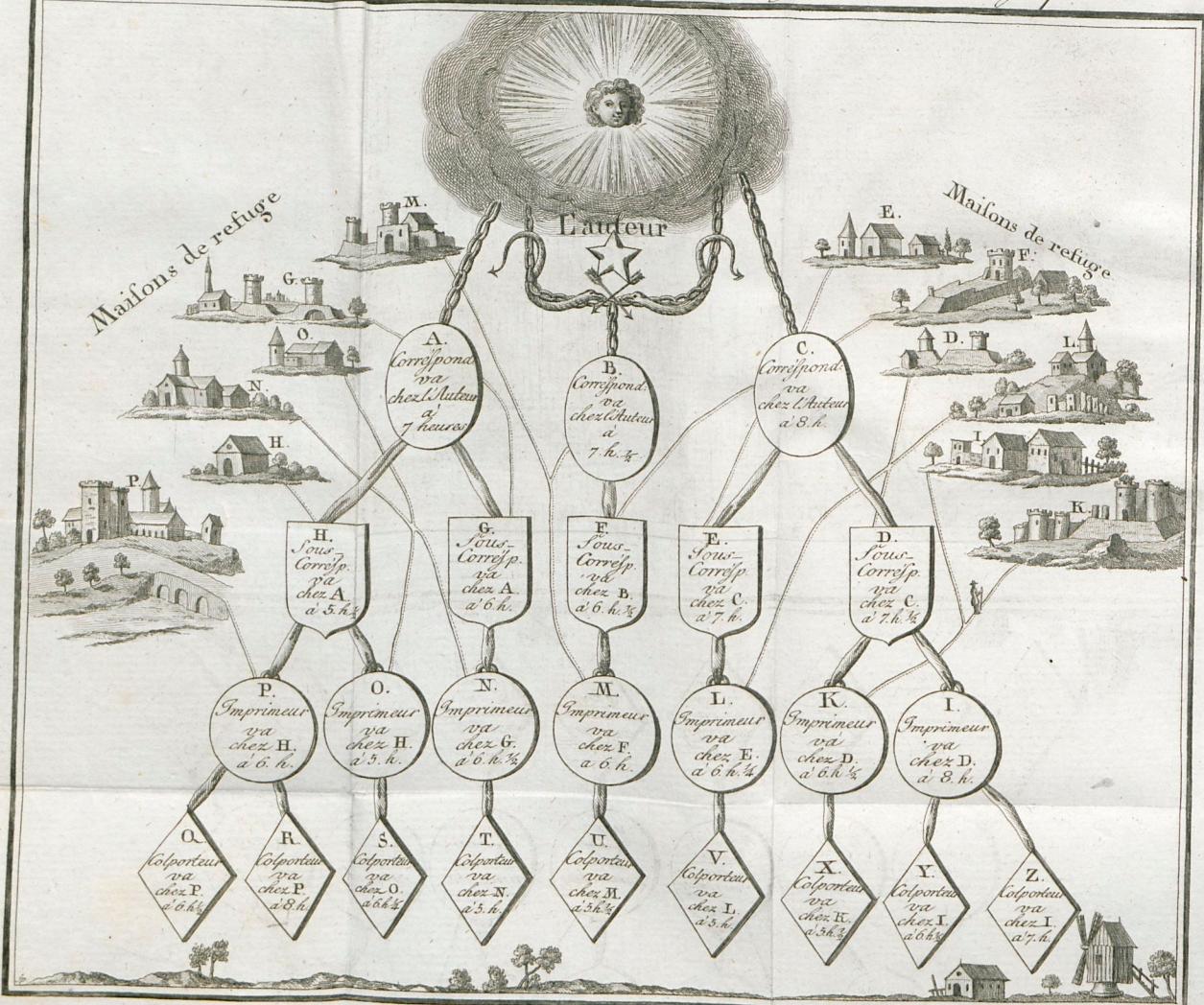


ov gl.





TABLEAU
pour la distribution de la ci-devant Gazette ecclésiastique



pour la dist

Maisons de refuge



NOUVEAUX
CAHIER S
DE
LECTURE.

RÉDIGÉS PAR L'AUTEUR DU
GUIDE DES VOYAGEURS.

TOME PREMIER

1796.



A. WEIMAR
AU BUREAU D'INDUSTRIE.

ХУАНХА
ЗАПИНА
ИИУТОПЛ

Аф 914 в
ЛИБРИКА ТВР ЛАУАНХА
(1796, 1)

ЗАПИНА СМОТ

Библиотека
государственных
имуществ СССР
г. Москва

Л2,4931

JANVIER.

I.

Le fameux siège de Leyde

en 574.

La ville de Leyde qui est une des principales de la Hollande, est située dans un terrain bas, &, pour ainsi dire, au milieu d'un labyrinthe d'eaux vives & d'eaux dormantes, qui coupent de toutes parts son territoire. Le Rhin la traverse. Une infinité de canaux sortent de cette rivière au dedans de la ville. L'espace qu'ils y occupent est en quelque sorte plus étendu que celui des isles qu'ils forment. Ces isles sont en très grand nombre & réunies par une

N. C. d. L. N. I. 1796.

A

prodigieuse quantité de ponts. On en compté environ cent cinquante construits partout où le besoin & l'ornement l'exigent, & qui sont la plupart de pierre. Au reste, la ville est bien peuplée, les rues en sont larges, les maisons bien bâties, l'enceinte bien fortifiée, les fossés bien profonds. Elle est enfin digne des efforts que firent les Espagnols pour s'en emparer, & les Hollandais pour en conserver la possession. Delft, Rotterdam, Goude, villes considérables de la Hollande, n'en sont éloignées que d'environ une demi-journée.

Les Hollandais étoient parfaitement instruits du projet qu'avoient les Espagnols de faire le siège de Leyde. *) Le duc d'Albe

*) Valdès, maréchal-de-camp de l'armée Espagnole, avoit bloqué cette ville pendant tout l'hiver. Il étoit entré aussi-tôt après la levée du siège d'Alemaér dans l'intérieur de la Hollande par Harlem, tandis que Romero prenoit le chemin des Dunes, & ces deux généraux, après avoir enlevé les postes des environs de Leyde, & s'être rejoints devant cette place, l'avoient réduite à la plus extrême disette. Heureusement que l'invasion du comte Louis de Nassau forçâ Requesens d'envoyer les troupes

42

l'avoit manifesté après la conquête de Harlem, en faisant occuper tous les postes des environs qui pouvoient faciliter cette entreprise. Requesens n'avoit pas abandonné ce projet. Les Hollandais avoient pris en conséquence le parti, de fortifier les passages les plus capables de retarder les progrès de l'ennemi, & de favoriser l'entrée des secours dans la ville assiégée. Il y avoit deux villages entr'autres qui pouvoient servir à leurs vues à cet égard; l'un auprès de Gonde, appellé Alfen, placé sur un canal qui est traversé d'un pont, & dont les écluses pouvoient suspendre à volonté, ou rétablir le cours de l'eau; l'autre auprès de Delft, nommé Mafencluse. Ce dernier commandoit un des principaux passages sur le chemin de Leyde. Les Hollandais n'avoient pas manqué de s'y retrancher, ainsi que dans Alfen, dont ils avoient défendu le pont par une redoute qui en fermoit l'entrée.

Le gouverneur ayant donc résolu le siège de Leyde, crut qu'il falloit commen-

de Valdès à sa rencontre, & de lui faire lever son blocus. Leyde en fut délivrée le 21 mars de cette année, & fut bloquée de nouveau le 26. mai par le même Valdes.

A ij

cer d'abord par chasser les ennemis de ces deux villages. Le mestre-de-camp Valdès, qui avoit été chargé en chef de la conduite du siège, prit un détachement entre les plus braves Espagnols, & se porta sur le pont d'Alfen. Il insulta ce poste avec tant de courage, qu'après un combat sanglant il emporta la redoute qui le défendoit. Les vainqueurs poursuivirent avec ardeur les ennemis qui fuyoient & cherchoient un asile dans les autres défenses du village; ils y pénétrèrent avec eux, & après leur avoir tué beaucoup de monde, ils se rendirent entièrement les maîtres d'Alfen, & s'établirent dans ce poste. Ce succès encouragea les Espagnols autant qu'il intimida les Hollandais. La conquête du fort de Mafenculse en devint plus facile. Ces deux expéditions ne coûtèrent que peu de jours.

De si heureux commencements donnèrent aux Espagnols de grandes espérances de terminer le siège avec le même succès. Ils redoublèrent d'ardeur & s'attachèrent à s'emparer successivement de tous les postes, où ils vouloient empêcher qu'on ne secourût la place. Pour fermer les passages & opposer des obstacles insurmontables aux entreprises

de ceux qui voudroient entrer dans Leyde par terre ou par eau, il falloit construire de bonnes redoutes qui défendissoient les rivières & les canaux, dont le territoire de cette ville est coupé de toutes parts. Les assiégeants s'en occupèrent aussitôt, & en très-peu de temps ils en eurent élevé environ soixante, qui entouroient la ville, & rendoient l'entrée aux secours presqu'impossible. De leur côté les habitants s'étoient préparés à la plus vigoureuse résistance. Comme ils s'attendoient que les Espagnols voudroient les forcer par la famine, sans presque tirer l'épée, ils n'avoient appellé à leur secours qu'un petit nombre de soldats étrangers, afin de mé nager leurs vivres. Ils se flattent d'être assez forts pour se défendre eux-mêmes, & sauver seuls la patrie. Ainsi les combats étoient rares, & n'avoient lieu que lorsque les assiégés faisoient quelques sorties pour éloigner les assiégeants de leurs muraillles, & les chasser des postes qui les incommodoient davantage. Entre tous les forts dont l'armée Espagnole avoit enfermé Leyde, celui de Lammérie, qui en étoit le plus voisin, la gênoit beaucoup, parce qu'il la privoit de bons pâturages, où l'on nourrissoit de nombreux troupeaux. Les bourgeois, animés

A iij

par la nécessité de s'emparer de ce poste, sortirent & attaquèrent ceux qui le gardoient avec tant de courage, qu'ils furent sur le point de l'emporter. Cependant le fort resta aux Espagnols; & pour enlever aux assiégés tout espoir d'en faire la conquête, ils le fortifièrent encore mieux qu'auparavant.

Malgré cet échec, la résistance des assiégés n'en fut pas moins vive. Voyant que les assiégeants s'approchoient de plus près, ils commencèrent à soupçonner qu'ils vouloient hâter la fin du siège par les travaux ordinaires, & prirent toutes les précautions possibles pour bien assurer leur défense. On répara les murailles; les femmes travailloient avec les hommes jour & nuit. Pour se conserver plus long-temps de vivres, on en restreignit d'avance la consommation. Le courage des habitants étoit au plus haut point. Ils s'excitoient mutuellement à se défendre jusqu'au dernier soupir, plutôt que de s'exposer à périr par les supplices horribles, dont Harlem venoit de fournir les plus affreux exemples. Jean Douza, *) poète

*) Jean Vanderdoës, seigneur de Nortwich, il est connu dans la littérature sous le nom de Janus Douza, & il y est célèbre.

fameux par les productions de sa Muse latine, & d'une naissance illustre, commandoit dans la ville. Cet homme célèbre remplissoit avec un zèle & une capacité rares les devoirs de sa place. Il animoit ses compatriotes ; il nourrissoit en eux les plus vives espérances d'être secourus promptement, & il avoit l'art de les persuader. Tantôt des lettres *) arrivées secrètement du dehors, tantôt des nouvelles qu'il faisoit répandre adroitemment dans la ville, soutenoient le courage de ses défenseurs, & donnoient le plus grand crédit à ses promesses. **)

*) Les Hollandois employèrent des pigeons dans ce siège, comme au siège de Harlem, pour porter leurs messages. Les magistrats de Leyde, voulant en quelque sorte les immortaliser, les firent sécher & remplir lorsqu'ils furent morts, & les placèrent dans l'Hôtel-de-Ville les ailes étendues, ayant encore à leurs pattes les plumes dans lesquelles les lettres, dont on les avoit chargés, avoient été fourrées.

**) On ne peut rien entendre de plus ferme que la réponse des bourgeois de Leyde au seigneur de Liques, gouverneur de Harlem, qui les exhortoit de se soumettre aux conditions que le roi Philippe leur offroit. Ils crièrent du haut de leurs murs à ceux qui les sollicitoient

Quoique le prince d'Orange n'eût rien plus à cœur que la délivrance de Leyde, & que les Hollandois sentissent l'avantage de conserver à leur parti une place si considérable, cependant on étoit au mois d'août, qu'on n'avoit encore rien tenté pour cela. Déjà la famine faisoit de grands ravages dans la ville, & il étoit très-pressant de la secourir. Les Etats de Hollande s'assemblerent, & on y délibéra sur cet important objet. Les avis furent partagés. Quelques députés penserent qu'en faisant un effort vigoureux, il feroit plus facile de pénétrer dans Leyde par terre que par eau.

de sa part, "qu'ils étoient instruits que le pro-
 „jet des Espagnols étoit de prendre Leyde par
 „famine, mais qu'ils n'en étoient point inti-
 „midés ; qu'après avoir consumé tous leurs
 „vivres, ils mangeroient leur bras gauche, &
 „se défendroient avec le droit contre leurs ty-
 „rans, & qu'ils se laisseroient plutôt mourir
 „de faim que de se soumettre à leur insuppor-
 „table joug." Quelques bourgeois ayant de-
 mandé des vivres avec insolence le 27 août,
 furent bientôt contenus par la fermeté du
 bourgues maître, qui s'offrit de se livrer à leur
 fureur, pour les appaiser. Il n'éclata aucune
 émeute jusqu'à la fin du siège.

D'autres furent d'un avis contraire. Mais après avoir bien pesé les difficultés, & avoir bien considéré que les retranchements dont les Espagnols s'étoient couverts, apporteroient les plus grands obstacles à tout projet d'entrer dans la ville, tous désespérèrent unanimement d'y réussir. Louis Boisot, amiral de Hollande, étoit un des membres des Etats. Cet officier jouissoit de la plus haute réputation par son expérience dans la marine. Voyant que les esprits s'échauffoient par la contrariété des opinions, il proposa la sienne en ces termes :

“Plût à Dieu que nos désastres ne nous
,,eussent jamais instruits de ce que nous
,,avons à craindre des fureurs de la mer.
,,En vain notre courage lutte fans celle con-
,,tre ses efforts, & leur oppose les plus for-
,,tes digues. Elles n'ont pu arrêter souvent
,,ses débordements. La mer a englouti des
,,îles entières dans plusieurs parties de ces
,,provinces, & causé en beaucoup d'autres
,,des malheurs déplorables & inouïs. Il
,,s'agit maintenant de tourner ce fléau
,,à notre avantage, & d'armer en notre
,,faveur un élément, qui nous a fait jusqu'à
,,présent une si terrible guerre. Nous con-

A v

„ noissons les effets de la marée ; ils sont ef-
 „ frayants aux deux points de l'équinoxe. La
 „ mer agitée alors d'un mouvement extraor-
 „ dinaire, semble mépriser ses bornes natu-
 „ relles, & porte son ravage sur nos côtes.
 „ Déjà même la saison avancée nous annonce
 „ le retour de ces temps orageux. Profitons-
 „ en. Inondons dès aujourd'hui les cam-
 „ pagnes voisines de Leyde. Les grandes
 „ marées où nous allons entrer consomme-
 „ ront notre ouvrage ; & nos superbes ty-
 „ rans, assiégés eux-mêmes dans leurs forts,
 „ périssant de misère au milieu de nos ma-
 „ rais, seront contraints de lever le siège.

„ C'est le seul moyen de les y forcer. Il
 „ est terrible, j'en conviens, mais il est sûr,
 „ il dépend de nous. La mer obéissant en
 „ quelque sorte à nos loix, suivra les routes
 „ que nous lui ouvrirons. Cette inondation
 „ subite & imprévue causera sans doute beau-
 „ coup de dommage ; mais cette crainte se-
 „ ra-t-elle capable de nous arrêter, si nous
 „ aimons toujours la patrie & la liberté, &
 „ si nous songeons que la prise de Leyde à
 „ la suite de celle de Harlem, asserviroit le
 „ reste de cette province au despotisme des
 „ Espagnols ? Du reste nos pertes ne seront

„pas irréparables; le temps nous en dédom-
 „magera bientôt. L'ennemi en voyant nos
 „ressources & les éléments combattre pour
 „nous, désespérera de nous assujettir, & por-
 „tera ailleurs le fléau de la guerre. La re-
 „nommée publierá notre hardiesse & notre
 „gloire, & nous ferons envier aux autres na-
 „tions le voisinage d'un élément, qui sera le
 „garant de nos richesses & de notre liberté.”

Il est aisé de juger qu'une proposition de cette espèce fut long temps balancée; mais il arriva dans cette circonstance ce qui n'est que trop ordinaire dans toutes celles, où la nécessité force de prendre un parti; on suivit le conseil du désespoir. Tous les avis se réunirent à celui de Boisot. On coupa en divers endroits les principales digues de la Meuse, ainsi que celles de l'Yssel, entre Rotterdam & Goude, & sur le champ le flux ayant monté, les campagnes situées entre Rotterdam, Goude, Delft & Leyde furent couvertes d'eau. Une inondation aussi imprévue étonna singulièrement les Espagnols, qui en ignoroient la cause. Mais aussi-tôt qu'ils en furent instruits, elle ne leur causa pas autant de frayeur qu'elle auroit pu le faire. Les forts qu'ils avoient construits

dans des fonds, furent bientôt atteints par l'inondation ; ils les abandonnèrent, & comme il leur en restoit encore beaucoup, ils firent rentrer les troupes qui les gardoient dans d'autres forts, qui sembloient moins exposés. Leyde n'en resta pas moins étroitement bloquée. *)

Les Hollandois après avoir pris le parti qu'ils venoient d'exécuter, s'étoient aussitôt occupés de rassembler les bâtiments dont ils avoient besoin, pour porter le secours qu'ils destinoient à la ville assiégée. Ils en avoient fait construire par-tout où ils avoient pu; mais principalement à Rotterdam, dont le voisinage offroit beaucoup de facilité à cet égard. On attendoit beaucoup en Hollande de cet armement, & l'on étoit accouru de tous côtés pour y travailler. Un grand nombre de vaisseaux furent batis en forme de galères & garnis de rames, afin qu'ils fussent plus légers & plus propres aux manœuvres nécessaires, pour forcer les passages & attaquer les forts des Espagnols.

*) La résolution d'inonder la Hollande fut prise le 24 juillet, & on commença à l'exécuter les premiers jours d'août.

En attendant que ces préparatifs fussent tout-à-fait achevés, l'amiral de Hollande voulut commencer l'entreprise. Il prit quelques-uns des vaisseaux qui furent les premiers armés, & tenta de forcer certains passages qui lui ouvraient l'entrée de Leyde. La disette y étoit très-pressante. Les habitants sollicitoient le secours avec les plus vives instances; mais il ne put exécuter son projet. Les eaux n'étoient assez hautes que dans les canaux & les rivières, dont les passages étoient bien gardés; & elles ne lui permirent pas d'approcher de la ville. L'instant favorable n'étant pas arrivé, la Hollande atendoit avec impatience les grandes marées. Ce temps, jusques-là redouté, étoit alors l'objet de ses vœux les plus ardents. La délivrance de Leyde & la liberté de la province y sembloient attachées.

Les Espagnols ne perdirent pourtant pas courage. Ils s'occupoient sans relâche à garantir leurs redoutes de l'inondation, en fermant leurs îsles avec de la terre, du foin, & toutes les matières qui pouvoient empêcher l'eau d'y pénétrer. Ils se flattent qu'elle ne monteroit pas davantage, & croyoient voir sous peu de jours le terme de

leurs travaux, & Leyde forcée de leur ouvrir ses portes. Tandis que l'espérance & la crainte tenoient les deux partis en suspens, arriva le temps souhaité par les Hollandois, où la nature devoit, par des causes si supérieures à nos connaissances, opérer ses étonnans effets. Sur la fin de septembre, l'océan ne différant plus de se montrer, pour ainsi dire, avec toute sa puissance, se déborda dans les campagnes, & fit des environs de Leyde une vaste mer. Les espérances que les Hollandois en conjurent furent inexprimables. Les Espagnols en furent consternés. Les premiers mirent aussi-tôt à la voile, & leur flotte s'avança dans la meilleure disposition. Elle étoit composée, dit-on, de cent cinquante navires, parmi lesquels on comptoit un grand nombre de galères, & elle fut jointe par beaucoup d'autres bâtiments chargés de vivres. On étoit alors au commencement d'octobre, & les Hollandois s'avançoient avec confiance pour porter du secours à la ville; mais il ne fut pas besoin de faire de grands efforts. Les Espagnols, après s'être défendus avec courage en plusieurs endroits, & considérant qu'ils avoient moins à combattre les ennemis, qu'à surmonter les éléments, crurent

qu'il seroit téméraire de résister plus long-
temps, & songèrent à se retirer dans des
lieux sûrs. Ils ne purent cependant évacuer
assez promptement les redoutes où ils s'é-
toient enfermés, pour qu'ils ne perdissent
pas beaucoup. Leur retraite offrit un spec-
tacle affreux & digne de la plus vive com-
passion. Exposés de toutes parts aux plus
grands périls, poursuivis par l'eau & par
l'ennemi, les uns étoient impitoyablement
massacrés, *) les autres engloutis au milieu

*) Strada rapporte un trait de valeur singulier
d'un capitaine Espagnol. Ce guerrier ayant
été atteint avec de grands crocs par ses habits
lorsqu'il se sauvoit, & attiré dans une barque
des ennemis, se releva tout-à-coup du fond de
la barque où ils l'avoient jetté, & à grands
coups de hallebarde tua trois des hommes qui
l'avoient pris, força les autres de sauter dans
l'eau, & revint joindre seul, avec son bâti-
ment chargé de vivres, ceux de ses camara-
des qui s'étoient mis en sûreté. De Thou aug-
mente le mérite de cette action, en disant que
cet homme étoit demi-mort. Mendoza, histo-
rien Espagnol, rapporte que dans la nuit même
qui suivit la retraite des Espagnols du fort le
plus proche de la ville, il s'écroula deux cents
foixante pieds du rempart de Leyde & du mur
qui le revêtissoit.

des flots. Quelques-uns cherchant avec peine leur salut sur les hauteurs, n'évitoient les abysses de l'inondation que pour tomber sous le fer d'un vainqueur inexorable. On croit que l'armée Espagnole perdit en cette occasion quinze cents hommes, la plupart Espagnols. On avoit employé de préférence à ce siège les soldats de cette nation, qui avoient sollicité cette grâce, & comptoient s'y couvrir de gloire. Leurs espérances furent bien trompées; & Leyde, après cinq mois de siège, eut la satisfaction de voir échouer les projets de ses ennemis, & eux-mêmes accablés des malheurs qu'ils lui préparaient. Néanmoins la mémoire de cet événement fut long-temps empoisonnée, par le triste souvenir de plus de dix mille habitants de cette ville *) qui moururent de faim & de misère. Il ne restoit plus aucune espèce d'aliment à l'arrivée du secours. Tout ce qu'un besoin aventure & furieux avoit pu dévorer de plus grossier & de plus dégoûtant étoit consommé. Les assiégés étant déterminés

*) La plupart des historiens réduisent à 6000 hommes le nombre des habitants de Leyde qui périrent pendant le siège.

minés à périr plutôt que de se rendre, on n'attendoit que le dernier soupir de ceux qui trainoient encore un reste de vie; & quelques jours plus tard la ville, devenue, pour ainsi dire, un horrible cimetière, n'alloit plus être remplie que de cadavres.*)

*) Si l'on en croit Strada, ce fut un trait de galanterie qui empêcha la prise de Leyde. Valdés, qui commandoit le siège, avoit pris la résolution de l'attaquer de vive force, & de profiter du mécontentement d'un grand nombre d'habitants, qui pressés de la faim, avoient menacé d'ouvrir les portes aux assiégeants, si l'on ne se rendoit. L'ayant dit à une Hollandaise qu'il aimoit, & qu'il épousa depuis, & Payant trouvée très-triste dans un souper qu'il lui donnoit la veille du jour où il devoit exécuter son projet, il ne put résister à la douleur qu'elle parut en concevoir, & il promit de l'abandonner. Il comptoit à la vérité que la disette le rendroit maître de Leyde, & il ne croyoit pas que sa complaisance dût être punie par le mauvais succès qu'il éprouva. Néanmoins s'il eut véritablement ce dessein, & s'il l'eût suivi, il y a plus que de l'apparence qu'il eût aisément emporté une place, qui n'étoit défendue que par des soldats épuisés de fatigues & faméliques.

N. C. d. L. N. I. 1796.

B

Testament singulier de la dame aux chats.

(Cette dame s'appelloit *Jeanne Félix*, veuve d'*Adam Dupuis*, sieur de *Roquemont*, femme fort riche. M. de *Ferrière*, étoit son exécuteur testamentaire.)

Je donne & légue à ma nièce de Calonge toutes mes porcelaines . . . & le portrait de ma feuë fille, que je vous prie de bien garder, comme d'une personne qui avoit bien de l'esprit, & de la sagesse, & de la vertu; tous ceux qui la connoissoient en demeurent d'accord, & aussi la femme de la plus belle taille, & de la meilleure mine du monde. M. de Séve m'a dit qu'il alloit exprès aux Augustins pour la voir marcher, tant elle avoit bonne grace: c'est M. de Séve, c'est lui que tout le monde estime, parce qu'il a bien de la vertu, & c'est lui qui fait de si beaux portraits.

Je donne à madame Desbelles Mi-
gnio mon grand saphir blanc, fort beau,
qui est enchassé dans l'or, qui coûta trois
louis, pour le tailler en table; elle choisira
de celui qui est en table, ou de celui qui
est à facettes; pour moi, j'aimerois mieux
celui qui est en table. M. de la Fer-
rière vous le montrera tous les deux.

Je donne & lègue à Cataut Duchon
qui m'a servi, & qui a épousé un honnête
homme qui fait la barbe, & s'appelle M.
Capelet; je lui donne à ma petite D u-
chon trente écus une fois payés.

Je donne à M. de Bleigny le luth qu'il
prit la peine de monter; c'est qu'il m'a
montré des pièces de luth que j'ai mis sur
ma harpe, afin qu'il prie Dieu pour moi.

Je veux & entends que l'on choisisse six
pauvres femmes, six pauvres filles, six pau-
vres hommes, & six pauvres garçons, qui
soient bien faits, qui ne soient ni bofus,
ni aveugles, ni borgnes, ni boiteux, & qui

B ij

soient de belle taille, qui puissent être de même grandeur, & qu'ils ne soient point galeux ; il y ena à choisir dans Paris, je prie M. de la Ferrière d'en choisir qui ne soient point malades, afin qu'ils se portent bien pour user mes habits avec plaisir ; je veux qu'ils les portent tous un an durant, & afin qu'ils prient Dieu pour moi. M. de la Ferrière, vous les habillerez, les vingt quatre pauvres, de serge d'Aumale noire, &c. Je prie M. de la Ferrière, & madame de Calonge, de prendre garde aux vingt quatre pauvres que je fais habiller ; qu'ils mettent tous leurs habits, même s'il pleuvoir : il leur faut à chaque pauvre chacun un collet ; & tous ceux qui voudront suivre mon corps, me feront honneur.

Je ne veux pas que l'on mette jamais dans ma maison, que des gens bien sages, & de qualité, & qui payent bien ; & pour ma maison de la rue S. Dominique, je veux que l'on n'y fasse jamais de boutiques ; je prie M. de la Ferrière de n'y mettre que des gens de qualité. Je ne veux jamais que l'on mette des arbres nains dans

mon jardin, quand il en mourra; il y faut mettre de grands arbres, parce que je veux que l'on entretienne bien le jardin.

Je fais tous ces présens, afin que l'on prie Dieu pour moi; tous ceux qui ont acquis du bien, le peuvent douner à qui il leur plaît; mes proches parens ne se doivent pas plaindre, car Dieu dit: Aime ton prochain comme toi-même, & lui fais du bien; ils se doivent contenter; je n'ai pas toujours eu sujet de me contenter deux; mais il faut pardonner comme une bonne Chrétienne.

Je veux que le jour de mon décès on aille le matin avertir en toutes les églises & couvens, de faire sonner les cloches, auxquels j'ai donné & légué; & qu'ils sonnent pendant quatre heures, & on leur donnera cent sols une fois payés.

Je vous prie très-humblement, Mgr. l'évêque de Meaux, de prendre le soin de recommander à messieurs vos aumôniers

B iij

& chanoines, d'avoir soin de ma petite ferme & de mes terres, afin que cela dure tant que le monde vivra.

Je vous prie, M. de la Ferrière, quand vous m'aurez misé dans mon repos, vous manderez les dames & messieurs, à qui j'ai fait ces petits présens, de leur donner en main propre.

Je donne & légue à Jeanneton qui m'alloit quérir de l'eau de fontaine aux petites maisons. Je prie M. de la Ferrière de lui donner tous les mois dix sols; & après vous en trouverez d'autres pauvres femmes, qui seront bien aise d'avoir les dix sols par mois leur vie durant.

Je veux que M. de la Ferrière habille maître Jacques, qui vend de l'eau-de-vie auprès de moi; c'est un grand homme qui n'est point mal fait; il en faut choisir, tant hommes, que garçons, que femmes, que filles, des mieux faits, & bien droits, qui ne soient tortus, ni bossus,

ni aveugles, ni gâleux; il y en a tant à Paris à choisir.

Je veux que l'on habille ma commère Jeanne, celle qui me donnoit du lait d'ânesse, & son mari; ce sont trois gens qui ne sont pas mal faits; il ne faudra plus que vingt-un pauvres, à qui on donnera à chacun trois livres. Ce pauvre maître Jacques est tout nud; je veux que l'on vende mes habits.

Les messieurs de l'Hôtel-Dieu de Rheims m'ont ruinée; ils m'ont tout pris mon pré-ciput; ils ont enjolé M. Dupuis; ils lui ont fait faire quatre ou cinq donations . . . Pour mon douaire, ils vouloient me le faire perdre; je l'ai gagné au Châtelet; ils portèrent leur procès à un nommé Guillaume, qui est de Rheims, qui m'a fait perdre mon douaire; il y a des servantes qui ont plus de cent francs de douaire; & ils ne m'en donnent pas tant . . . N'est-ce pas une chose horrible, de ruiner une pauvre femme comme moi; qui avois acquis tout ce bien-là par mes soins & mes veilles? M. Guillaume, méchant juge, qui

me fait perdre mon douaire, de deux mille livres de rente; & me condamne à tous les dépens du Châtelet & de la cour! Je vous dis que ma sentence me coûta trente-six louis. Vous êtes un juge abominable, M. Guillaume, mon rapporteur; vous êtes un très-mauvais juge; vous en répondrez devant Dieu; & Dieu ne vous pardonnera jamais de ne me pas faire justice; méchante ame de Guillaume, de m'ôter tout mon bien; traître que vous êtes, & votre secrétaire aussi, l'hypocrite qu'il est, qui a eu bien de mon argent, l'infâme qu'il est, le traître, le barbare. O méchant juge que Guillaume? ame noire; cruel, vous ne craignez point Dieu; vous serez jugé un jour; & Dieu ne vous pardonnera jamais; il m'en coûta deux mille francs de dépens. Voleur de juge de Guillaume, des dépens, infâme juge; enfin, ils m'ont tout ôté; cela crie vengeance. C'est une chose horrible de me laisser mourir de faim; traîtres d'administrateurs de l'hôtel-Dieu de Rheims, de m'ôter tout mon bien; il me le faut restituer, ou vous n'irez pas en Paradis; car, eussiez-vous quantité d'enfans de lignée en lignée, je ne leur donnerai jamais mon bien; & je veux que l'on me

restitué, autrement vous serez damnés; Dieu l'a dit; il ne faudroit jamais donner à messieurs de l'hôtel-Dieu de Rheims; rien du tout. N'eût-il pas bien mieux été, (elle parle de M. Dupuis, son mari) de considérer une femme & des neveux, enfans de sa propre sœur, gens de qualité, que tout donner à l'hôtel Dieu de Rheims, & à une servante; on n'est pas esclave; il falloit donner un peu à l'un & un peu à l'autre, cela auroit mieux été. Il emmena une Lorraine que j'avois retirée par charité, qui étoit fort laide; elle s'appelloit Marguerite; il l'emmena à la campagne dans notre maison; elle n'étoit pas mariée; après qu'il en eût une fille qui avoit plus de six ans, il vint un jardinier qui épousa sa servante Marguerite; voilà la naissance de la fille; elle lui ressemble fort; c'étoit tout son visage, & le corps & la taille de même.

Item. Je donne & légue à Jeanne, ma commère, quinze francs une fois payés, afin qu'elle prie Dieu pour moi; je veux qu'ils portent le deuil de moi un an durant le mari & la femme, & qu'ils suivent mon corps; c'est elle qui m'a donné de bon lait

d'ânesse. Elle finit par cette disposition.

Nicole Pigeon prendra mes deux chats, & Madame de Calonge les ira voir quelquefois, s'il lui plait. M. de la Ferrière lui donnera pour les deux trente sols par mois; s'il n'y a qu'un, c'est quinze sols par mois. Signé, Jeanne Felix. Ce que je veux être exécuté. Fait à Paris, dans ma maison, rue S. Dominique, faubourg S. Germain, le premier jour de mai 1671. Signé Jeanne Felix.

Mémoire qui accompagnoit le testament de la dame Dupuis. Ce mémoire fut imprimé avec le testament; et elle avoit recommandé à l'exécuteur-testamentaire, qu'il en fit la lecture en présence de toutes les personnes qui y sont nommées.

La singularité du mémoire et du testament fit juger que la dame Dupuis avoit l'esprit égaré, et qu'on ne devoit avoir aucun égard à ses dernières dispositions; en conséquence le testament a été cassé. L'amour que cette femme avoit pour ses chats étoit si public, qu'on vend encore des estampes de ce tems-là, où l'on voit

le chat de madame Dupuis sur un coufin. Voici quelques morceaux de ses mémoires. Elle dit à M. de la Ferrière.

Je vous prie de lire devant tout le monde les informations faites contre de Sacy ; c'est un infâme, un meurtrier, un barbare ; il a donné quatre fois la à ma fille.

M. Daquin (fameux médecin) m'a dit que ma fille avoit en plus que la J'ai tiré Sacy deux fois de prison ; je lui ai donné 18000 livres ; il m'a ruiné ; c'est un traître. . . . Vous lirez devant toutes les dames, qu'il dit que je suis la cause de la mort de mon mari & de mon fils, & on verra le contraire de cet infâme de Sacy. Il faut restituer, traître de Sacy, voleur infâme ; tu es un démon, pire que l'Antechrist. Lisez tout à loisir, monsieur, & voyez comme il a volé l'enfant. Il ne faut pas lire les lettres, mes mémoires, & informations devant moines ni prêtres ; vous ne prendrez que les dames & messieurs de vos amis.

Elle s'adresse à une demoiselle.

Je vous défends de venir chez moi; je vous ai donné un manteau de taffetas doublé de houatte, une jupe de brocard, des rubans couleur de feu & jaune; vous étiez mal habillée & comme un haillon, comme une puante, une vilaine, une infâme; ceux qui vous ont donné à cause de vos beaux yeux & de votre petite bouche, étoient aveugles. Vous dites que l'on vous a voulu donner mille écus pour baisser votre cul, &c. qu'il étoit troussé comme ceux des pages. On dit que vous frappiez sur vos fesses devant tout le monde, disant: Appellez-vous vous cela des moineaux?

S'adressant à un abbé.

Je vous prie de voir la lettre que j'écris à mademoiselle; c'est une furie d'enfer; je ne veux point qu'elle passe devant ma porte, c'est une effrontée; elle montre son cul & ses cuisses; elle est bien hardie de se mettre dans mon fauteuil; il n'y a que des princesses, des duchesses & des comtesses qui s'y mettent.

Je vous prie de ne point laisser entrer vos laquais chez moi ; toutes les dames en font scandalisées ; car ils font des.... épouvantables, je n'aime point ce parfum-là. Je vous prie que l'on ne me mette pas sur la paille ; je veux toujours être dans mon lit après ma mort ; car je ne veux pas que mon testament & les papiers de ma cassette soient sous le scellé.

Margot la bien coiffée, tu m'as pris mes balances d'argent ; rends-moi mes balances, car tu les as. Quand M. Du puis t'a menée en notre maison de campagne, tu n'avais pas plus de six ans, quand le jardinier vint au logis ; on te connoit à la taille.

Elle s'adresse à M. de la Ferrière.

Mémoire de ma naissance & de ma conduite daté du 1 Mai 1671. Ma mere étoit cousine de la femme de M. le président ; c'étoit un homme bien venu du roi Henri le grand : mon pere aimoit bien à jouer des instrumens & du luth. J'en jouois admirablement bien ; ma fille étoit bien faite, bien blanche, d'une taille bien déliée ; elle jouoit

de toutes sortes d'instrumens & de la harpe à merveille; je veux que ce mémoire soit lù à messieurs & dames. M. Dupuis a écrit qu'il me faudroit enfermer. C'est toi, infâme que tu es. Je veux qu'on lise les informations, mon testament, & tous les papiers qui sont dans ma boête.

Je prie Mlle Bluteau ma sœur, & madame de Calonge ma nièce, d'avoir soin de mes chats. S'ils sont deux, il faudra leur donner trente sols par mois, afin qu'on les nourrisse bien. On leur donne deux fois du potage à la chair, de même que nous en mangeons; mais il faut donner séparément chacun sur une assiette: il faut que le pain ne soit pas coupé en soupes; il le faut mettre en gros morceaux comme de petites noix, autrement ils ne le mangeroient pas. Quand on leur a mis du bouillon du pot & que le pain trempe, on met un peu de chair menue dans le potage; on le couvre bien; on ne laisse mitonner jusqu'à ce qu'il soit bon à manger; s'il n'y a qu'un chat; il ne lui faudra que la moitié de l'argent.

Nicole Pigeon prendra mes deux chats, & en aura bien soin ; madame de Calonge les ira voir.

*Jardin sentimental du château de Warkland, dans la comté de Borch, en Russie-blanche. *)*

Felix quem faciunt aliena pericula cautum.

Terent.

Heureux qui peut s'instruire aux dépens de tout autre.

*Plan de ce jardin sentimental,
ou préface.*

Détournons nos regards de ces objets obscènes que souvent les beaux arts nous offrent en tous lieux, en consacrant leurs mains aux impudiques scènes des amours criminels des hommes & des dieux.

*) Manuscrit.

Ici, c'est Ixion, embrassant une nue,
croitant avoir Junon soumise à ses transports;
là, le thyrsé à la main, une infame cohue
de filles sans pudeur se livre sans efforts.
Biblis incestueuse, épriue de son frère,
de Caune vainement sollicite les feux;
l'impudique Cynire, oubliant qu'il est père,
consomme avec Myrrha le plus affreux des noeuds;
Jupiter adultère, inconstant, infidele,
n'épargne pour jouir, ni ruse, ni ressorts;
par sa vaine grandeur il éblouit Séméle;
il séduit Danaé par l'éclat de son or.
Est cygne pour Léda, raisin pour Erigone
pour Europe taureau, jardinier pour Pomone.
Tous les dieux à l'instar, parjures, vicieux,
ne peuvent nous offrir qu'un modèle odieux.
Ne peut-on donc orner la retraite du sage
que par les traits laissois d'un libertin pinceau?
L'art brille-t-il donc moins d'un habile ciseau,
quand aux simples vertus il rend un noble hom-
mage?

Eh! ne pourroit-on pas, pour égayer nos sens,
n'offrir à nos regards que des objets décens?
L'histoire est-elle donc de traits si dépourvue
qu'aucun honnête objet n'intéresse nos coeurs,
flatrant en même tems l'organe de la vue
par le choix du sujet & l'emploi des couleurs?
Clélie, préférant la mort à l'esclavage;
Arie, encourageant son époux au trépas;
Curtius, se vouant au salut de l'état;
Scévola, dans la flamme éprouvant son courage.

Voilà

Voilà de nobles traits, dont la sublimité
reveille de nos coeurs les verrus engourdies,
& répand, malgré nous, dans nos âmes flétries
le désir d'exister avec utilité.

Voilà les seuls tableaux que dans ma galerie
pour mes amis, pour moi je voudrois rassembler,
afin que chacun puisse aiguillonner l'envie
d'imiter ces héros, & de les égaler.

Jusqu'à ce que mes soins, dans cette douce attente,

forment une récolte unique, intéressante ;
à la réflexion j'offre un autre motif,
peut être aussi sublime, & beaucoup plus instructif.
Dans un simple jardin, orné par la nature,
des destins des humains offrant les vrais tableaux,
allégoriquement, de nos biens, de nos maux
ma Mose dépeindra le charme & l'imposture.
Trop heureux ! si quelqu'un, ami de la raison
dans cet amusement appréciant l'utile,
convienne, qu'ici bas tout est vain et futile,
sans l'honneur, les vertus & la religion,

*Jardin sentimental
du château de Warkland.*

Au devant du château, élevé sur une éminence, est une large terrasse, au bout de laquelle s'ouvre un port, garni de môle, communiquant à un vaste bassin d'eau. Allégorie: on suppose que cette maison est le berceau d'un jeune gentilhomme, qui, de-là sortant dans le monde, réfléchit sur son premier essor, & en se promenant sur cette terrasse, qui figure ses premiers essais, jette un coup d'œil rapide sur tous les objets qui l'environnent, en est ébloui, hésite dans son choix, & voyant devant lui l'océan de la vie humaine, médite, en s'y élancant, quelle route il doit suivre. Une potence avec une inscription, placée près du port, fixe ses incertitudes, il s'en approche, & y trouve ces mots :

Ainsi que sur les mers de hardis matelots,
par l'espoir du profit, risquent leur destinée,
et pour un gain peu sûr, au caprice de flots
voyent, à chaque instant, leur vie abandonnée.
Ainsi l'homme naissant, rempli d'un premier feu,
veut devoir la lumière à son expérience,
& dans les défilés d'un monde dangereux,
expose sa santé, son bien, son innocence.

O vous qui, sans effroi, voulez tout essayer,
si l'esprit, le bonheur ne dirigent vos traces,
du moins de la vertu suivez le droit sentier,
& croyez que le ciel préviendra vos disgraces.

Frappé de cet avertissement, le jeune homme suspend son départ, & pour être à même de mieux observer les différens sentiers, que lui présentent les environs, il monte sur une colline voisine, séparée du continent par un pont, & trouve un monticule à rampe douce en limaçon, garni de fleurs; parvenu au sommet, qui est couronné d'une gloriole en dôme, il y lit sur une table l'inscription suivante.

Isle de l'observation.

Qu'heureux est le mortel qui peut d'un oeil tranquille,
des destins des humains voyant le cours servile,
avant de faire un choix de son état futur,
porter sur chacun d'eux un regard froid & sûr.
Né crois pas ô mortel, que tout dans la nature,
n'ait qu'un déhors trompeur, couvrant une âme impure.

Tout, jusqu'aux passions, compagnes des humains
tout concourt à fixer l'essor de leurs destins.
Mais, sachez que chacun n'a pas le don suprême
de choisir ce qui peut assurer son bonheur.

A ij

Loin donc de ravalier l'oeuvre du créateur,
avant que de choisir, examine toi même,
consulte ta raison, tes talens & ton coeur,
et non un sang bouillant & les penchants qu'il
aime.

Peu touché de cette instruction, & suivant la fougue naturelle au jeune âge, le jeune homme pousse sa barque vers l'isle des plaisirs, dont l'eau qui l'environne, par une magique réverbération lui double les charmes. C'est une isle d'un abord aisément accessible: elle est couverte d'un bosquet touffu, favorable au mystère: une odeur suave enbaume ces lieux; par-tout la rose unie au chévre-feuille, au jasmin forme des réduits discrets; par-tout un gazon tendre & menu & émaillé de mille fleurs, invite au repos & sollicite la volupté. Les sens du jeune voyageur sont agréablement flattés: dans une espèce de délire, il suit un sentier semé de roses & de muguet, qu'entrelacent le réséda & la vanille aromatique. Il parvient enfin à un temple de mirthé, & au sein d'une corbeille de fleurs, il apperçoit l'Amour, le dieu puissant du lieu, qui lui sourit, & l'invite à savourer ses plaisirs. Le jeune homme sent toute l'aptitude pour s'y livrer, mais tout-à-coup, il voit sortir de dessous la corbeille un aspic,

qui lui présente son dard venimeux. Cette apparition interrompt son extase; il promène ses yeux dans cette enceinte, & parmi des chiffres amoureux, des emblèmes de tendresse, il voit un écritau, le fixe, & y lit ces mots.

Du temple du plaisir cherches tu le chemin,
aux folâtres amours, aux grâces renaissantes,
aux jeux vifs, empressées, aux ris offre la main:
Ils t'en découvriront les routes séduisantes.
Mais crains que sous les fleurs qui naîtront sous
tes pas
un aspic venimeux ne trouble ton délice;
& que l'illusion d'un passager apât
ne fasse, malgré toi, ton éternel martyre.

Instruit des dangers de l'amour, le jeune homme s'arrache de ce séjour enchanteur, & prenant l'ambition pour la vraie gloire, voyant un dôme éclatant s'élever sur une hauteur voisine, il y dirige ses pas. Il trouve un chemin battu, mais à force d'être pratiqué, plein d'ornières. Deux femmes, que plus tard il reconnaîtra être l'adulation & l'hypocrisie, lui prodiguent leurs conseils. Il avance & parvient au haut de la colline, où domine un édifice orné par la main du luxe. Son jeune cœur naturellement hon-

C. iij

néte n'en est point ému, mîtris son génie exalté, savoure les vapeurs de la vanité. Il parcourt cet édifice, l'admire, mais s'étonne de le trouver désert. Un bloc de marbre posé dans un angle, lui en fait connaître les motifs par ces mots, qui s'y trouvent tracés.

C'est ici qu'autrefois l'ambition des rois, jusqu'au ciel éleva ces dômes & leur gloire; abattus par le tems, ces chefs d'oeuvre d'histoire n'offrent plus qu'un repaire à l'horreur, à l'effroi. Telle est de nos projets l'existence peu stable, ce qui brille aujourd'hui demain est au néant: Mais la seule verru, toujours solide, aimable, régne sur tous les coeurs, & plait en tous les tems.

Détrompé du vain éclat qui l'avait ébloui, le jeune homme quitte ces lieux sans regrets. A peine en a-t-il fait le tout, qu'il apperçoit un profond précipice, qui l'environne de toutes parts, & dans lequel gisent, renversés par la main du tems des tronçons de pilastres, éboulés du sein de cet édifice, que des plantes sauvages surmontent & recouvrent de leurs feuilles épineuses. Parmi ces débris, il apperçoit un vieux fût de colonne sur lequel se trouvent gravés ces mots.

Tu t'étonnes de voir cet agréable endroit
ceint, de tous les côtés, d'un profond précipice:
passant, ignores-tu qu'un ciel juste & propice
& du bien & du mal t'a concédé le choix?
Profite de ses dons, jouis de ce qu'il donne,
mais en t'appropriant les fruits de ses bienfaits,
crains qu'à tes passions sa main ne l'abandonne,
& ne hâte ta perte, en comblant tes souhaits.

Non-convaincu encore par cette leçon,
le jeune homme confesse que l'amour & l'ambition
sont des passions dangereuses, mais,
dit il, "il est tout d'autres moyens de jouir,
, sans absolument se plonger dans les déda-
, les de l'amour, ou les vapeurs de la vanité:
, connaissons avant tout par nous-même, &
, puis nous ferons un choix." Raisonnant
ainsi, il voit une colline à mi-coteau cour-
ronnée d'un bosquet; il y pénètre, & voit
un vaste emplacement planté d'un bois touf-
fu, dans l'épaisseur duquel se trouvent
huit échappées, aboutissant chacune à un au-
tre point de vue déterminé. Au milieu de
cette place, sur une riche estrade, il voit
une femme, vêtue de pompeux atours, mais
couchée & l'œil morne, & une langueur
abatrante répandue sur toute sa personne, re-
gardant avec dédain tout ce qui l'environne.
Auprès d'elle par terre est un écriteau échap-

C iv

pé de ses mains. Le jenne homme le souleve & y lit ces mots tracés d'une main défaillante.

Abusant pour jouir des dons de la nature,
j'ai sacrifié tout à l'attrait du plaisir,
& mes sens émoussés, privés de nourriture,
n'ont laissé dans mon cœur qu'un impuissant
désir.

Mortel, par mon exemple apprend, qu'en cette
vie
la tempérance mène à la félicité,
et que la passion se voit toujours suivie
du vuide, des dégoûts & de la satiété.

A ces plaintes le jeune homme reconnaît
la satiété que produit l'abus des jouissances,
plaint son sort & jure de ne point être la
victime de ses séductions; & par un excès
commun à la jeunesse, voyant une forêt voi-
fine, il s'élance dans son sein, croyant par
cette abnégation du monde, fuir les vices,
& échapper au poison du remords. Mais
à peine a-t-il fait quelques pas dans cette
enceinte, qu'il apperçoit l'humble toit d'un
vénérable ermite, plongé dans une pro-
fonde méditation. Ne voulant point l'inter-
rompre, il jette l'oeil sur l'un des pans de sa
cabane, & y voit gravé, sur une poutre,

cet avis que l'expérience & la réflexion ont dicté.

Vivre loin du grand monde & du chaos des villes,
est l'avis du vrai sage & des gens éclairés ;
mais, sous le vain motif des passe-tems tranquilles,
n'exister que pour soi, vivre claquemurés,
c'est se mettre au niveau des hommes inutiles,
à charge au genre-humain dont ils sont abhorrés,
Solitaire Timon, misanthrope bizarre !

Tu dis que tu fuis l'homme à cause de ses torts ;
Les torts partent du faible, & souvent nos efforts
font d'un mortel coupable, un homme, un sujet
rare.

C'est l'homme qui fait l'homme, & non la loi
du fort.

Dis mieux, la jalousie, envieuse & farouche,
redoute moins le vice & le crime & l'abus,
qu'elle craint de trouver des talens, des vertus
à la gloire desquels devrait s'unir ta bouche.

O vous paisibles coeurs, qui par tempérament
vous sentez entraînés vers la mélancolie,
au sein d'un calme heureux, laissez couler vos ans ;
c'est un bonheur de plus, dans cette courte vie,
de pouvoir, à loisir, réfléchir un instant.

D'ailleurs, quoique éloignés de l'éclat, du tumulte

vous n'êtes point pour nous des citoyens perdus.
Vos travaux, consacrés aux talens, aux vertus,
éclairent les humains, en augmentant leur culte.
Au sein de vos loisirs, en travaillant pour vous,

vos félicités s'étend jusques sur nous.
 Mais vous, esprits bouillans! sans guide, sans
 régime,
 livrés aux vains projets, aux brigues, aux efforts:
 laissez par le grand monde émousser vos trans-
 ports,
 pour vous toute retraite est l'école du crime.

Eclairé par ce rayon de lumière, qui
 vient de descendre dans son âme, le jeune
 homme, sentant qu'il a des passions vives,
 mais honnêtes, croit qu'il doit leur donner
 toute leur activité, mais sous le frein des
 jouissances vertueuses, & d'une juste modé-
 ration. Pendant qu'il réfléchit sur le plan
 qu'il doit embrasser & le chemin qu'il doit
 suivre; avançant en rêvant dans sa prome-
 nade, il se trouve près d'un portail rustique,
 ayant sur son fronton cette inscription

Mes loisirs, mes devoirs.

Plus bas sont ces vers:

O médiocrité! c'est dans ton sein tranquille
 que l'homme peut trouver le bonheur & la
 paix:
 Toi seule réunis l'agréable & l'utile;
 Toi seule de mon cœur peut remplir les sou-
 haits.

Affecté de cette simple mais douce image, il pousse la porte, & entre dans un vaste enclos. Une prairie étendue émaillée de fleurs, des champs bien cultivés, parsemés de bouquets d'arbres fruitiers & sauvages, une rivière limpide, baignant les deux bords ga-zonnés, se présentent à ses yeux; & dans l'éloignement à des distance inégales, il voit plusieurs édifices de diverses formes & positions, & sans aucun ordre symétrique. Un petit sentier tortueux, tantôt s'approchant, tantôt s'éloignant de la rivière, lui trace sa route; il la suit, guidé par la curiosité & un intérêt inconnu d'une sensibilité interrogante qui l'entraîne. Bientôt s'offre à ses regards un monument, avec cette légende sur son fronton :

Temple de l'amitié.

Et sur une planche sont ces vers.

Noble sensation! penchant doux & sublime!
 Amitié! sentiment plus tendre que l'estime,
 Mais pas si violent que le fougueux amour.
 Accepte mon hommage en ce simple séjour.
 De tous tems tu guidas ma carrière naissante;
 Augmente tes bienfaits, & si le ciel permet
 que mes jours épargnés par la faulx moisson-
 nante,

conduisent mes destins, sans soucis, sans regrets,
jusqu'à cet âge froid, où, la tête tremblante,
on voit d'un œil égal les lustres éclipsés;
Ô tendre amitié! fais, que ta main consolante,
de mes derniers instans r'affermisse la paix:
Et ferme dans ton sein ma paupière à jamais.

Pénétré d'une douce sensation, & voyant
dans ce monument beaucoup de noms, tra-
cés par l'amitié, il y place, s'il le veut,
mon jeune homme le sien; & poursuivant
sa course, en suivant toujours le même sen-
tier, il parviendra à un autre monument,
portant sur son fronton cette légende:

Temple de l'amour conjugal
sur un bloc au dehors se trouvent ces vers:

En créant l'homme, une main bienfaisante
a placé dans son cœur trois divers sentimens,
la sincère amitié, l'estime consolante,
& l'amour, au flambeau toujours vif & constant.
Chacun de ces penchants, de la sage nature
a reçu le pouvoir de contenter le cœur,
d'une sensation si puissante & si pure
qu'elle lui suffit seule à faire son bonheur.
O conjugal amour! voluptueuse ivresse!
Quel est donc ton pouvoir sur l'humaine faiblesse?
puisque à la fois tu joins, dans ton aimable cours
les lys de l'amitié, les roses de l'estime,
l'état délicieux d'une union qu'anime,

l'abondante moisson des deux fruits de l'amour,
Etat le plus heureux ! dont j'éprouve les charmes,
reçois en ce séjour mon hommage & mes voeux :
je t'offre pour encens mes soupirs & mes larmes,
celles que répand seul un cœur vraiment heureux.

Si cet état intéresse le jeune homme, qu'il entre dans ce temple, il le trouvera simple & sans aucune autre décoration, qu'un autel au fond, au-dessus un portrait couronné par l'Amour & l'Hymen, & ces vers dessous

Charmant & seul objet que mon cœur doit chérir,
chère épouse ! amie tendre, aimable Éléonore !
Si tes traits, dans mes sens, ont porté le désir;
si l'amour, dans mon sein par tes yeux fut éclore,
crois qu'ils y sont pour toi tels que dans leur
aurore.

Pour toi j'existe seul, & si tu dois mourir,
pour moi la vie & l'être est un poids que j'abhorre.

Au devant de ce portrait est un trépied,
mais au lieu d'encens, il n'y a qu'un cœur
avec cette devise

Toujours tendre et fidèle.

Je conseille au jeune homme de s'y arrêter un instant, & d'y réfléchir sur l'état du mariage, dont le bon ou le mauvais choix peut seul faire le bonheur ou le malheur

d'un homme honnête et sensible. Après cette réflexion, le jeune voyageur suivra le sentier, qui le mènera à une allée sombre de noirs sapins, de générriers & d'ifs funèbres, au travers de laquelle il parviendra à une pyramide couverte d'hieroglyphes. Dans le bas, est un souterrain en caveau, ayant de niches, dans lesquelles sont les cendres de mes amis, avec leurs noms écrits dessus sur les différens vases ; & sur une pierre sépulcrale, sur laquelle est posée une urne, couverte d'un linceul, se trouve cette légende, avec l'inscription suivante.

Séjour de la mort.

Inévitable écueil, où l'humaine grandeur
voit briser, tôt ou tard, son passager empire;
époque redoutable, où tout ce qui respire
délaisse, en cessant d'être, & la vie & l'erreur.
Mort! ton aspect cruel pénètre mon essence.
Mais dois-je redouter de jeter un coup d'oeil
sur les tristes débris qu'étale ta puissance?
Tout l'univers entier n'est qu'un vaste cercueil;
le vice & la vertu, le savoir, et l'ignorance,
le heros & le sage, un berger & son roi
tout t'est soumis, tout suit, tout reconnaît ta loi.
Puisque tel est mon sort, je cesse de te craindre;
tu n'as plus à mes yeux ce dehors effravant;
jamais de tes rigueurs je n'oseraï me plaindre;

au contraire fixant ce dangereux moment
comme l'instant glorieux d'une nouvelle vie,
mort! sans te désirer, mon âme te désire.
Ce n'est qu'après ma mort que je pourrai jouir,
et vivant près de toi, j'apprendrai à mourir.

Tout auprès au centre des champs est le
temple de l'abondance, c'est la grange de la
ferme du lieu. Sur son fronton sont deux
cornes d'Amalthée qui en sont le symbole, en
fauvoir, au milieu l'oeil de la providence; sur
la corniche du fronton est cette légende,

Aperi manum tuam, et imple.
Ouvre ta main, & tu rempliras.

Plus loin, au milieu des vergers, s'élève
un temple auguste en pierres brutes; au
dessus est un serpent qui mord sa queue, sur
l'architrave est cette légende,

Temple de l'éternité.

Sur un cube de granit on lit les vers suivans:

Impénétrable abyne où la raison humaine
se confond & se perd! immense éternité!
dont le rapide cours embrasse, éteint, entraîne
le passé, le présent & la postérité.
Vainement ton néant effraye ma faiblesse;
elle céde à l'éclat d'une sainte clarté:
mon âme te devine, & pleine d'allégresse,

brûle de s'élancer dans ton immensité,
et d'avance jouit de sa quiétude.
L'éternité n'est pas cet abyme profond,
dont mon esprit craintif n'osait fixer le fond ;
C'est l'Eternel lui même & sa bénédiction,
qui sous un voile obscur, dans son incertitude
laisse l'esprit humain, & sa faible raison,
à loisir, de son Dieu méditer la leçon.

Tout auprès est un autre temple dans l'é-
tat de pure nature, tel que nos premiers pè-
res en ont élevé au tout-puissant ; formé d'une
rangée de pierres agraires, & le plus agréable
à la divinité, qui ne compte pour rien les
richesses, tant prisées par l'homme. Sur sa
frise se trouve cette légende.

Soli et vero Deo, fautori naturae !

Au seul & vrai Dieu, auteur de la nature !

Sur la plaque de l'antépédium est l'inscription
suivante.

Etre invisible & grand, auteur de la nature !
toi que sans te connaître adore l'univers ;
ah ! quelquefois ton nom, ton être, ta figure,
tes facultés, tes attributs divers,
suivant de mon instinct la voix naïve & pure,
c'est à toi puissant Dieu que j'offre mon encens.
Que l'homme, à son plaisir, forge, ordonne ton
culte,

ce

ce n'est qu'un vain dehors, bon pour l'esprit ramenant.

Sans ornement aucun, à ton pouvoir occulte,
prouvé par la nature & par le sentiment,
d'un cœur qui ne se meut que par ta bienfaisance;

je t'y consacre un temple auguste & solennel,
où chaque jour l'espérance & la reconnaissance,
de tes propres bienfaits orneront ton autel.

Pénétré d'une sainte horreur, émanée
d'une véritable vénération, le jeune homme
se prosternera sur les degrés de cet autel,
implorera le secours du père commun de la
nature, & plein de respect, va achever sa
carrière, en dirigeant ses pas vers le temple
de la vraie gloire. Ce temple auguste, consa-
cré par l'immortalité, orné par la main des
arts, & bâti, par la sincère reconnaissance,
la vraie sensibilité, le respect, le zèle & la
fidélité, se trouve placé sur une éminence
formant une terrasse arrondie par le centre,
ayant deux rampes douces des deux côtés.
Des trophées militaires & scientifiques & ru-
raux décorent ce bâtiment. Sur son fron-
tispice orné d'une coupole la renommée em-
bouchant sa trompette, porte un écriveau où
l'on lit en lettres d'or.

N. C. d. L. N. I. 1796.

D

*Temple de la Vertu
adoffé
au temple de la vraie Gloire.*

Adossé au temple de la vraie gloire, le temple de la vertu ne forme pour ainsi dire, qu'un avant-corps, mais parfait en son genre, quoique attenant à l'autre temple. Dans ce temple se trouve le buste du comte de Browne, mon beau père, sur un piédestal à marches. Sur la première face latérale se trouvent ces mots.

*Dulcissimo genitori
moestli filii.*

sur la seconde face :

Amor et gratitudo.

sur la troisième face :

*Potuisset summa virtus
mortalibus concedere
immortalitatem
vixisset Ille semper.*

sur la quatrième face :

D. O. M.

GEORGIO COMIT. A BROWNE

S. R. J.

GEN: SUP: COP: RVTHE: LOC: TEN: IMP: IN:
LIV: ET: ESTO: EQVIT: ORDI: RVTHE: S: AND: S:
ALEX: S: WOLODI: AQVILE: ALBÆ: POL: ET: S:
ANNÆ DVC: HOLSTIN: DUM: HERE: IN:
SMELTIN: SEGEWOLD: PALKMAR:
ET GALLENNOF.

NAT: MDCCXCVIII. HIBERNIAE.

MORT: MDCCXCII. XVIII. SEPT. RIGÆ.
VIXIT. ANNOS. XCIV. MEN. III. DIEB. III.
SÉPVLT: SCHEMBERGIAE
CVRONIAE.

Dans le temple de la gloire se trouve le portrait de sa majesté l'impératrice de toutes les Russies, Cathérine II. accompagné de deux autres portraits, l'un du grand duc Paul Petrowicz, l'autre de la grande duchesse Marie Fédorowna, son auguste épouse. Au bas du portrait de sa majesté l'impératrice est cette inscription.

De l'empire de Pierre habile successeur!
Tu mûris les projets de son immense ouvrage;
créer sa nation fut son destin flatteur;
la perfectionner est ton digne partage.

D ij

Tu fais bien plus encore, quand le sort des combats
des autres conquérans assure la victoire ;
l'écho de tes bienfaits, ta justice & ta gloire,
à ton sceptre indulgent soumettent des états.
Grand homme, aimable femme, & que l'envie
admire,
maître en l'art de régner, savante en l'art d'écrire,
répandant la lumière, écartant les erreurs ;
si le sort n'avait pu te donner un empire,
toujours tu trouverais un trône dans nos coeurs.

Au bas du portrait du grand duc.

Sous les auspices sûrs de la plus sage mère
envain, en voyageant, tu voilais tes destins ;
te voyant, aisément ont connu les humains
le fils de Cathérine & l'héritier de Pierre.

Au bas du portrait de la grande duchesse.

De l'auguste héritier du trône de Russie,
par son mérite seul parmi mille choisie,
vois l'épouse adorée ; à ses traits ravissans
tu reconnais Marie, à la fleur de ses ans :
digne de Cathérine, aimable, juste, humaine,
émule des vertus de cette souveraine,
nous assurant un jour pour elle & ses enfans,
de notre siècle d'or les bienheureux instans.

Au devant de ces temples sont de vastes
champs Elisées, coupés de canaux & de bas-
sins d'eau, consacrés aux passe-tems de tous
ceux qui viendront en ces lieux rendre un.

juste & saint hommage à l'immortelle Cathérine II. & à ses augustes héritiers, & aussi à la vraie vertu récompensée par l'admission à la vraie gloire. Devant ces temples, mon jeune gentilhomme doit se prosterner, & faire le serment d'y revenir souvent, pour réchauffer dans son sein ces sentiments d'obéissance, de respect, de fidélité, de zèle & de dévouement dûs aux grands souverains, & à ceux qui les représentent, par tous ceux qui ont le bonheur d'être nés, où de vivre sur le sol fortuné de ce vaste & florissant empire. Près des champs Elisées est un écrivain, contenant cette instruction offerte à l'utilité des voyageurs.

Tous les hommes n'ont pas le même caractère ;
l'un suit avec transport les plaisirs séduiseurs,
l'autre cherche la paix d'un séjour solitaire :
un autre enfin, épris de l'apât des grandeurs,
brave mille dangers pour briguer leurs faveurs.
Je ne m'érigé point en censeur incommodé ;
que chacun, à son gré, contente son penchant,
écoute la raison, sacrifie à la mode,
& guide son destin par son tempérament.
On peut, suivant la fougue, l'élan d'un jeune âge,
négliger les douceurs, la retraite du sage ;
et fortement épris d'un éclat décevant
à l'ardeur de briller consacrer son printemps,
pour avoir une place au temple de mémoire.

D iij

Mais vous, qu'un tel désir anime à ces tributs,
voulez vous mériter des lauriers de droit dûs:
songez que pour entrer au temple de la gloire,
il faut avant passer par celui des vertus.

Puise cet hommage, que du fond de sa
retraite élance son possesseur, enflammer
tous les coeurs, & ajouter au moins une
étincelle à ce zèle, à ce dévouement désin-
téressé pour l'intérêt commun d'une nation
qui, sous les auspices de ses derniers souve-
rains, parvenue au plus haut point de puis-
sance & de splendeur, doit connaître qu'elle
n'a acquis cet avantage, & ne pourra le main-
tenir, qu'en conservant, la purité de ses loix,
tracées dans un code dicté par l'équité, la
bienfaisance & l'humanité, l'union frater-
nelle en général, qui fait, le lien des états,
l'amour de leur patrie, & surtout le dévoue-
ment le plus soumis, pour ceux qui veilleront
à la prospérité de cet auguste, vaste et puis-
sant empire. Si mon jardin sentimental peut
faire naître une seule de ces idées & pen-
chants utiles, au moins dans un de ceux
qui le verront, je bénirai le moment où
j'ai conçu ce plan; & j'emporterai cette sa-
tisfaction si douce pour un sujet fidèle,
même dans le sein de mon tombeau.

Comte de Borch.

4.

*La provençale ; histoire toute
véritable.*

Dans les isles d'Hières, sur le bord de la Méditerranée, près des côtes de la ci-devant Provence, est situé un petit château antique, dont le plus grand ornement consiste dans une allée d'orangers plantée en terrasse, qui aboutit à une petite anse entourée de rochers, où les barques peuvent se mettre à l'abri, en cas d'orages; au fond de la petite anse, est un petit hameau composé de maisons bourgeois & de quelques cabanes de pêcheur.

L'année dernière, ce château étoit habité par un gentilhomme provençal, bon & galant homme, ayant l'esprit aussi médiocre que la fortune; veuf, & chargé de deux grandes filles.

L'ainée, qu'on appeloit Lucile, pouvoit passer pour belle, sa figure pouvoit même causer de l'admiration, son esprit étoit tourné

D iv

au romanesque, & sa fortune ne satisfaisoit pas l'ambition de son cœur; la cadette, qui s'appeloit Marianne, n'étoit que jolie, mais plus propre à donner de l'amour que sa sœur. Elle avoit de l'esprit, de l'enjouement, un bon cœur, & beaucoup de raison; elle aimoit sincèrement sa sœur, quoique celle-ci affectat avec elle une sorte de fierté méprisante qui n'étoit pas suffisamment autorisée par le droit d'aînesse.

Le père avoit destiné Lucile à être la femme d'un gentilhomme voisin, qui n'étoit ni jeune ni aimable. Lucile n'étoit pas du tout satisfaite du projet de cette alliance; & sa sœur convenoit avec elle que vu la tournure de son esprit, il sembloit qu'elle dût se réserver pour de plus grandes aventures. "Effectivement, lui dit un jour „Lucile en se promenant sur la terrasse, j'es- „père qu'il m'en arrivera bien-tôt une; & „quoique tu ne sois que ma cadette; je veux „bien t'en faire la confidence. . . . Je fais „ce que vous voulez me dire, reprit Ma- „rianne: dans une visite que vous avez faite, „l'autre jour, chez notre voisine, qui ha- „bité dans ce village qu'on voit d'ici, vous „avez fait la connoissance d'un M. Léandre

„qui vous a déclaré sa passion, & vous a
 „promis de revenir incessamment chez sa
 „parente, pour venir avec elle vous deman-
 „der en mariage à notre père. . . . Il est
 „vrai, répondit Lucile, & je n'ai pu m'em-
 „pécher d'être séduite par l'air noble & ga-
 „lant de Léandre. . . . Ajoutez, dit la ca-
 „dette, qu'on assure qu'il est très-riche. . .
 „Il m'a promis d'être de retour dans un
 „mois, reprit l'aînée, ce terme est près d'ex-
 „pirer; j'ai éludé depuis plus de trois se-
 „maines les instances que mon père fait
 „pour me marier; je suis embarrassée pour
 „les éluder encore Que ne dites-
 „vous tout uniment à mon père, reprit Ma-
 „rianne, que l'époux qu'il vous destine ne
 „vous plaît pas; je m'offre à l'épouser,
 „pour vous laisser libre d'obtenir celui que
 „vous aimez; & mon père y consentira."

En effet, Marianne fit au bon gentil-
 homme la proposition dont elles étoient con-
 venues. Il en fut d'abord étonné; mais
 ayant bien éclairci la chose, & constaté que
 Lucile cédoit, dans cette occasion, à Ma-
 rianne son droit d'aînesse, & consentoit qu'elle
 se mariât avant elle, il y donna aussi les
 mains.

Il fut convenu qu'on annonceroit au gentilhomme voisin que ce n'étoit plus l'aînée, mais la cadette, qu'on lui destinoit; & l'on favoit bien que cela lui feroit égal. Cependant, le bon père faisoit de cette histoire la plaisanterie de sa maison; il disoit à table, assis entre ses deux filles, que c'étoit Marianne qui étoit devenue l'aînée, qu'il falloit, dorénavant, lui en donner le titre, & il rivoit d'autant.

L'époque fixée pour le retour de Léandre, étoit précisément arrivée, lorsque les deux sœurs se promenant sur la terrasse, virent dans la rade un vaisseau qui sembloit vouloir s'approcher, & qui étoit arrêté par un vent contraire. Une chaloupe se détacha, & se disposoit à entrer dans la petite anse, au fond de laquelle étoit la maison de la coufine de Léandre; mais la mer grossissant, on avoit peine à y aborder. La romanesque Lucile vit aussi-tôt M. Léandre par-tout, sur le vaisseau, dans la chaloupe, sur la mer, & enfin arrivé dans la maison de sa cousine. A l'instant même elle va demander à son père la permission d'aller visiter sa voisine, d'y passer la soirée & d'y coucher, vu la difficulté du retour: le bonhomme accorde tout,

sans s'informer du motif, & Lucile part pour aller au-devant de ce futur époux . . . Mais ô fatalité ! Pendant ce temps le conducteur de la chaloupe trouvant la mer trop grosse pour pénétrer dans la petite anse , s'arrête au pied de la terrasse du château : les rameurs crient, on accourt, on leur permet de débarquer, & le bonhomme les reçoit dans son château. Marianne étoit seule avec son père ; elle va avec lui honnêtement au-devant de l'étranger, qui paroît, au premier coup - d'œil, saisi d'étonnement de voir une si jolie personne ; Marianne n'est pas moins frappé de trouver un cavalier aussi aimable ; enfin, la sympathie se déclare, & agit sur les deux cœurs ; mais le respect retint le nouveau débarqué ; & Marianne s'observa d'autant plus , qu'elle favoit qu'il avoit pris des engagemens avec sa sœur.

Le bonhomme invita fort honnêtement l'étranger à souper & à passer la nuit dans son château ; la proposition ne pouvoit manquer d'être acceptée : pendant qu'on mettoit le couvert, on court avertir Lucile que c'est au château que la chaloupe est arrêtée. Elle y revient en toute diligence ; son père & Marianne étoient prêts à se mettre à table ;

Lucile entre, & ne paroît pas connoître Léandre; le père la lui présente; tout se passe d'un air un peu embarrassé, mais modeste & convenable. Le père voulant rendre la conversation plus vive, & ranimer la gaieté naturelle de Marianne, remet sur le tapis la plaisanterie de la semaine précédente: c'est toi qui est l'ainée, lui dit-il alors, chante la première; Marianne s'en défend, Lucile encore plus; l'on ne chante point, & l'on sort de table.

L'étranger qui avoit le cœur véritablement pris pour Marianne, fait son plan tel qu'il projette de l'exécuter le lendemain. En allant se coucher, Lucile est forcée d'avouer à Marianne que l'étranger n'est point son Léandre. Quel étonnement! & quel embarras! Le cœur de Marianne est un peu plus à son aise, parce qu'elle voit qu'elle n'enlève pas un amant à sa sœur. Mais elle n'en a pas plus d'espérance de voir l'amour dont elle s'est senti subitement atteinte, couronné d'un heureux succès.

Le lendemain matin, le seigneur du château va voir comment son nouvel hôte a passé la nuit. "Pas trop bien, monsieur, lui ré-

„pond le débarqué, j'ai été très-agité. Je
 „le crois, reprend le bonhomme, la grosse
 „mer, le mauvais temps, la fatigue . . .
 „Ce n'est pas cela, réplique le débarqué,
 „l'agitation que j'éprouve, vient de l'état de
 „mon cœur . . . Mais, monsieur, il faut
 „que vous sachiez que je suis un négociant
 „fort riche; je reviens du Levant, & j'en
 „rapporte 800000 liv. argent comptant. Le
 „moyen de calmer mes agitations, c'est de
 „me faire la grâce de m'accorder l'ainée de
 „mesdemoiselles vos filles.” Le bonhomme
 fut aussi surpris qu'enchanté de la proposi-
 tion; il ne songea plus que ce n'étoit que
 par plaisir qu'il avoit appelé Marianne
 sa fille ainée, & courut apprendre à Lucile
 cette heureuse nouvelle, sans oublier la cir-
 constance des 800000 livres.

Lucile étoit déjà très-inquiète de ce que ce
 n'étoit pas son Léandre qui étoit arrivé; elle
 commençoit à être piquée contre lui, & par
 conséquent disposée à recevoir un parti beau-
 coup plus riche; elle accepta donc la propo-
 sition de son père, & fit les préparatifs d'une
 magnifique toilette, pour se montrer conve-
 nablement aux yeux de son nouveau pré-
 tendu. Pendant qu'elle s'occupoit de sa pa-

rure, sa voisine lui envoie dire que le véritable Léandre est arrivé; elle répond qu'il est trop tard, & qu'elle a trouvé un parti beaucoup plus riche, dont la figure & l'esprit ne sont pas moins agréables. La voisine se récrie sur l'injustice de Lucile; celle-ci s'excuse de son mieux, & le pauvre Léandre n'a plus qu'à reprendre le chemin par où il est venu. Cependant l'heure du dîner arrive; Marianne prévenue de la demande qu'on a faite de sa sœur aînée, entre dans le salon avec un air & une parure très-modestes, & Lucile avec une contenance & un ajustement triomphans. Le bonhomme présente ses deux filles dans l'ordre où la nature les a fait naître. Alors l'étranger se trouble; Lucile interprète ce trouble en sa faveur, mais bientôt on s'apperçoit qu'il y a quelque mal-entendu. Marianne éprouve tous les mouvements d'un cœur qui se trouve dans la situation la plus critique. Le père ne comprend rien à tout cela. Cependant on dîne; à la fin du dîner, on annonce que le vaisseau d'où est parti l'étranger, s'est rapproché du château, & que le capitaine y vient dans son canot. Effectivement il arrive. C'étoit un gros & franc marin assez rustre, mais honnête homme & de bon sens; attaché au né-

gociant depuis son enfance; il s'étoit chargé de le conduire à Alexandrie, & l'en ramenoit avec de grandes richesses. On sortoit de table, on s'y remet en sa faveur, & on lui porte la santé de son jeune ami & de la maîtresse qu'il est, dit-on, sur le point d'épouser . . . Comment corbleu, dit le marin, il n'y a pas ving-tquatre heures qu'il est sorti de mon bord, & il a déjà pris de pareils engagemens! Oh! je prends trop d'intérêt à lui pour ne pas lui apprendre qu'un établissement mérite plus de réflexion. Le jeune négociant, en regardant tendrement Marianne, dit qu'il veut se livrer à la passion que l'une de ces deux demoiselles lui a subitement, mais fortement inspirée. En conséquence, comme dans la riche pacotille qu'il a rapportée d'Egypte, il y a, entr'autres, de beaux diamans, il voudroit les avoir sous les yeux pour les présenter à sa belle maîtresse; "eh bien! dit le capitaine, venez ,,, avec moi les reprendre, le vaisseau n'est ,,, qu'à demi portée de canon." Ils sortent; on les voit partir de la terrasse, & arriver au vaisseau; une chaloupe y aboîte en même-temps; c'étoit celle qui rapportoit le malheureux Léandre; mais au grand étonnement des spectateurs, tout étant embarqué,

le vaisseau fait voile vers Toulon. L'on juge du désespoir qui règne dans le château. Cependant tout n'est pas perdu. Le capitaine étoit cause de tout cela; il vouloit donner à son jeune ami le temps de la réflexion; mais elle n'altéra pas les sentimens qu'il avoit conçus pour Marianne; il s'étoit apperçu du quiproquo, & il ne pouvoit honnêtement le réparer que par écrit: il écrivit donc au père de Marianne. Il la demanda positivement en mariage, & l'on croit bien qu'elle ne fut pas refusée à un homme, qui avoit 80000 livres d'argent comptant; de son côté, l'aimable & douce Marianne qui l'aimoit plus pour lui même que pour son argent, l'engagea à faire quelque part de sa fortune à sa sœur, pour la marier avantageusement; mais à son grand regret; elle le fut moins bien que sa cadette.

5.

*Tableau pour la distribution
de la ci-devant gazette
écclesiastique.*

Les querelles du Jansénisme ont assez fait de bruit & sont suffisamment connues: les deux partis se livrèrent long-temps une guerre de plume. Le Molinisme soutenu par les hommes puissans triompha: les Jansénistes furent poursuivis comme ils auraient persécuté leurs adversaires s'ils avoient été les plus forts.

Cette persécution eut l'effet que produit toujours l'intolérance. Les ennemis de la bulle *Unigenitus* se raillèrent, s'unirent par des sermens, formèrent des associations cachées, & répandirent des écrits recueillis ardemment par ceux de leur secte, & plus forts & plus nombreux que les ouvrages de leurs adversaires, qui n'avoient pas besoin d'employer toutes leurs armes contre des ennemis abbattus.

N. C. d. L. N. I. 1796.

E

Parmi les pamphlets que le parti Janséiste répandoit avec profusion, on distinguoit un ouvrage hebdomadaire écrit avec autant d'esprit & de délicatesse, que d'ironie & d'amertume contre les accepteurs. Ce journal étoit intitulé, *nouvelles ecclésiastiques*. Il avoit commencé à paroître au mois d'août 1727, à l'occasion du brigandage d'Embrun : ceux qui s'intéressoient à l'affaire de M. de Senez, se rassembloient toutes les semaines pour se communiquer les nouvelles, qu'ils recevoient de différentes provinces, sur tout ce qui pouvoit intéresser l'église. M. Dugué fut le premier qui conseilla de mettre au jour ces nouvelles, afin de ne pas les concentrer dans un petit cercle de personnes, de les répandre au contraire pour la consolation ou l'instruction de ceux qui y prenoient part. En conséquence on rassembloit toutes ces nouvelles que l'on donnoit par cahiers, à mesure que les matières le demandoient. Elles ne commencèrent à paroître régulièrement toutes les semaines, que vers le milieu de l'année 1728. Ce fut M. de la Roche qui fut le premier chargé de les rédiger.

Les auteurs ne se contentèrent pas de donner toutes les nouvelles du moment, ils voulurent que leur travail fût complet, & procurèrent toute l'histoire de la fulmination de la bulle depuis l'année 1713.

On sent bien quel fut l'effet que dut produire la publication d'un pareil journal, dirigé contre des hommes, qui avoient dans leurs mains le sceau des lettres de cachets & les clefs de la Bastille: auteurs, imprimeurs, correspondans, colporteurs, lecteurs même, tout fut poursuivi.

Les nouvelles ecclésiastiques n'en paroisoient pas moins aux époques fixées; mais tous ceux qui coopéroient à leur publication étoient obligés de s'envelopper du mystère le plus impénétrable: les ruses que leur suggéroient la superstition & le fanatisme, se multiplioient en raison des obstacles & des tourmens, que la superstition & le fanatisme suscitoient contre eux.

Pendant près de deux ans on fit des recherches vaines pour découvrir les auteurs, imprimeurs & distributeurs de cette gazette, qui se distribuoit toujours régulièrement

E ij

chaque semaine. Elle rendoit compte des moyens employés contre les ennemis de la bulle pour la leur faire accepter, & ranimoit le courage chancelant de ceux, qui avoient opposé à la séduction & même à la persécution une généreuse résistance.

Cependant tous les espions de la police étoient employés, pour donner au gouvernement les instructions qu'il désiroit sur la publication de cette gazette, & le lieutenant de police Hérault, chef de cette meute, & zélé Moliniste, n'étoit pas le moins ardent de tous ces limiers : mais leurs ruses furent inutiles.

On raconta même qu'une fois quelqu'un fit le pari avec M. Hérault, que cette gazette entreroit dans Paris, par telle barrière, tel jour, à telle heure, & échapperoit à la vigilance des commis. En effet, suivant toutes les conditions requises, & sur tout au lieu indiqué, se présente un homme qu'on arrête, qu'on fouille avec la plus grande exactitude, mais inutilement. On n'avoit pas fait attention à un barbet qu'il avoit avec lui, élevé pour ce manège. C'étoit un chien ordinaire, qui, sous une

peau hérissée de poil, dont il étoit recouvert, portoit une quantité de ces feuilles légères. Le magistrat rit du tour, & s'avoua vaincu. *)

Il fut cependant une autrefois plus heureux ; un de ceux qui les colportoient, nommé Baudrier, fut mis au carcan & battu avec trois de ses compagnons. Depuis cette époque une foule de malheureux furent plongés dans les cachots de la Bastille, pour avoir contribué à la publication de ce journal. On en peut voir la liste nombreuse dans la Bastille dévoilée.

Les auteurs des nouvelles firent mettre à la tête du premier volume un frontispice, qui représentoit les persécutioins qu'on leur faisoit éprouver. On y voyoit en tête le concile d'Embrun, à côté un couvent enfoncé, Sainte Barbe détruit : l'arrivée d'un opposant à la bulle au mont Saint-Michel, & Baudrier au carcan : le dernier sujet, le plus digne de les terminer, étoit la Bastille.

Malgré ces rigueurs extrêmes l'ouvrage se continuoit encore, & on présuma avec

*) Vie privée de Louis XV, Tome I, pag. 135.

quelque fondement que le parlement, composé d'un grand nombre de Jansénistes, favorisoit sa publication. Pour se disculper envers le roi, il affsta d'user lui même de rigueur contre l'ouvrage & de le flétrir : il en condamna cinq feuillets à être lacérées & brûlées par la main du bourreau. Il sembloit abandonner ainsi cet écrit : mais l'archevêque de Paris ayant donné un mandement qui en portoit condamnation, le concours de deux puissances à le détruire le fit renaître, & il en résulta entre elles une scission dont leurs auteurs profitèrent, & qui fut sur le point de produire les effets les plus funestes. Le parlement prétexta d'être révolté des principes ultramontains contenus dans le mandement du prélat, & le regarda comme répréhensible, d'autant mieux que vingt-deux curés de Paris refusoient de le publier, & avoient écrit à M. de Vintimille une lettre raisonnée, contenant les motifs de leur refus ; il fut dénoncé aux chambres assemblées. Le parti persécuté fut consolé de la flétrissure de son libelle périodique, en le voyant d'avance la cause indirecte, mais publique, d'une humiliation presque aussi grande, dont étoit menacé l'archevêque de Paris. La capitale, qui n'étoit

pas alors occupée d'événemens plus importans, se partagea pour & contre. La cour se ressentit de la secoussé & fut obligée d'en faire autant. Les philosophes seuls qui n'avoient pas la prépondérance qu'ils ont acquise depuis, dont la pluspart d'ailleurs n'osoient encore se montrer, rioient en secret de cette guerre misérable & ridicule. Le cardinal de Fleury n'y pouvoit être indifférent. Outre son goût pour le Molinisme, outre sa propre autorité qui se trouvoit compromise, outre la haine sincère & cordiale qu'il portoit aux Jansénistes, étant du nombre des prélats, il avoit cet esprit de corps que le clergé inspire plus que tout autre. Il vint au secours de son frère, & fit défendre par le roi au parlement, de connoître d'aucune affaire ecclésiastique sans la permission de sa majesté. *)

M. de la Roche a rédigé ce journal depuis l'année 1727, jusqu'en l'année 1761. Celui qui l'a entrepris à cette époque le redigoit jusqu'en 1790.

Cet ouvrage s'est continué jusqu'à ce jour, quoique peu de personnes connoissent son

*) Vie privée de Louis XV, Tome I, page 156.

existence, l'ennui des querelles théologiques, dont on cessa enfin de s'occuper, & plusieurs raisons ayant contribué à le faire tomber dans un grand discrédit.

Il a été long-temps composé par des hommes qui avoient autant d'esprit que de courage, & auroient été dignes de contribuer à la liberté politique, s'ils avoient appliqué cette énergie qui les caractérizoit aux grands objets de la législation & de la morale. Plusieurs perdirent les places honorables & lucratives qu'ils remplissoient, mais leurs frères savoient les dédommager amplement des ces pertes, & la caisse Janséniste, nommée vulgairement la boîte à Perrette, venoit aussitôt à leurs secours. Ceux que l'on plongeait dans les cachots étoient soutenus dans leurs souffrances, par l'idée de la haute considération qu'ils s'acquéroient dans leur secte.

Cependant il falloit trouver des moyens pour composer cette feuille, qui étoit le soutien du parti, & entretenoit une correspondance générale entre tous ses membres: il falloit déjouer les suppôts de la police. Il n'y eut personne qui ne se fit un hon-

neur d'y contribuer & de partager le danger : le plan qu'on résolut de suivre pour cette distribution fut mis en tableau.

Voici celui que l'on a trouvé dans la bibliothèque des Jacobins, lorsque l'assemblée nationale y fit mettre les scellés, & que j'ai fait graver fidèlement.

Dans une légende au-dessus du tableau on lit ces mots : Idée de l'ordre que l'on observe pour la distribution des Nouvelles ecclésiastiques.

On voit ensuite un soleil dans un nuage & une étoile, ces astres lumineux caractérisent l'auteur : des serpents entrelacés symbole de la prudence, tiennent devant lui deux plumes à fautoir, d'où partent des chaînes qui forment diverses ramifications, dont chacune porte un médaillon contenant la lettre indicative d'un correspondant, d'un imprimeur, d'un colporteur, avec l'indication précise de l'heure à laquelle il doit se trouver chez celui avec lequel il correspond, sans connaître aucun de ses coopérateurs, & sans être connu d'aucun d'eux. La vue même du tableau expliquera mieux cette idée.

E v

L'auteur a trois correspondans A, B, C: mnis comme ils ne se trouvent jamais chez lui ensemble, puisque l'un s'y rend à sept heures, l'autre à sept & demie, le dernier à huit heures, ils ne peuvent pas se connoître entre eux; & chacun d'eux ne pourroit indiquer, en trahissant le secret, qu'une personne au lieu de trois.

Chacun de ces correspondans a deux sous-correspondans, qui tiennent avec lui une marche semblable. Ainsi les deux sous-correspondans H, G, connoissent bien leur correspondant A, mais ils ne se connoissent point entre eux; ils ignorent sur tout le nom de l'auteur des Nouvelles. Ainsi supposé que H fût un traître, il pourroit bien vendre A, mais non pas G, ni l'auteur, dont il n'a aucune connoissance.

Le sous - correspondant H en agit de même avec les imprimeurs P, O, ainsi que l'imprimeur P avec les colporteurs Q, R.

Ces précautious n'empêchoient pas, que quelques - uns des coopérateurs des Nouvelles fussent de temps en temps pris & arrêtés; mais par leur moyen le détenu ne

pouvoit nommer qu'on seul de ses collaborateurs, & voici ce qu'il faisoit.

On voit dans le tableau plusieurs maisons, châteaux, abbayes, &c. au dessus desquelles on lit maisons de refuge. Chacune de ces maisons étoit affectée à un des collaborateurs des Nouvelles, pour lui servir de retraite, comme le prouve la correspondance des lettres. Ainsi le château K, est la maison de refuge de l'imprimeur K, la maison H celle du sous-correspondant H, &c. Quand un des coopérateurs de ces Nouvelles étoit surpris, celui que seul il pourroit nommer alloit dans la maison de refuge qui lui avoit été indiquée, & personne ne pouvoit l'y découvrir.

C'est le cas exprimé dans le tableau entre le sous-correspondant D, l'imprimeur K, & le colporteur X.

Le colporteur X devoit se rendre à cinq heures & demie chez l'imprimeur K: l'heure est passée, il n'est point venu; sans doute il a été arrêté, déjà les suppôts de la police l'environnent, & lui promettent des récompenses & la liberté, s'il nomme ce

qu'ils appellent ses complices, & lui font voir les cachots & le carcan s'il persiste dans ses refus. L'imprimeur K a tout à craindre, il fait sur le champ prévenir le sous-correspondant D: quant à celui-ci on le voit sur le point d'arriver à sa maison de refuge marquée K aussi; alors le sous-correspondant D est tranquille, & continue toujours de se livrer avec l'imprimeur J & les colporteurs Y, Z, à la publication des Nouvelles.

Supposons en effet que le colporteur X n'ait pu résister à la séduction ou à la crainte, on court sur le champ chez l'imprimeur K: mais il a fait disparaître tout ce qui pouvoit confirmer les soupçons, & il s'est mis à l'abri dans sa maison de refuge: le chainon est rompu, & il est absolument impossible de découvrir le sous-correspondant D, l'imprimeur J, & les colporteurs Y, Z, qui sont aussi tranquilles que si rien n'étoit arrivé.

Au-dessous de ce petit tableau est un paysage qui représente le moulin Janséniste.

Anecdotes de médecine.

Fabrice Hildan, grand médecin, très-habille en chirurgie, fut un jour appellé chez un paysan qui s'étoit fait entrer une paille de fer dans l'œil; elle étoit si petite, que les instrumens les plus fins n'y prenoient point. Il tenta tous les moyens connus de la tirer: le secours d'aucun instrument ne réussit. L'œil s'enflamma; on saigna le malade, & comme on craignoit la fièvre, qui en effet ne tarda pas de s'allumer, on le mit à une diète assez sévère: mais rien de cela ne délivroit l'œil de la paille de fer qui étoit entrée. Le médecin désespéroit de pouvoir réussir: sa femme ne put voir son embarras sans rire; elle voulut parier avec lui qu'elle alloit sur le champ guérir le paysan malade, & qu'elle en savoit apparemment plus que lui qui passoit pour très-habille, puisqu'elle connoissoit un moyen de tirer d'abord de l'œil la parcelle de fer, qui, malgré lui, y tenoit si obstinément. Fabrice Hildan fut

surpris de cette promesse. Il n'auroit pas cru tant de favoîr à sa femme : mais enfin il consentit cette fois à devenir son écolier ; il l'emmene donc, ils vont chez le paysan, qu'ils trouvent encore plus mal que la veille. La nouvelle Agnodice ne s'en épouvanter point, elle dit à son mari qu'il ouvre l'œil, & qu'il ait soin de bien tenir les paupières écartées ; elle tire de sa poche un aimant bien monté, qu'elle promene avec soin & le plus près qu'elle peut de la surface de l'œil ; elle le porte tantôt à un coin & tantôt à l'autre, non sans trembler pourtant & sans craindre un peu pour le succès de son opération : mais elle ne craignit pas long-temps ; on vit quelques instans après la paillette sauter vers l'aimant.

Un musicien grand compositeur, fut attaqué d'une fièvre continue avec redoulement, & enfin, le septième jour, il tomba dans un délire très violent, accompagné de cris, de larmes, de terreur, & d'une insomnie perpétuelle. Le troisième jour de son délire, dans un de ses bons momens, un de ces instincts naturels, qui font, à ce qu'on dit, chercher aux animaux les herbes

dont ils ont besoin, lui fit demander à entendre un petit concert dans sa chambre. Son médecin n'y consentit qu'avec peine. On lui chanta les cantates de Bernier, & dès les premier accords qu'il entendit, son visage prit un air serein, il versa des larmes de plaisir, & fut sans fièvre durant tout le concert: mais dès que l'on eut fini, il retomba dans son premier état. On continua l'usage du remède, & le succès fut toujours également merveilleux. Une nuit, n'ayant auprès de lui que sa garde, qui lui chantoit un misérable vaudeville, il en ressentit quelque effet. Enfin, dix jours de musique le guériront entièrement, sans aucun autre secours que celui d'une saignée au pied, qui fut suivie d'une grande évacuation.

Boerhave étoit destiné à succéder à son pere dans la place de pasteur d'un village de Hollande. Un ministre fit avorter ce projet. Il eut un jour une conversation avec le jeune Boerhave sur la religion & sur Dieu, & parce que Boerhaave voyoit cet Etre suprême dans toute la nature, le ministre alla le dénoncer comme Athée & comme Spinosiste. Cet excès de zèle le donna à la médecine,

pour laquelle il étoit né. Il reçut un jour une lettre de la Chine, à l'adresse de M. Boerhave, médecin en Europe. Il y a apparence qu'il n'en seroit point venu de si loin à Boerhave, ministre à Voorhout.

La femme du médecin Hamberger étant enceinte, & revenant un jour du marché avec des œufs, entra dans le cabinet de son mari en soupirant; le médecin attendri l'interroge sur ce qui pouvoit lui causer de la peine: mais quelle fut sa surprise, lorsque sa femme, en lui montrant les œufs qu'elle venoit d'acheter, lui avoua qu'elle étoit tourmentée du desir irrésistible de les lui jeter l'un après l'autre au visage! Hamberger, qui aimoit passionnément sa femme, appréhendant les suites qui pourroient résulter de son refus, prit le parti de s'envelopper le visage d'une toile, & de la laisser faire.

7. Poésies.

*Aux mānes de la princesse
de Monaco.*

Elle étoit innocente ; elle étoit jeune encore ; elle étoit mère ; elle étoit étrangère. Son crime étoit d'être fille de son père & mère de ses enfans. Elle paroît au tribunal de Robespierre & compagnie ; elle est condamnée à avoir la tête tranchée.

Elle pense à la mort, elle verse quelques larmes ; elle pense à ses enfans, elle se déclare enceinte.

L'exécution est suspendue. Elle est conduite en prison. Elle coupe elle-même ses beaux cheveux ; elle écrit la lettre suivante :

„Je serois obligée au citoyen Fouquet
„de Tinville s'il vouloit bien venir un
„instant ici, pour m'accorder un moment
„d'audience ; je lui demande instamment de
„ne pas me refuser ma demande, „

Signé Grimaldi-Monaco.

N. G. d. L. N. I. 1796.

F

Fouquier-Tinville ne vient pas, ne répond pas; elle écrit une seconde lettre: je l'ai vue, elle est cachetée de noir; un de ses doigts, dont on apperçoit l'empreinte, lui a servi de cachet.

L'adresse est: au C. Fouquet.
Très-pressée.

„Je vous préviens, citoyen, que je ne suis pas grosse; je voulois vous le dire; n'espérant pas que vous veniez, je vous le mande. Je n'ai point sali ma bouche de ce mensonge dans la crainte de la mort, ni pour l'éviter, mais pour me donner un jour de plus afin de couper moi-même mes cheveux, & de ne pas les donner coupés par la main du bourreau. C'est le seul legs que je puisse laisser à mes enfans; au moins faut-il qu'il soit pur.“

Choiseul-Stainville Joseph Grimaldi-Monaco, princesse étrangère & mourant de l'injustice des juges François.

Le même jour elle a été guillotinée! ! !

Que de réflexions douloureuses, que de souvenirs déchirans ces deux lettres rappellent dans mon cœur!

*Nouvelles littéraires, & scien-
tifiques.*

Si le bruit des armes & de la guerre fût de tout tems funeste aux Muses & aux beaux arts, il faut convenir que les orages d'un gouvernement révolutionnaire, & les effervesances & crimes, inseparables du bouleversement général d'un grand empire, causent encore plus sûrement la ruine des sciences & des lettres. La France nous en montre le triste exemple. La littérature & les beaux arts y sont depuis six ans dans une léthargie, voisine de l'anéantissement:

Quel désordre nouveau se montre à nos regards!

De nos pères fameux les ombres insultées;
Comme un joug importun, les règles rejetées;
Les genres opposés, bizarrement unis;
La nature, le vrai, de nos livres bannis;
Un désir forcené d'inventer & d'instruire;
D'ignorans écrivains, jamais las de produire;
Des brigues, des partis, l'un à l'autre odieux;
Le parnasse idolâtre, adorant de faux dieux!

F ij

Depuis la chute du système du terrorisme & du vandalisme, qui sans-culottissoit le bon goût, dilapidoit les arts, & organisoit la persécution contre les hommes à talens, plusieurs hommes de lettres & des littérateurs connus en France, se sont cotisés, pour rendre aux sciences leur premier éclat. En attendant que la paix vienne au secours de la réussite de leur projet louable, nous tâcherons, de donner de tems en tems, à nos lecteurs un précis du succès de leurs travaux divers.

Parmi les journaux & les feuilles périodiques sans nombre, qui font gémir les presses, il faut d'abord distinguer une feuille intitulée: *Les ressources de la république François, ou les conquêtes de l'industrie nationale.* Cet ouvrage ne peut manquer d'être d'un intérêt majeur pour les artistes, les commerçans & les agriculteurs. Il en paraît à Paris un numéro par décade, pour le prix de 11 livres, le volume, composé de 18 numéros.

Le bulletin de littérature, des sciences & des arts, paraît deux fois par décade, & on y trouve annoncés, analysés & critiqués, la

plupart des ouvrages nouveaux en tous genres. Les rédacteurs en encourageant les talents & le mérite, se proposent d'opposer une digue à ce torrent d'écrivains affamés, qui, travaillant en dépit du bon sens, *propter famam & non propter famam*, rencontrent malheureusement des plus sots qui les admirent.

Le *Journal polytechnique*, ouvrage du plus grand intérêt, a déjà paru. Nous en donnerons des extraits à nos lecteurs, dès que le premier cahier nous fera parvenu.

Un certain M. Pongens, auteur de la religieuse de Nîmes, des essais de physique &c. vient de traduire de l'allemand, le *Voyage philosophique & pittoresque sur les rives du Rhin &c. fait par Georges Forster*. Il a ajouté à sa traduction un grand nombre de notes. Mais pour lâcher quelques boutades aux rois, & pour se conformer au jargon révolutionnaire, il n'a pas rougi d'affirmer, que le tyran de Prusse a faits des efforts pour arrêter l'impression de l'original en Allemagne. Mensonge d'autant plus révoltant, que l'original allemand a été imprimé & vendu publiquement à Berlin même, chez feu le libraire Voss.

F iij

Des notes historiques & peu connues sur
J. J. Rousseau, donnent un double prix à
 un opuscule, qui étincelle de beautés, &
 qui a pour titre, *Voyage à Ermenonville*, ou
 lettres sur la translation de *J. J. Rousseau au
 Panthéon*, br. a &c.

*Voyage de deux François en Allemagne, Danemarck, Suède, Russie & Pologne, fait en 1790
 & 1792. 8. A Paris.* Tel est le titre d'un
 voyage de plus longue haleine & en 3 volumes.
 Les auteurs n'ont pas manqué d'y
 faire parade de leur *civisme* — mais sans
 préjudicier à la vérité. En parlant de la belle
 révolution que Gustave III. à l'âge de 26
 ans fit en Suède, nos voyageurs disent:
 „Comme François il nous sera permis de la
 „comparer à la nôtre & de gémir. Elle
 „prouve que les excès, qui ont souillé notre
 „histoire, pouvoient ne pas arriver. Les
 „circonstances étoient même plus favorables
 „en France. Celui qui a fait la révolution
 „en Suède, n'avoit que sa volonté propre,
 „il a eu le talent de la faire adopter ; en
 „France ceux qui ont fait la révolution
 „avoient d'avance le voeu des peuples, ils
 „ont eu le secret de mécontenter, d'indigner
 „une grande partie du royaume & toute l'Eu-

„rope.” On fait que Gustave III. changea le gouveroement, sans faire répandre une goutte de sang.

L'ombre de Florian, ou recueil de romances nouvelles, avec une notice sur sa vie & ses ouvrages, & la romance de son tombeau. Ce petit recueil renferme plusieurs romances de *Florian*, que des circonstances malheureuses, l'ont empêché de publier pendant le cours de sa vie. La romance du tombeau de *Florian à Scéau*, est de *Jauffret*, qui semble avoir hérité de la simplicité & de la sensibilité de son modèle.

La messe de Gnide par Nobody, a été composée, longtems avant la révolution. On l'a déterrée dans les papiers de l'auteur, à qui la funeste habitude de l'opium, fit perdre santé, imagination, & le goût de la vie. Il se tua lui-même en 1787.

Les victimes de l'amour & de l'inconstance sont le sujet d'un roman, assez bien stylisé, mais dont le dénouement est un peu trop brusqué.

Valaüil, ou les malheurs d'un habitant de St. Domingue, publiés par Maton de la Varennes. Ouvrage, qui a déjà paru sous le titre de *mémoires d'un Américain*, & qui est devenu très-médiocre, grâce aux corrections de Maton.

Martial, roman pastoral, imité d'Estelle de Florian, par J. T. Brugière. 3 vol. Ce n'est pas un roman, c'est une histoire. *Abaris*, est le cardinal de Loménie, homme aimable & homme d'esprit, qui mourut à Sens, par suite des traitemens affreux que lui firent essuyer deux monstres de la section des Piques. Sous le nom de *Martial*, l'auteur peint le neveu coadjuteur du cardinal, *Martial de Loménie*, qui a été guillotiné. "Un jour, dit l'auteur, qu'avec Florian nous nous entretenions des qualités sociales de *Martial*, nous concûmes le projet, de chanter sous l'emblème pastoral, les premières années de son éducation & les causes de sa fortune. Florian traça le plan, & je me plus à développer ses idées. Voilà le secret de mon *livre*."

L'athéisme, & la liberté de la presse, deux estampes coloriées, avec un texte au-dess-

sous, propre à l'instruction des jeunes gens.
Par Goulet l'ainé. Prix 2 livres chaque
estampe.

Vue de l'incendie de la ville du Cap François arrivé le 21 Juin 1793. estampe gravée par Chappui, d'après le tableau de Boquet. Prix 24 livres. L'artiste, après avoir vu bruler la maison qu'il habitoit, a traversé la ville au milieu des flammes & des fusillades, pour se mettre en position de tracer ce tableau.

Deux ronds dans la même planche, représentant, le premier, J. J. Rousseau, composant le *contrat social*; le second, les cendres de ce grand homme, déposées sur le bassin du jardin national. Prix 3 liv. en cadre.

Le premier baiser de l'amour; le premier mouvement de la nature; le rocher de Meillerie: l'Elysée. Quatre estampes tirées de la nouvelle *Héloïse*, & qui font honneur aux talents de Scholt & Legrand. Prix 24 livres.

On voit aux ateliers de la ville de Paris, le modèle, que Dejoux a fait de la figure

F v

colossale de la renommée, de 27 pieds de haut, qui doit être fondu en bronze, & placée au-dessus de la coupole du Panthéon. La déesse paroît quitter le sol, & s'élancer dans les airs. On admire le beau scite de ses nuds & des draperies.

Pasigraphie, ou premiers élémens de l'art d'écrire & d'imprimer en une langue, de manière à être entendu en toute autre langue sans traduction; inventés par D. M. A. M. d. J. & rédigés par l'inventeur lui-même, & par Sicard, instituteur des sourds-muets. Cet art merveilleux doit être enseigné dans un livre, que l'auteur propose par souscription, à raison de 250 livres en assignats & de 12 liv. en numéraire. Moyennant douze caractères, & douze règles générales, qui ne souffrent jamais une exception, un homme intelligent, au bout de très-peu d'heures, pourra pasigraphier, tout ce qui veut, & les mêmes lignes seront lues & entendues à la fois, en anglois, en allemand, en italien, en espagnol, en russe, quoique l'écrivain ne les ait tracées que dans sa langue, & qu'il ne sache pas un mot de toutes les autres. Voilà ce que c'est qu'une invention Franco-républicaine !! Le mot *pasigraphie* est composé de deux mots

grecs, "pasî", à tous, & "grapho", j'écris.

Adrien Pront, agent d'affaires à Paris, vient de publier le prospectus d'une typographie & d'une écriture nouvelles, très-aisées à apprendre, & qui conservent rigoureusement toutes les richesses & tous les principes grammaticaux de la langue & de l'orthographe Françoise, & de toutes celles pour lesquelles on se sert des caractères Arabes. La première réduit presqu'au tiers, sur des dimensions égales, une page quelconque de typographie ordinaire; & l'autre presque au quart une page d'écriture Françoise: une main célébre pourra, en se rendant ce genre d'écriture familier, suivre la parole d'un orateur. L'auteur ne demande que 7,000 souscripteurs. La souscription est de 35 livres. Ceux qui n'auront pas souscrit, payezront 70 livres les trois ouvrages, qui donnent lieu à la souscription, c'est-à-dire, la méthode & la carte & les deux almanachs.

9.

*Maximes détachées de Cham-
fort.*

La société, les cercles, les salons, ce qu'on appelle le monde, est une pièce misérable, un mauvais opéra, sans intérêt, qui se soutient un peu par les machines & les décos-
tions.

Quand on veut plaire dans le monde, il faut se résoudre à se laisser apprendre beaucoup de choses qu'on fait, par des gens qui les ignorent.

Les conversations ressemblent aux voya-
ges qu'on fait sur l'eau: on s'écarte de la
terre sans presque le sentir, & l'on ne s'ap-
perçoit qu'on a quitté le bord, que quand on
est déjà bien loin.

Les idées du public ne sauroient manquer d'être presque toujours viles & basses. Comme il ne lui revient guères que des scandales & des actions d'une indécence marquée, il teint de ces mêmes couleurs presque tous les faits

ou les discours qui passent jusqu'à lui. Voit-il une liaison même de la plus noble espèce, un grand seigneur & un homme de mérite, entre un homme en place & un particulier? il ne voit, dans le premier cas, qu'un protecteur & un client, dans le second, que du manège & de l'espionnage. Souvent, dans un acte de générosité, mêlé de circonstances nobles & intéressantes, il ne voit que de l'argent prêté à un homme habile par une dupe. Dans le fait, qui donne de la publicité à une passion quelquefois très-intéressante d'une femme honnête & d'un homme digne d'être aimé, il ne voit que du catinisme ou du libertinage. C'est que ses jugemens sont déterminés d'avance par le grand nombre de cas, où il a dû condamner & mépriser. Il résulte de ces observations, que ce qui peut arriver de mieux aux honnêtes gens, c'est de lui échapper.

Quiconque n'a pas de caractère, n'est pas un homme, c'est une chose.

La calomnie est comme la guêpe qui vous importune, & contre laquelle il ne faut faire aucun mouvement, à moins qu'on ne soit sûr de la tuer, sans quoi elle revient à la charge, plus furieuse que jamais.

*Poësies.**Romance.*

Laissez moi, folâtres amies,
 La tristesse plait à mon cœur;
 Mes amoureuseuses rêveries,
 Font aujourd'hui tout mon bonheur.
 Les tendres fleurs & la verdure
 Ne réjouissent plus mes yeux:
 Tout est triste dans la nature,
 Licas n'embellit plus ces lieux.

Allez, ô tendres tourterelles,
 Lui rappeller tous nos plaisirs;
 Zéphirs, portez-lui sur vos ailes
 Et mes bâillers & mes soupirs.
 Dans quelque bosquet solitaire,
 Sans doute il rêve à son amour
 Oiseaux, craignez de la distraire,
 Taisez-vous, ruisseaux d'alentour.

Que dis-je? peut-être infidelle,
 Il a formé de nouveaux noeuds;
 Amour, s'il aime une autre belle,
 J'en mourrai, mais qu'il soit heureux!
 O vous! qui dites qu'une femme
 Doit oublier un inconstant,
 Hélas! vous n'avez pas mon âme!
 Vous n'avez pas vu mon amant!

Par Mad. Ollivand.

Le triomphe des blondes.

Adressé à une brune.

Sur l'air: Les partisans de l'anarchie, &c.

Autrefois une belle brune,
A la blonde égale en appas,
Courroit une même fortune,
Marchoit toujours du même pas;
Ou, s'il s'élevoit une lutte,
L'œil cent fois flottoit indécis;
Mais aujourd'hui plus de dispute,
Perruque blonde obtient le prix. (Bis.)

J'aimois à louer dans Ismène
Les yeux noirs où l'esprit se peint,
Ces cheveux, ces sourcils d'ébène,
Relevant l'éclat de son teint,
J'ai honte aujourd'hui dans le monde
De tous mes éloges vieillis:
Ismène, avec perruque blonde,
Sans doute a les traits plus jolis.

Oui, j'en conviens, cette nuance
Peint la douceur, la volupté;
J'en chéris jusqu'à l'apparence,
Qui vaut presque la vérité;
Mais de baisser sa chevelure,
Si je méritois la faveur,
Je chercherois où la nature
Garda sa première couleur.

Honneur à votre modestie,
Brunes, que je perds à regret;
Doucement quitez la partie,
Et subissez donc votre arrêt:
Ou plutôt, à forces égales,
Rengagez la querelle un jour;
Et faisant tête à vos rivales,
Embarassez encore l'amour.

Par L. . .

II.

C b a r a d e.

Sur mon premier ta tête tournera;
Par mon second, vaisseau cheminera;
A l'aspect de mon tout fillette tremblera.

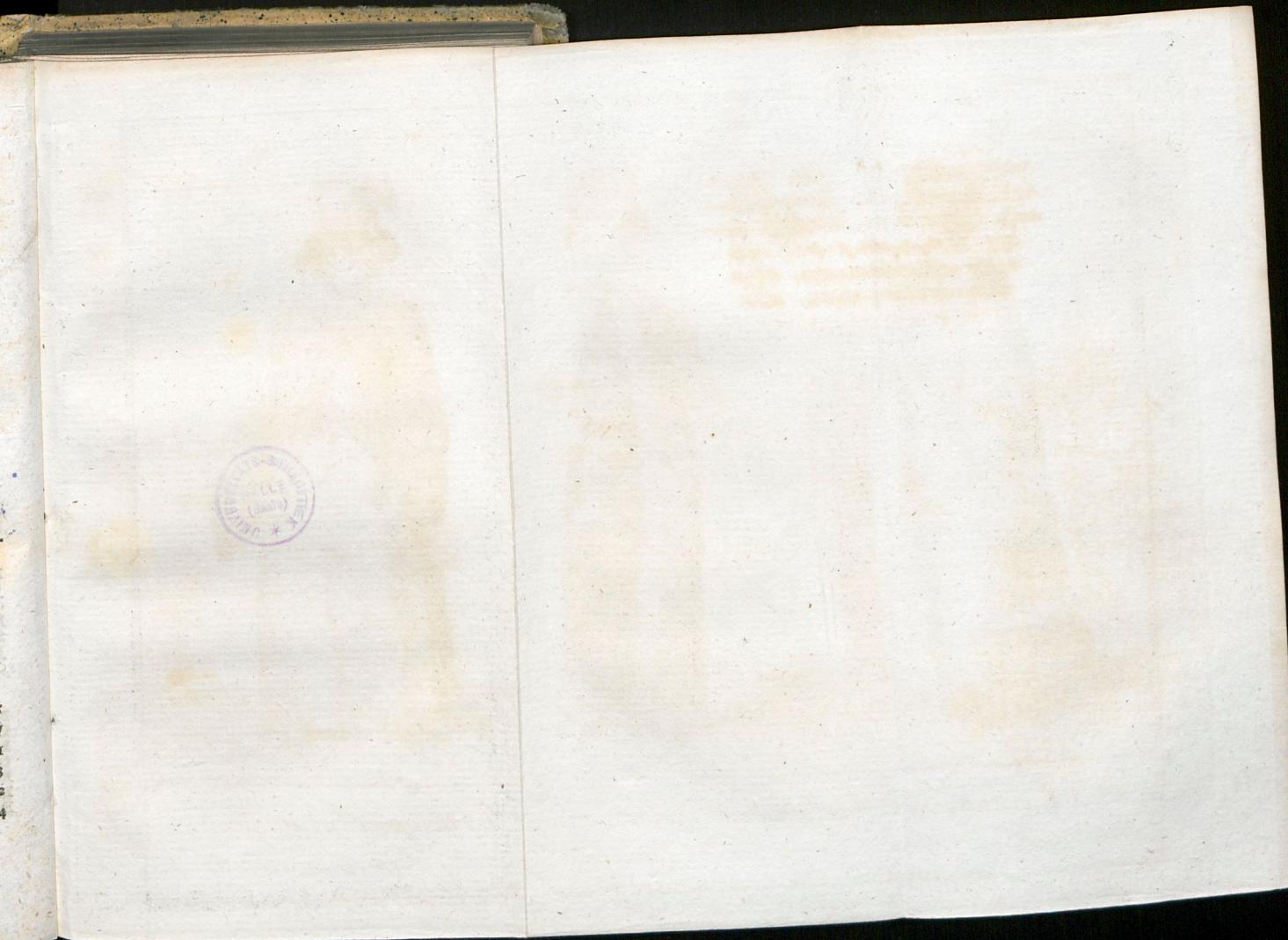
L o g o g r y p h e.

Mes quatre pieds font tout mon bien,
Le dernier vaut tout, & mon tout ne vaut rien.

Table des matieres.

| <i>Estampe.</i> | <i>Page.</i> |
|--|--------------|
| 1 Le fameux siège de Leyde en 1574. | 1 |
| 2 Testament de la dame aux chats. | 18 |
| 3 Jardin sentimental du château de Warkland, dans la comté de Borch, en Russie-blanche. (Manuscrit.) | 31 |
| 4 La provençale; histoire toute véritable. | 55 |
| 5 Tableau pour la distribution de la ci-devant gazette ecclésiastique. | 65 |
| 6 Anecdotes de médecine. | 77 |
| 7 Aux mânes de la princesse de Monaco. | 81 |
| 8 Nouvelles littéraires & scientifiques. | 83 |
| 9 Maximes détachées de Chamfort. | 92 |
| 10 Poésies. | 94 |
| 11 Charade. Logogryphe. | |









*Costume de
1. Conseil des 500*

FÉVRIER.

I.

L'ouragan de la Jamaïque.

L'ennemi le plus terrible, le plus détructeur des cannes à sucre est l'ouragan. Les trombes & les vents brûlans des plaines d'Afrique, n'ont que des sables & des déserts pour victimes & témoins de leurs fureurs; mais le fléau que je vais décrire désole des pays cultivés à grands frais, & il ne lui faut pas beaucoup de temps pour faire passer de l'indépendance à la plus cruelle misère, & du bonheur de l'opulence au désespoir & aux horreurs de l'indigence.

N. C. d. L. N. II. 1796.

Q

On aime moins à parler des calamités publiques, quand elles peuvent aussi nous devenir personnelles ; & il est si commun d'entendre se plaindre les gens même qui souffrent le moins, qu'on en est venu en général au point, d'accuser d'exagération tous les malheureux qui parlent de leurs infortunes. La distance où l'on est du lieu de l'action rend moins crédule, plus défiant, & l'on est porté à croire que l'imagination ajoute bien des accessoires à la vérité. Dans ce moment-ci, je ne me sens point disposé à craindre ces impressions défavorables ; les faits que j'ai à citer ne sont que trop sûrs ; une expérience fatale à bien des malheureux les confirme constamment : je suis loin de pouvoir me vanter de ne l'avoir pas connue, & mes souvenirs m'aideront peut être à rendre mes tableaux plus vrais. Je ne parlerai que de l'ouragan de 1780 ; des paroisses entières datent leur ruine de cette époque ; mais ce sont ces effets terribles & caractérisés qui donneront de l'intérêt à mon récit.

C'étoit le troisième jour d'octobre. La matinée étoit loin d'annoncer les horreurs du jour. Il tomboit une petite pluie qui dura à-peu-près jusqu'à dix heures ; le vent

se leva alors avec assez de force, & insensiblement la mer s'agita avec plus de violence; ou ne pouvoit cependant pas raisonnablement conjecturer ce qui alloit arriver. L'orage continuoit; entre deux & trois heures, nous vimes bien s'ébranler & s'écrouler autour de nous quelques chaumières, mais il s'en falloit bien que nous eussions les moindres craintes à l'égard des habitations régulières & bâties avec soin. Il n'y eut qu'un pigeon dont le sort nous donna les plus vives émotions; ce pauvre oiseau essayoit en vain de lutter contre la rage des vents, il vouloit sans doute regagner son nid; long-temps nous le vimes voltiger avec peine, avec effort; ses forces diminuèrent enfin avec une cruelle & lente gradation; il ne put bientôt plus résister à l'impétuosité de l'orage, il fut entraîné, & nous le perdimes de vue en un instant.

Les grands désastres n'arrivent pas toujours brusquement & soudain; quelquefois ils sont précédés par une suite d'événemens presque indifférens; il faut aussi bien peu de chose, souvent, pour déterminer un accès de tristesse, de mélancolie; l'aventure du pigeon réveilla dans mon ame toutes sortes

d'idées de malheur, d'infortune, de catastrophe ; j'y revenois à tout moment, & je me sentois entraîné malgré moi à ces tristes méditations. L'instinct de la nature sembla avoir été plus significatif dans une pauvre brebis, qui fit alors une grande sensation dans mon esprit. La nuit même du jour dont je parle, cette bête craintive & timide, égarée & sans abri, étoit venue se réfugier dans une partie de la maison que nous n'habitions point. Elle s'y étoit tapie dans un coin, & on l'y trouva tremblotante de peur, & souffrante de froid ; on voulut la déplacer, il ne fut pas possible ; elle se laissa donner vingt coups de pied avec une patience & un air de résignation muette qui désarmèrent enfin ses persécuteurs. Sa persévérance intéressante lui assura son asile ; & pourquoi donc cette douce brebis n'auroit-elle pas autant chéri son existence, que tous ceux qui vouloient s'opposer à ce qu'elle cherchât à la prolonger ? Pour moi, je lui en ai toujours su bon gré, & je m'intéressai à sa destinée comme à celle de tout autre être sensible & à plaindre. Le malheur nous dispose si bien à la pitié, à la compassion ! Il fait disparaître toutes les distinctions, &, comme la mort, il met tout de niveau. Mais revenons à l'ouragan.

Le vent continua de souffler avec une violence progressive du nord & de l'est, jusqu'à quatre heures après midi; ce fut alors qu'il sembla avoir réuni toutes ses forces destructives, & qu'il se déchaina du sud avec une furie irrésistible; en une heure & demie, ses efforts avoient été si soutenus, si rapides, si puissans, & son influence si générale, qu'à peine, dans toute la paroisse, il lui étoit échappé un plantain, une canne, une habitation. Nous vimes d'abord que rien ne pouvoit nous soustraire au danger; la partie supérieure de la maison devenoit un théâtre de dévastation; le vent déplaçoit toutes les pièces de bois; il soulevoit les planches, brisait les fenêtres, & se frayoit un passage dans toutes les directions. Nous nous précipitâmes dans les appartemens inférieurs; de nouveaux dangers nous y assaillirent; de nouveaux sujets d'allarme augmentèrent notre épouvante. Le génie de la destruction sembloit porté sur les vents, & promener jusque dans les angles les plus secrets sa farouche influence. Pendant que nous jetions autour de nous des regards où se peignoient sous toutes leurs formes, la frayeur, la terreur, l'épouvante, nous fumes presque anéantis par le fracas, le craquement, l'in-

exprimable vacarme que nous entendimes au-dessus de nous: planchers, chevrons, colonnes, meubles, muraillies & cloisons, six appartemens entiers s'écrouloient, & leurs ruines reposoient sur nos têtes.

Notre situation devint alors inexplicable, & l'imagination la plus sombre refuseroit peut-être à se transporter à ce moment cruel.

L'état des Nègres, qui s'étoient jetés en foule au milieu de nous, ajoutoit à l'angoisse qui nous consumoit. Les malheureux avoient aussi tout perdu, ils avoient vu la chute de leurs cabanes, & la terreur sembloit les glacer encore, & leur avoir ôté le sentiment & la vie. Quelques-uns, dans le premier instant d'alarme avoient fui & perdu de vue leurs femmes & leurs enfans; ils ne les voyoient plus autour d'eux, & les croyoient déjà perdus pour jamais. L'immobilité effrayante des uns, les sanglots, le désespoir des autres, mettoient le comble à la confusion, au trouble, au désordre général.

Qu'on se peigne, s'il est possible, notre colonie éploée, au milieu de tous les élé-

mens de la destruction , fuyant de chambre en chambre pour ne pas être ensevelis sous les décombres , entendant au-dessus de nos têtes le roulement sinistre des débris qui se heurtoient , voyant s'écrouler à nos yeux les murs mêmes de nos asiles , nous précipitant dans d'autres où rien ne nous présageoit la sûreté . . . qu'on entende au milieu de tout cela les sifflements aigus de ces vents acharnés à notre perte . . . qu'on y joigne les torrens de pluie qui s'engouffroient dans toutes nos retraites , & sembloient nous poursuivre ; qu'on prolonge enfin cet état de torture pendant tout le reste de la journée , pendant toute la nuit , & jusqu'à six heures du matin suivant . . . Et l'on frémira , l'on frissonnera , si toutefois il est possible des arrêter une seconde à contempler cette réunion d'horreurs .

Dieu ! quelle nuit que celle que nous passâmes , dans les transes continues que donnaoit l'approche presque certaine de l'anéantissement ! Enveloppée des ténèbres les plus épaisses , qu'elle nous parut éternelle & impitoyable ! Notre silence en rendoit le caractère encore plus sombre & plus effrayant ; mais quel mortel eût pu trouver l'u-

Giv

sage de la parole, quand tout conspiroit à écraser le courage, & à anéantir la présence d'esprit? Et quel sujet de conversation auroit pu s'établir, quand à peine il restoit la force de sentir & de pleurer? Une pauvre Négresse parvint un instant à fixer l'attention générale par sa douleur. Au moment où sa hutte s'étoit écroulée, elle étoit parvenue à se tirer du milieu des ruines, elle & son enfant cheri. La tendresse maternelle lui avoit donné des forces. Elle avoit fui, en pressant contre son sein l'innocente créature, — mais elle avoit fui en vain, l'orage semoit par-tout la mort. Un tourbillon impétueux l'entraine, l'ébranle, lui arrache avec violence son fils, & le lance au loin, où il roule sans vie au milieu des quartiers de roc, des troncs déracinés, des objets sans nombre de l'inclémence des temps. La mère, hors d'elle-même, l'avoit suivi des yeux, s'étoit précipitée sur lui, & ivre de joie de l'avoir retrouvé, avoit accéléré sa course pour nous joindre, & caresser en sûreté l'enfant qu'elle pressloit contre son sein. Mais il n'étoit plus, il étoit sourd à toutes ses marques d'amour; il étoit insensible à tous ses soins. Elle lui veut prodiguer ses embrassemens. Ses lèvres ne touchent qu'un

cadavre glacé. Elle tomba alors dans un accès de délire que nul secours ne put calmer. Elle pleuroit amèrement, puis tout-à-coup, ses yeux devenoient secs & étincelans de fureur, elle s'abandonnoit à tous les transports de la rage. Elle retomboit ensuite dans un accablement morne & atterrant, puis ses larmes s'ouvroient un nouveau passage, & sembloient ne pouvoir plus tarir.

Les cris des malheureux enfans qui de leur côté avoient perdu leurs nourrices, leurs mères, & gémissoient dans l'abandon, contrastoient d'une manière déchirante avec ceux de la Négresse. Chaque groupe particulier avoit un sujet particulier de désespoir, & l'ensemble de tous ces groupes portoit l'expression générale du malheur commun à tous. Si les éclairs perçoient enfin les masses sombres & noires des nuages, & nous éclairoient par longs intervalles, c'étoit pour redoubler nos angoisses, par la conviction toujours plus déchirante de l'étendue de nos maux.

La nuit alloit enfin cesser, nos ames étoient suspendues entre les périls que nous avions courus & nos conjectures désolantes

G v

sur ce que nous allions voir. Les premières lueurs de l'aurore commencèrent à percer les ténèbres, le soleil parut ensuite, nous le vimes poindre au-dessus des collines, & éclairer tous les ravages de la nuit. Dieu! quel contraste que cette matinée & le jour qui l'avoit précédée! Ce jour, qui sembloit être le jour de fête de la nature, & qui avoit déployé à nos yeux tous les succès de la culture, tous les gages de l'abondance!
 Tout à présent étoit anéanti, tout étoit perdu, tout espoir flatteur avoit été précipité dans le gouffre de la ruine. L'horreur que tout inspiroit doubleoit encore par les exclamations désespérées qui se répétoient à tout moment, & par les gestes de l'expression la plus déchirante: les uns levoient leurs mains au ciel, &, dans leurs transports frénétiques, ils lui reprochoient leurs désastres; d'autres s'abandonnoient aux larmes & ne cessoient d'en verser; quelques-uns plus résignés ne pouvoient se dissimuler leur foiblesse, & se frappaient la poitrine comme pour imposer silence à leurs murmures. On n'essayoit pas de consoler, on s'adressoit à peine une seule parole, on se regardoit sans articuler un seul mot, & ce n'étoit que trop tout se dire! Les premières plaintes par-

tirent des créatures les plus patientes & les plus douces ; les mugissemens longs & mélancoliques de la vache se firent entendre ; elle avoit perdu son veau, & l'invitoit avec une tendre sollicitude à revenir vers elle ; les brebis rappeloient aussi leurs agneaux dont elles se voyoient abandonnées. Tous les oiseaux que nous appercevions rendoient la scène encore plus pathétique ; leur timidité naturelle, l'état où ils étoient, sans abri, sans nourriture, sans protection, leur vol incertain & égaré, plongeoient plus tristement encore dans les méditations lugubres du moment. L'ame disposée & ouverte à toutes ces impressions douloureuses les faissoit, & s'en abrevoit avec amertume ; elles augmentoient la masse du malheur commun ; elles réveilloient la sensibilité éprouvée par des souffrances continues ; elles rappeloient les grands principes de l'union indissoluble de tous les êtres formés par la même créateur.

La face du pays sembloit entièrement changée. Les vallons & les plaines, les montagnes & les forêts qu'embellissoient le jour précédent tous les charmes de la verdure, ne présentoient plus que la nudité de

la désolation ; aussi loin que la vue povoit s'étendre , il n'y avoit qu'accumulation d'images de stérilité & de misères. Les puissans & éternels mobiles de la végétation étoient tous suspendus à la fois. L'ame effrayée ne savoit résister à l'effet glaçant que produisoit sur elle tout cet appareil du cahos. Les vents d'Afrique eussent transporté sur nos collines tous les fables de cette contrée brûlante, les ravages de la guerre eussent saccagé tout le pays , l'Etna lui même en eût ébranlé les fondemens par ses secousses répétées , que le désastre n'eût pas été plus complet. Les arbres étoient tous déracinés , les habitations renversées ; en quelques endroits , il ne restoit pas une pierre qui pût faire présumer à quel usage elle avoit servi. On se perdoit dans les décombres confondus , & le propriétaire s'égaroit en voulant reconnoître les bornes de ses possessions. Les victimes étoient sans nombre ; & les créatures les plus paisibles gissoient sans vie , & servoient d'aliment à une douleur toujours renouvelée. Les pigeons domestiques avoient le plus souffert , on les trouvoit en tas près des lieux où on se rappeloit avoir vu des colombiers. Les poissons eux-mêmes avoient été arrachés de leurs re-

traites, & l'on recalloit d'effroi, quand on les rencontrroit dispersés loin de leurs demeures, & froissés contre les débris. De nouveaux torrens s'étoient formés dans l'intervalle de la nuit, & s'étoient déjà creusé un lit; des vastes étangs, des lacs considérables couvraient des espaces où à peine y avoit-il auparavant un ruisseau; les bestiaux étonnés & épouvantés de cette révolution soudaine, ne savoient où porter leurs pas incertains, ils s'enfonçoient dans les eaux en voulant chercher leurs paturages, ou bien ils étoient entraînés par les courans, & se précipitoient à une perte presqu'inévitable. Les grandes routes avoient disparu, & long-temps après ce terrible jour, les chemins de communication dans les montagnes furent impraticables. Dans les premiers moments, on établit des bacs & on se vit obligé d'aller à l'aide des rames dans mille endroits, où les chars & les voitures rouloient auparavant avec tant de sûreté & tant d'aisance.

Je finis en rapprochant quelques détails encore; dans toute la paroisse où j'étois, il n'y eût pas une seule maison à l'abri de l'ouragan; granges, bâtimens de dépendances, édifices de toute espèce, tout souffrit plus

ou moins; la plupart furent totalement détruits. Ce que le vent avoit commencé d'abattre, les flots de la merachevoient de le détruire, & ils engloutissoient tout dans leurs sombres abymes. Arbres, arbrisseaux, plantes, tout avoit cédé, tout avoit péri; les haies de campêche étoient toutes renversées, brisées, & entièrement dépouillées de leur écorce; il n'y avoit pas enfin un brin d'herbe d'un pouce de longueur qui ne portât les marques effrayantes du deuil général.

Je m'arrête; si je me laissois aller à citer toutes les particularités que je recueillis alors, la multiplicité de traits, d'accidens bizarres, d'infortunes, dont on me fit le récit dans les montagnes & les plaines que je parcourus, on accuseroit mon imagination de se livrer à ses écarts aux dépens de sa sensibilité, on voudroit ne pas me croire, & on préféreroit à se persuader que je ne donne au lecteur que des fictions formées dans un accès de spleen.

On voulut aller à Savanna la-Mar; il n'y eût plus de Savanna; les ruines seulement de deux ou trois maisons servoient d'inscription à sa tombe. Les vagues de la

mer avoient tout entraîné, & ne sembloient avoir respecté ces décombres que pour en faire un monument de leur fureur. Les habitans de cette ville infortunée avoient été presque tous écrasée ou noyés; on me parla d'une maison où, sur quarante & un individus, quarante avoient péri presque à la fois & les uns aux yeux des autres. La mer s'étoit avancée progressivement de près d'un mille, & avoit apporté avec elle la terreur & la destruction. Deux vaisseaux & une chaloupe étoient à l'ancre dans une baie; ils furent soulevés, poussés loin du rivage, dans l'intérieur des terres, fracassés & en pièces; on trouva leurs débris dans un petit bois de mangliers.

*Discours préliminaire du tableau de la situation actuelle des Etats-unis d'Amérique : par Charles Piclet de Geneve. *)*

His ego nec metas rerum nec tempora pono.

ENCID, lib.

La situation actuelle des Etats-unis d'Amérique est peu connue dans notre continent. Cette république sortoit à peine de la crise qui l'a placée au rang des états libres, lorsque des intérêts plus immédiats ont attiré notre attention sur l'Europe ; & pendant les six années qui viennent de s'écouler, la rapidité des développemens de cette puissance, à réduit à des notions incomplètes les connaissances que nous avions sur elle.

La géographie des Etats de l'Union ne peut guères être mieux connue que leur situation

*) Manuscrit.

situation sous d'autres rapports, parceque de jour en jour les villes s'élèvent, les campagnes se peuplent, les bornes de la république se reculent, & les découvertes se multiplient dans l'intérieur même de son enceinte immense.

Dans le tableau que présente cette puissance, tout frappe l'observateur attentif & le penseur judicieux. Le premier aspect de la carte de ce vaste pays lui démontre une partie de ses moyens de prospérité. Il voit avec étonnement cinq cent lieues de côtes ; une chaîne de mers intérieures qui s'unissent à l'Atlantique ; des montagnes dont la masse, la longueur, la direction, semblent calculées pour varier le climat dans chacun des états, pour fournir à tous des rivières nombreuses qui communiquent d'une part avec l'océan, de l'autre avec le grand fleuve navigable qui borne la république à l'ouest. — Les dénominations géographiques elles-mêmes l'invitent à la réflexion. Les lacs & les rivières retracent à sa mémoire les nombreuses tribus indigènes qui les ont nommés, & dont la destruction rapide semble l'effet de la plus étrange fatalité. Les noms des villes & des provinces lui rappellent les

N. C. d. L. N. II. 1796.

H

tristes causes des émigrations de leurs premiers habitans. Ce ne furent ni les illusions de l'avarice, ni les projets de conquêtes qui les conduisirent dans ces régions sauvages. Ils fuyoient les discordes civiles, & les persécutions religieuses: ils ne cherchoient que des jours tranquilles sur cette terre hospitalière. Trop souvent des regrets les y suivirent, & ils donnèrent à ces pays nouveaux des noms chers à leur souvenir. Souvent aussi les dénominations des lieux où ils se fixèrent, expriment le sentiment qui dominoit chez ces expatriés malheureux. Philadelphia, Union, Concorde, Salem, Hope, des noms d'amour, de fraternité, de paix, & d'espérance, durent se présenter les premiers à la pensée de ces hommes, qui erraient victimes de passions haineuses sur un hemisphère nouveau. Ces noms parlent à l'Europe: ils semblent dire encore à nos peuples "ne persécutez pas! ou vos citoyens „passeront les mers."

Une autre réflexion se présente en observant, que dans les divisions générales des états toutes les dénominations appartiennent encore au régime monarchique, c'est qu'un peuple qui a payé son indépendance de neuf

années de guerre & de sacrifices, & qui dans l'adoption des formes républiques a négligé de détruire tout ce qui, indifférent en soi, pouvoit en rappeler d'autres, doit être un peuple sage, peu susceptible d'être exalté par de vains mots, & qui a de plus sur garans de la stabilité de ses propres principes, que l'affection de tout réformer.

Enfin l'aspect de la carte montre les Américains reconnoissans. Les fondateurs de la république ont nommé plusieurs villes, plusieurs provinces, & l'illustre nom de Washington se rencontre dans tous les états.

À mesure que le tableau des bienfaits de la nature envers ces contrées, & des prospérités croissantes de ce peuple, se déploie sous les yeux de l'observateur, combien de sentimens se réveillent! combien d'objets de méditation viennent assiéger sa pensée! — Après le tribut d'admiration qu'il doit à un spectacle si beau, il cherche à distinguer les causes qui ont hâté, & qui accélèrent encore avec le plus d'efficace les progrès de cette nation.

Une première observation qui se présente, c'est que les colonies en masse avoient éprou-

H ij

vé un développement uniforme & suivi, dès leur établissement jusqu'à l'époque de la guerre qui les a séparées de la métropole. A l'ombre de la puissance angloise les peuples d'Amérique acquéreront des forces, dont ils ont fait contre elle-même le premier essai, parceque la nature des choses trompant toujours les combinaisons politiques qui la contrarient, aovoit marqué pour l'indépendance de ces peuples le moment, où ils pourroient se suffire à eux mêmes. Mais la révolution qui a rendu l'Amérique indépendante, n'ayant point été précédée par un état d'oppression réelle, a dû conserver un caractère de modération & de mesure; & ces peuples déjà préparés aux principes libres, & aux formes républicaines, n'ont point eu à passer par toutes les exagérations, pour revenir au vrai, par tous les excès de l'anarchie pour obtenir la liberté.

Une seconde observation, importante dans la recherche des causes qui ont fait réussir la révolution d'Amérique & qui l'affermissent, c'est que la grande masse de cette nation chérissait une religion simple, raisonnée, qui n'est que la morale en principes, qui paroît un-tout destinée aux peuples libres, & qui

dans les agitations inseparables d'un si grand événement, ramena toujours les Américains aux idées d'ordre & de justice, comme elle est encore aujourd'hui le point d'appui, sur lequel portent les grands leviers de leurs institutions politiques. Car il ne faut point confondre en eux le support, & l'indifférence. Les Américains sont tolérans, mais religieux. Ils admettent indistinctement toutes les formes d'hommage à la divinité, mais leurs sages lois repoussent des emplois de confiance celui qui la méconnoit, celui qui ne voit que le néant après une vie exemplaire ou coupable.

Ce qui distingue ensuite la révolution d'Amérique, c'est que les chefs qui l'ont commencée l'ont conduite dans toutes ses périodes, & sont encore aujourd'hui chargées du soin de régir la république qu'ils ont fondée. Soit que ces hommes privilégiés par leurs talents & leur caractère, dussent conserver un ascendant que la nature avoit fortement prononcé; soit que le cercle des rivalités & le champ de l'intrigue, eussent moins d'étendue chez un peuple agricole & simple; soit qu'il faille principalement attribuer ce crédit constant des chefs au sens droit, & à l'esprit

mesuré d'une nation qui raisonne sa confiance, & qui est peu susceptible d'un enthousiasme passionné: c'est là sans-doute une circonstance, à laquelle il faut attribuer, sur l'issue de la révolution & l'affermissement de la république, l'influence la plus salutaire.

L'observateur attribue encore les succès qu'ont éprouvés les Américains, à leurs mœurs, à leurs habitudes, à l'heureuse nécessité du travail. Des hommes laborieux, disseminés dans un pays fertile, n'ont besoin que de paix; ils cherissent les lois qui la leur assurent; ils ignorent cette fatale inquiétude des nombreux habitans de nos cités, qui naît parmi ceux-ci du frottement journalier des passions, des fausses lumières & de l'ignorance, de l'orgueil des uns, de l'envie des autres, & de la corruption de tous.

Enfin c'est sur-tout dans l'esprit politique de ce peuple, qu'on trouve la cause de son état florissant. — Les Américains accoutumés à une partie des lois politiques & aux formes judiciaires des Anglois, tenoient de ceux-ci l'habitude d'un respect profond pour ces formes & ces lois. Cette disposition conservatrice de l'ordre, qui suppléeroit des

lois moins parfaites, & sans laquelle les meilleures institutions politiques deviennent illusoires, régnent généralement dans les colonies lorsqu'elles commencèrent à se détacher de l'Angleterre. C'est ce respect des lois & des formes qui sauva de la fureur populaire les victimes, qu'elle désignoit lors des premières insurrections, & qui préserva toujours le peuple lui même de l'affreux malheur, de se souiller du sang innocent; c'est ce respect habituel des lois & de leurs organes qui dans le long cours de la révolution, au milieu du déchaînement de toutes les passions, du choc de tous les intérêts, a maintenu le dépôt de l'autorité entre les mains des magistrats; C'est cet amour de l'ordre, cette heureuse habitude de subordination, qui dans la longue lutte de ce peuple contre la puissance angloise, le rendirent docile à la voix de ses chefs, doublèrent les effets de son courage en le soumettant à la méthode, & lui apprirent à vaincre sans prodiguer la vie des hommes; c'est enfin ce respect d'habitude pour les droits d'autrui, inspiré par l'amour des lois, qui rendit sans danger pour les Américains cette déclaration des droits, destinée à poser les principes du gouvernement.

ment républicain, & dont ce peuple, ami de l'ordre n'isole jamais, es sanctions du sentiment de ses devoirs.

Tant de causes morales de prospérité, réunies à tous les avantages naturels, sembloient devoir donner un essor rapide à l'Amérique devenue indépendante, & cependant elle languit pendant les années qui suivirent la paix. C'est ici la période la plus instructive de cette histoire, si féconde en leçons utiles pour qui sait les méditer.

Les traits nationaux que nous venons d'indiquer, des circonstances heureuses, un patriotisme soutenu par toutes les espérances, que le mot de liberté présente à l'imagination d'un peuple armé pour elle, avoient fait triompher les Américains, & prévenu la dissolution de leur état naissant ; mais la paix les mit à une épreuve nouvelle. — Si les troubles de neuf années de révolution n'avoient pu rompre parmi eux les liens moraux qui unissent la société, ils les avoient nécessairement relâchés. — La république étoit travaillée par les maux que produit le papier-monnoye, invention admirable & funeste ! qui force & accou-

tume à l'injustice le gouvernement & les individus ; supplément magique ! qui crée des ressources inespérées, & laisse dans la langueur les états qu'il a sauvés. — Enfin, c'étoit sur-tout la constitution politique des Américains, qui manquoit de vigueur & d'équilibre.

Un peuple qui combat pour sa liberté, voit trop souvent le bonheur qu'il s'en promet dans les excès qu'elle condamne ; & il a besoin peut-être de puiser dans les prestige de son enthousiasme, l'énergie qui le fait triompher. Mais après la victoire il apprend à ses dépens, que la jouissance de la liberté demande plus de sagesse que sa conquête de courage. Il reconnoit peu à peu que la vérité en politique est toujours dans les idées moyennes ; qu'en dernier résultat une constitution libre doit tendre seulement à la sûreté des personnes & des propriétés ; que celle qui en assurant ces avantages, maintient la paix, le premier des biens, est le chef-d'œuvre des institutions humaines ; que ne pouvant gouverner lui même, il faut qu'il en délègue le droit à des hommes munis d'un pouvoir d'autant plus grand, que l'état est plus vaste, l'autorité plus subdivisée, le ré-

H v

sort de la crainte plus nécessaire, la surveillance des intérêts plus difficile & plus compliquée; enfin, que la seule garantie possible contre la tyrannie qui naît si souvent de la puissance active, contre les erreurs, les fautes, les passions de ceux qui en sont investis, c'est la balance des pouvoirs politiques.

Voilà ce que six années de foibleesse & de désordres apprirent aux Américains. Sans doute les leçons de l'histoire les eussent instruits à moindres frais, mais quel est le peuple qu'elles ont rendu sage! Les traits généraux de toutes les révolutions se ressemblent, elles sont marquées par les calamités du même genre, & jamais l'expérience des nations qui ont précédé ne sert à celles qui succèdent. Hélas! les exemples vivans qui frappent les yeux, les événemens les plus faillans & les plus riches en résultats, sont souvent perdus pour les nations qui les contemplent; comment s'instruiroient-elles par les froides traditions de l'histoire!

Les Américains ne sont donc devenus vraiment libres que lors qu'ils l'ont été moins en apparence. C'est - à - dire, qu'ils n'ont acquis la certitude de conserver cette liberté,

la paix qui leur étoit si nécessaire, & même leur existence politique , que lors qu'ils se sont soumis à un gouvernement énergique, muni d'un pouvoir coactif & répressif très-éten-
du ; à ce gouvernement qui représente bien véritablement la nation, puisqu'il représente les propriétaires ; dont les diverses parties se servent mutuellement de contre-poids ; dont l'organisation soumet à un examen appro-
fondi, à une discussion réfléchie, les lois & les résolutions qui en émanent, & tend par conséquent à les rendre respectables ; à ce guuvernement qui tenant sa force de la na-
tion entière , ne peut en craindre une por-
tion rebelle , & maintient efficacement la stabilité, le calme si nécessaires à la prospé-
rité d'un grand empire, & d'une population industrieuse ; à ce gouvernement dans lequel tout se fait pour le peuple , & rien par le peuple , si ce n'est la seule opération qu'on puisse lui confier avec avantage & sans dan-
ger ; à ce gouvernement enfin qui dans les attributions de son régulateur suprême, trouve à la fois cette force d'inertie qu'on regrette si souvent dans les états démocratiques , & cette unité d'action qui y est si rare.

L'adoption d'un ordre de choses imité d'une nation qui naguères étoit ennemie, mais si bien calculé pour maintenir la liberté & la paix; l'application des mêmes principes aux constitutions particulières des divers états de l'Union, sont des traits de cet esprit de sagesse que nous avons observé dans les Américains; mais ce qui en est le triomphe, c'est l'attachement & la soumission aux lois qu'ils ont adoptées.

Depuis six années, les plus remarquables peut-être dans l'histoire du monde par l'inquiétude politique, par les systèmes d'innovation séduisans pour la multitude, par l'ébranlement des principes qui soutiennent tous les gouvernemens, chaque jour à vu s'affirmer parmi les Américains l'amour de la constitution qu'ils se sont donnée, & le seul exemple de dissentiment qu'ait offert dans cet intervalle la république naissante, a prouvé la salutaire énergie de son gouvernement, & le dévouement de la masse de ses citoyens.

Telles sont les véritables causes de cet essor rapide qui dépasse toutes les espérances, que la raison conçoit à peine & que l'imagi-

nation seule peut dévancer, en percant un avenir qui promet des prospérités sans bornes à ce peuple nouveau.

Quel exemple pour l'Europe! Quel contraste dans l'esprit des nations! — Après le spectacle si magnifique & si doux d'un peuple heureux & libre qui s'approprie tous les biens de la nature, quel dégoût n'inspire pas le retour sur nos misères, & nos déplorables erreurs! A ce respect pour la religion & la morale qui caractérise les Américains, nous opposons une philosophie effrénée qui sappe l'une par l'autre; une corruption profonde dans les mœurs, plus profonde dans les principes, qui rompt ou relâche tous les liens de la société, soumet la justice à l'intérêt, la probité au calcul, & fait adorer le crime heureux.

A cette sagesse politique qui les a conduits à l'adoption des lois & des formes éprouvées par le temps, nous opposons une orgueilleuse manie de systèmes qui réduit tout à des formules, dédaigne les leçons des siècles, & sacrifie une génération entière aux vaines expériences de ses institutions anarchiques. — A cette mesure

dans les idées, à cette justesse, à cette énergique simplicité, apanage constant des peuples dignes d'être libres, nous opposons un dérèglement d'éloquence qui enveloppe la vérité de mille détours, qui confond toutes les idées par l'abus de tous les mots, décele un empressement puéril à éblouir, & ne rend hommage à la vertu que par l'affection d'en parler sans cesse. — A cette disposition douce & sérieuse, humaine & sensible, qui se retrouve par tout dans l'histoire de leur révolution, & dans l'esprit de leurs établissements, nous opposons une légèreté cruelle & perverse, qui glisse sur les forfaits qu'elle laisse commettre & sur les calamités qu'elle attire. — Au génie indépendant, à la raison éclairée des Américains qui veulent de la vérité des garans solides, & se tiennent en garde contre tous les genres de domination, nous opposons cette humiliante dégradation de la raison humaine qui la soumet à la tyrannie de quelques termes consacrés. — Enfin à la stabilité de leurs lois & de leurs formes, à la paix profonde dont ils jouissent, nous opposons des oscillations, funestes, des guerres dévastatrices, des excès forcenés qui répandent la désolation & l'horreur, & font

préférer mille fois la morne tranquillité du despotisme, aux tempestueuses fureurs de l'anarchie.

O liberté, liberté! fille du ciel! don précieux qu'il n'accorde qu'aux peuples sages! source de vertus, de gloire, de prospérités! Tu fuis indignée loin des lieux où l'on te profane & te calomnie, loin des contrées que l'on couvre de sang & de larmes en ton nom. Tu ne te plais que parmi les nations dont les moeurs sont simples & pures, qui aiment le travail & l'ordre, respectent les lois, chérissent la justice, & adorent un Dieu qui récompense & qui punit.

Loin de nos cœurs le vil sentiment de l'envie, là où une noble émulation doit nous enflammer! Assez longtems l'Amérique eut à se plaindre de notre injustice & de nos préjugés. Quand nous aurons le courage de pardonner à ces peuples les exemples qu'ils nous donnent, & leurs droits à l'admiration de l'Europe, nous en serons plus près d'imiter leurs vertus, & de mériter leur bonheur.

Apologie du babil des femmes.

Je me trouvai hier dans une compagnie nombreuse, mêlée d'hommes & de femmes ; je laissois la multitude babiller, & je m'entretenois librement avec un Anglois que j'avais vu ailleurs. Il y avoit près d'une demi-heure que nous raisonnions ensemble du bien & du mal. Il prétendoit, lui, qu'il y avoit beaucoup plus de vice & de misère parmi les hommes, que de vertu & de bonheur réel. Moi, je tâchois de lui faire observer que la balance étoit partout égale ; mais j'avois toutes les peines du monde à le détacher de certaines idées noires, qui étoient dans lui autant l'effet du climat que de la réflexion. Nous parlions l'un & l'autre avec assez de tranquillité pour qu'on ne fit aucune attention à nous : cependant le hasard ou la curiosité voulut qu'une dame nous interrompit, & nous dit d'un ton obligeant : Messieurs les philo-

philosophes, de quoi parlez - vous - là ? Pourquoi nous envier vos bonnes réflexions ?

L'Anglois saisit cette occasion de me plaisanter publiquement sur la singularité de mon sentiment ; & j'avoue qu'il lui donna un tour original. "Ce système n'est pas tout - à - fait neuf, reprit la même femme, mais je fais une difficulté qui le détruit pleinement. Quoiqu'elle ne soit ni à mon avantage, ni à la gloire de mon sexe, si on me le permet, je la proposerai de bonne foi, sans l'aggraver ni l'affoiblir. Je me flatte que l'exposition simple en démontrera l'impossibilité."

Cela piqua la curiosité de la compagnie ; chacun voulut savoir ce que c'étoit. D'abord l'on m'adressa la parole & l'on me demanda si j'acceptrois le défi. Je n'avais garde de le refuser, persuadé de mon opinion & de l'envie de la faire valoir. "Mesdames, ajoutai - je, si je me trompe, je suis excusable ; c'est l'observation de la nature humaine perfectionnée par la société, qui m'a induit en erreur ; j'ai toujours vu le bien & le mal se suivre de près, & résulter de toutes les essences."

N. C. d. L. N. II, 1796. I

“Eh bien, monsieur, répondra mon antagoniste pleine d'esprit & de graces, il s'agit de l'impertinent babil de quelques femmes, de ce persiflage assommant d'une seule langue, qui, par sa volubilité constante, tient fermées tant d'autres bouches qui ont un droit égal de s'ouvrir; de cette confusion importune de vingt autres, qui parlent sans cesse & toutes ensemble, pour ne rien dire; de cette démangeaison de caqueter, qui fait dire tant de sottises, qui trahit les secrets les plus sacrés, qui déchire les voisins, calomnie les honnêtes-gens, sème la discorde entre les amis, fomente les querelles, divise les familles, & qui est si souvent le fléau des maris. Par quels avantages ce vice peut-il dédommager la société des maux qu'il y produit? Vous serez bien habile, monsieur, si avec toute la sagacité que je vous connois, vous pouvez y découvrir seulement un degré de bien contre cent degrés de mal. Au reste, il n'est pas ici question de l'usage de la parole, qui, s'il est raisonnable & modéré, est sans doute aussi utile chez les femmes que chez les hommes; mais il s'agit de cet étrange abus que nous en faisons, tel que je viens de le peindre. Prouvez-nous que cette in-

tempérance de la langue est aussi utile au genre humain qu'elle lui est visiblement & en effet dommageable. Voilà votre tâche."

Je ne fais si l'intention de ma belle parleuse éroit de mortifier quelques personnes du cercle ; je vis au moins quelques visages s'obscurcir, ce qui me fit espérer que l'on m'écouteroit volontiers. Je lis dans tous les yeux qu'on étoit très-disposé à entendre l'apologie d'un vice que l'on chérissottoit assez, pour souhaiter qu'il fût raisonnable ; cela m'encouragea à parler ainsi :

" Mesdames, jamais je n'ai entrepris de cause avec plus de plaisir, tant par rapport au sexe aimable qu'elle intéresse, que par la foule de bonnes raisons qui se présentent à mon esprit en sa faveur. Il est incontestable que la nature a avantagé les femmes du côté de la langue, & qu'au lieu de multiplier en elles cet organe, ce qu'elle pouvoit avec autant de facilité qu'elle a doublé ceux de la vue & de l'ouie, elle lui a donné une volubilité merveilleuse. Accoutumé à réfléchir sur tout, j'ai recherché sur quoi ce privilège étoit fondé ;

je n'ai pas eu de peine à l'appercevoir. Les femmes, destinées à peupler la société, sont chargées de notre enfance; c'est dans leur compagnie seule que nous passons nos premières années. A mesure que notre corps s'accroît, elles doivent tâcher d'aider notre esprit à se développer de même, c'est-à-dire, à acquérir des idées; car on conçoit que la sphère de l'esprit ne s'agrandit que par le nombre des idées, & que nous n'acquérons des idées que par l'exercice de nos sens, sur-tout par ceux de la vue & de l'ouïe. Me contesterez-vous à présent que le babil des nourrices & des gouvernantes d'enfans n'exerce nos jeunes oreilles, & ne grave dans notre cerveau débile beaucoup de traces idéales qui ne s'y imprimeroient pas sans ce secours? C'est pour nous apprendre à penser de bonne heure, pour exciter notre imagination enfantine, que la nature prévoyante a donné tant de caquet aux femmes."

"Voyez la différence des deux enfans, dont l'un aura été élevé par une jeune fille, vive & d'une langue infatigable; & l'autre par un pédant raciturne qui n'a jamais ri. Le premier pétille d'esprit & de gentillesse;

son petit jargon est plein de saillies; il parle de tout ce qui concerne son âge, & il a une facilité singulière à apprendre. Le second est presque stupide; il a un air embarrassé dans le monde, & ne sait pas dire un mot."

"La nature qui a destiné les femmes à nourrir leurs enfans, à les élever, à former leur esprit, au moins dans le plus bas-âge; par la même raison qu'elle a rempli leurs mamelles de lait, a dû leur donner cette volubilité de langue, si propre à aider notre imbécillité, à promener notre imagination naissante d'objets en objets, à nous faciliter l'exercice de la faculté de penser, à nous familiariser de bonne heure avec tout ce qui nous environne. Oui, mesdames, si vous parliez moins, nous penserions plus tard. En vérité, la vie est assez courte pour que, dès le commencement de notre carrière, on ne néglige rien de ce qui doit contribuer aux progrès de nos connaissances."

"Nés au sein de la société, où le langage naturel des gestes est presqu'inconnu, il est de toute nécessité d'apprendre à parler, afin d'indiquer nos besoins, nos désirs & nos fantaisies. L'expression naïve des cris n'est

à la mode que chez les sauvages : on fait tou pour nous contraindre à les étouffer; nouvelle obligation de t'avoit vite nous exprimer par des articulations forcées. Si donc les mêmes sons frappent sans celle nos oreilles, nous serons plus portés à les imiter, & à y attacher les significations que nous suggère la présence des objets. Ces premières expressions, les plus nécessaires pour l'usage, sont les plus communes, & justement celles qui font l'entretien ordinaire des femmes & des jeunes filles, que l'on met auprès de nous. C'est à bon droit que la nature a voulu que les conversations des femmes roulassent toujours sur les mêmes objets, les plus simples & les plus ordinaires. Son dessein est de nous apprendre à les connoître & à les nommer dans le besoin.

Supposons que les femmes eussent le même goût pour des sujets plus relevés, plus compliqués, moins communs; dès-lors leur entretien ne seroit plus proportionné à la faiblesse des enfans, dont le cerveau tendre n'est pas capable d'un travail pénible. Il faut que la simplicité des idées qu'on lui offre pour l'exercer, convienne à la délicatesse des organes; que la présence des objets en

rende la perception plus facile ; sans quoi, loin d'aider l'esprit, on le frapperoit d'une stupeur lourde, propre à engourdir les plus heureuses dispositions."

"Je conviens qu'il nous faut oublier dans la suite les contes dont notre enfance a été berçée, & changer entièrement de façon de penser ; mais le tems amène peu-à-peu cette substitution d'idées. Nos premières conceptions, toutes frivoles qu'elles étoient, nous ont pourtant accoutumés à penser : leur frivolité étoit nécessaire, parce que nous étions alors incapables de nous occuper de quelque chose de mieux. Forcés de commencer par ce qu'il y a de plus simple, nous aurions aujourd'hui une grande difficulté de penser sensément, si dès notre bas-âge nous n'avions pas raisonné & pensé en enfans. L'esprit se développe comme le tempérament ; le corps s'organise successivement, il passe par plusieurs états avant d'être tout-à-fait formé. L'étendement a aussi son tems d'imbécillité, pendant lequel il faut le traiter doucement, & n'exiger de lui que des opérations puériles. La nature y a pourvu, en donnant aux femmes avec qui nous passons nos sept à huit premières années, un

goût décidé pour la bagatelle, une facilité prodigieuse à parler long-tems sur des riens, un penchant naturel pour les redites; comme si elle avoit craint qu'elles ne chargeassent nos têtes foibles d'une trop grande multitude d'idées."

"Vous concluez donc, dirent quelques personnes de l'assemblée, que le babil des femmes apprend à parler & à penser à toute l'espèce? "Sans doute, repris-je, & je soutiens de plus, pour l'honneur du beau sexe, que la société retire d'un autre côté un agrément infini de ce défaut prétendu. Presque toutes les femmes ont de la voix; une voix claire, douce, flexible, propre à la musique; une voix qui nous charme, qui fait les délices des sociétés particulières & l'amusement de la nation entière, au concert & à l'opéra."

"Voulez-vous me persuader, dit l'Anglois en riant, que si les femmes parloient moins, elles ne chanteroient pas si bien? "Cela est évident, repliquai-je; je vous en fais juge. Je conçois la voix, avec un physicien moderne, comme un instrument à cordes. L'air échappé des poumons qui le soufflent, pince

les fibres tendineuses de la glotte, & en tire des sons en les faisant frémir. De la flexibilité de ces fibres ou cordes vocales, de leur agilité, de la précision de leurs vibrations, dépendent tous les agréments du chant, la netteté des sons, la légéreté du rossignolage, la délicatesse d'une modulation, le brillant d'une cadence perlée."

"D'abord les femmes ont l'organe de la voix d'une sensibilité extrême. L'air, qui par le mouvement continual d'inspiration & d'expiration, sort des poumons ou y entre par le canal de la glotte, la sollicite sans cesse à se faire entendre: ainsi la démangeaison qu'elles ont de parler est une nécessité naturelle dont les hommes sont exempts, vu que chez eux les filaments de la glotte, plus grossiers, sont plus difficiles à ébranler. Aussi il s'en faut bien qu'ils aient autant de disposition, pour le chant, que les femmes; ils n'acquièrent une voix féminine que par une opération qui leur ôte un sexe sans leur donner l'autre."

"Le caquet continual des femmes entretient la souplesse de l'organe; la volubilité de la langue dispose la voix à la vivacité des

roulemens, à ces inflexions variées au gré des passions qui agitent l'âme, à cette mélodie qui peint tous les objets de la nature, depuis les éclats du tonnerre jusqu'au charme assouplissant du sommeil. C'est donc à leur babil & à leur persifflage qu'elles doivent la beauté de leur voix, & nous le plaisir qu'elle nous procure. Je mets en fait que, non seulement le babil des femmes embellit leur voix, mais qu'il seroit presque capable d'en donner à celles qui en manqueroient, par la raison que la fréquence des vibrations des fibrilles vocales les rendroit souples & agiles, leur ôteroit bientôt la dureté & la roideur qui font la voix fausse. Condamnez le sexe à la taciturnité, sa voix se rouillera comme un instrument dont on ne fait aucun usage."

"Il ne faut pas s'imaginer qu'une heure d'exercice par jour, pendant deux ou trois ans avec un maître à chanter, suffise pour former ou entretenir la voix. Non, la subtilité de cet organe exige une action plus continue; & comme on ne peut pas toujours chanter, outre que la bienféance ne le permet pas, le chant est un travail fatigant pour la poitrine; il faut y suppléer par la conver-

sation, en caquettant sans cesse ; exercice doux & plaisant, tel qu'il le faut pour faire vibrer les fibres vocales, & les tenir toujours en mouvement, sans les fatiguer. Les femmes peuvent toujours parler : c'est une sage disposition que la coutume, qui leur assigne en partage des occupations compatibles avec celle-là."

On auroit grand tort, dit la dame qui déclamoit si bien contre son sexe, de se plaindre de la frivolité de nos entretiens. Ignore-t-on que nous ne sommes intarissables que sur des riens. Si nous ne voulions parler que sciences, arts, politique & religion, nous aurions bientôt débité tout ce que nous savons : parlant sans connaissance de cause, nous choquerions sans cesse le bon-sens sur les matières les plus importantes ; qu'on en juge par celles de nous qui ont la fureur du bel esprit.

Madame, continuaï-je, je n'aurois pas osé m'expliquer si clairement, & je n'ajouterai rien à votre réflexion.

O l'heureux babil ! le don inestimable qui prépare les plaisirs délicieux que donne le

charme d'une belle voix! Le précieux talent, auquel les plus grands hommes sont redé-
vables du premier usage, qu'ils on fait de la
faculté de penser & de celle de s'exprimer!

4.

*Siege & prise de Paris en 1594
par Henri IV.*

Après le gain de la bataille d'Ivry, Henri IV. par une fatalité trop ordinaire aux grands généraux, ne profita pas habi-
lement de sa victoire. Il n'avoit qu'à se présenter aux portes de Paris, elles lui étoient ouvertes; il laissa au fanatisme le temps de raffermir les esprits, & il ne vint mettre le siège devant la capitale, que lors-
qu'il n'en éroit plus temps.

Les sermons des prédicateurs y contre-
balançoient ses victoires, & ces exhorta-
tions annulloient le fruit des batailles. La
multitude échauffée s'y portoit en foule, &
donnoit son or & son sang pour la cause de

la religion. Elle seule d'après leurs opinions pouvoit éloigner la tyrannie, & un prince hérétique pouvoit-il être autre chose qu'un tyran? C'étoit ainsi que raisonnoit le peuple; plaignons-le! il étoit aveuglé par l'impulsion générale qui entraînoit les meilleurs esprits du siècle.

La Sorbonne & les moines avoient persuadé aux soldats de la Ligue, que la mort qu'ils trouveroient à son service seroit un vrai martyre. Henri IV, n'avoit pas cette ressource; si l'on veut se transporter au temps où les Parisiens étoient séduits & trompés, on verra qu'ils ne connoissoient pas alors les vertus de Henri IV, qu'ils ne pouvoient les connoître. Et comment deviner un roi généreux, humain, magnanime, lorsqu'il ne se montrroit que le vengeur de Henri III, dont la mémoire étoit en exécration: lorsqu'on l'accusoit de vouloir détruire les priviléges de l'église, conservateurs de ceux de l'état?

La résistance des Parisiens étoit fondée, sur la crainte qu'ils avoient de perdre leurs prérogatives tant de fois ébranlées. Ils en étoient souverainement jaloux; Henri IV.

ne s'offroit que les armes à la main, ensanglant l'héritage qu'il redemandoit, & quand on considere quels monarques avoient occupé le trône, on doit trouver moins extraordinaires les terreurs que le peuple avoit conçues, d'après les portraits exagérés des ligueurs & des fanatiques.

Si l'éloquence de ce siècle produisit l'erreur, on peut dire qu'elle fut presque universelle. Tous les ordres de l'état s'étoient réunis pour proscrire un roi hérétique, parce qu'on n'attendoit de lui aucune vertu d'après sa croyance, & ses hostilités confirmaient cette opinion.

Le duc de Féria, ambassadeur extraordinaire du roi d'Espagne, avoit proposé à l'assemblée des états, de marier au jeune duc de Guise, l'Infante d'Espagne, qu'on appelloit seule légitime héritière de la couronne, comme étant petite fille du roi Henri second. Ce moyen sembloit concilier tous les partis; mais outre que le duc de Mayenne avoit conçu beaucoup de jalousie contre son neveu, il ressentit encore plus d'indignation contre les Espagnols. Il aima mieux se flétrir qu'Henri IV persévéroît dans l'hérésie;

Mais quand on le vit se faire instruire, prêt à remplir ses sermens & à faire abjuration, le légat du pape s'épouvanta, apperçut toutes les conséquences de cette soumission à l'église, & songea à battre en ruine ces nouvelles démarches. Le légat assura publiquement que tout ce qui se feroit seroit nul, & que la conversion du roi seroit toujours réputée fausse par le saint-siège.

Comme cette conversion, adroite & politique selon les uns, sincère & généreuse selon les autres, produisoit un grand changement dans les idées du Parisien & du peuple, le duc de Mayenne & les partisans d'Espagne convinrent, qu'il ne falloit pas regarder le roi comme catholique, que le pape ne l'eût déclaré tel, & ne lui eût accordé l'absolution ; ce qui remettoit les droits de Henri à la disposition de la cour de Rome.

Henri, pour ne négliger aucun de ces moyens qui ont une influence directe sur les esprits, se fit sacrer à Chartres, en 1594.

Cette cérémonie, tant les signes gouvernent les hommes, porta un coup terrible au duc de Mayenne. Il commença à croire

qu'il n'étoit plus en sûreté dans Paris, & il se retira à Soissons.

L'Espagnol le vit avec joie perdre l'idée de la possession d'un trône, parce qu'il en avoit lui-même l'espoir ; & la Ligue, les Seize, le duc de Guise, s'accommoiderent également de sa retraite.

Des lors, le comte de Brissac, gouverneur de Paris, le président le Maître, & le prévôt des marchands, songerent au moyen de remettre la ville entre les mains du roi, pensée qu'ils n'avoient pas eue tant que Mayenne avoit su éloigner le nouveau prosélyte.

Henri IV. fit le blocus de la capitale, qui contenoit environ deux cens vingt mille personnes. Il est triste qu'il ait été obligé d'appeler la famine dans Paris, & d'y établir toutes les horreurs de la guerre, afin de monter plus facilement sur le trône. Il en couta beaucoup à son cœur sensible & bon ; mais le peuple étranger à l'ambition de tous les chefs, les enveloppant dans le même anathème, souffrit beaucoup, & dans ces souffrances inexprimables il dut frapper d'une haine commune, tous ceux qu'il croyoit les auteurs de ses maux.

Il se voyoit pressé par un vainqueur qu'il jugeoit inexorable, & ses malédictions aveuglent retentissoient au pied des autels ; la douleur publique pouvoit-elle démêler de quel côté étoit la justice, lorsqu'au milieu de cette horrible famine, une mère dévoroit ses enfans, lorsque les os des cimetieres pulvérisés & réduits en pâte, servoient d'alimens ; lorsque les Suisses payés pour défendre la ville, forçoient les maisons des citoyens ? qui pouvoit-elle alors accuser de toutes ces horreurs , sinon celui qui en paroistsoit l'unique cause ? car c'étoit en son nom que tous les désastres, soit de l'attaque, soit de la défense, écrasoint cette malheureuse ville.

Le peuple, enfin , pouvoit-il être dé-
trompé, ce peuple souffrant & abusé quand il voyoit dans des mains jusqu'alors pacifiques, la hallebarde & le crucifix, les cuirasses sur les étoilles, & qu'il entendoit le bruit des mousquets se mêler au chant des psaumes ? ne devoit il pas croire que le ciel attentif à ces gtdans événemens protégeoit la cause, pour laquelle il enduroit de si longues calamités ; & que cette cause étoit liée au sort de la patrie, puisque tous les ordres de l'état étoient également soulevés , &

N. C. d. L. N. II. 1796.

K

narquoient la même constance à rejeter
Henri de Bourbon?

Il n'étoit pas même permis de parler de paix, parce que les malheurs présens sembloient présager des calamités encore plus grandes, si jamais la couronne appartenoit au vainqueur courroucé, qui battoit leurs murailles & qui leur ôtoit le pain.

Ce pain étoit devenu rare. On mangea d'abord les chevaux, les ânes, les chats, & les souris; ensuite l'on vit des infortunés courbés sur le ventre, réduits à brouter l'herbe à l'exemple des animaux. Les protestans souffroient comme les catholiques. Le poignard de la Saint-Barthelemy n'avoit fait couler le sang que pendant trois jours; ici pendant six mois consécutifs, la famine dévora lentement ce peuple patient & courageux: son opiniâtreté inflexible est un des plus terribles tableaux que nous offre l'histoire moderne. Près de vingt mille hommes moururent de faim sous le toit de leurs maisons solitaires; & les couleuvres & les serpents s'engendrèrent & rongerent les cadavres refusés sans sépulture.

Le cœur de Henri fut ému. Il lui fut impossible de demeurer sourd aux cris de ces infortunés, & il permit qu'on distribuât du pain aux afflégés.

Les seize vicerois de Paris faisoient une opiniâtre défense; ils étoient tous puissans; le roi d'Espagne les consultoit. Le pape avoit pour eux de grands égards; le cardinal-légit avoit ordre de déferer à l'avis de ces tribuns. Ils pendirent trois membres du parlement, qui s'étoient opposés à leur volonté: les magistrats ne démentirent point leur fermeté, & c'étoit-là, sans doute, donner une preuve de fidélité à un roi qui n'étoit pas encore assis sur le trône!

Il étoit toujours question d'abolir la loi Salique, mais cette violation des coutumes antiques paroissant trop téméraire, & les parlemens ne voulant pas y consentir, on convint d'élire un roi François, qui seroit tenu d'épouser l'Infante.

On la proposoit à tous les princes; mais le roi d'Espagne dévoit ensuite choisir son gendre. Si dans cette effervescence si générale, lorsque tous les bras étoient armés,

les Espagnols eussent enfin nommé le duc de Guise, on l'eut proclamé sur le champ; parce que les calamités étoient montées au dernier terme, & nécessitoyent une prompte solution. Le trône une fois rempli, la rivalité cessoit. On se seroit rendu au duc de Guise, ainsi qu'on se rendit depuis à Henri IV.

Les catholiques des deux partis, déjà las de la guerre civile, se seroient réunis probablement pour le maintenir, quand ce n'eût été que pour l'intérêt de l'ordre public. Les forces des catholiques étoient supérieures à celles des protestans. Les premiers tenoient les plus grandes villes, & recevoient du côté d'Italie & d'Espagne des secours d'hommes & d'argent.

Henri IV. n'avoit pour lui que la reine d'Angleterre & quelques princes protestans.

La conversion du roi n'avoit point les suites heureuses qu'on s'en étoit promis. On attribuoit cette abjuration du prince, au desir qu'il avoit d'épouser la belle Gabrielle d'Etréées, qu'il aimoit éperdueusement, parce que son mariage contracté vingt années au-

paravant, à ce qu'on lui fit entendre, ne pouvoit être cassé que par le pape.

Mais la Ligue, hydre à plusieurs têtes & jouet de ses propres fureurs, touchoit à son déclin. Le découragement qui s'étoit répandu plusieurs fois parmi les troupes du roi, lorsqu'elles manquoient d'argent, d'habits, de nourriture, avoit fait place à la confiance & au courage le plus décidé. Le roi s'étoit vu plusieurs fois n'ayant pas de quoi dîner, & plus pauvre que tous ceux qui l'environnoient, forcé de prendre la table de son surintendant.

Tout en combattant de l'épée, il combattit aussi de la plume. Les écrits commençoiient à influer sur la disposition des esprits ; il fit publier la satyre Ménippée, qui répandant le ridicule le plus amer sur l'assemblée des ligueurs, représentés au naturel dans d'ingénieux portraits, satisfit les diverses factions, & leur porta néanmoins à toutes un coup mortel. On peut remarquer que la nation n'abandonnoit point son goût inné pour la plaisanterie, jusques dans l'excès de ses malheurs.

Les négociations secrètes avec les gouverneurs des différentes places, acheverent encore plus que les armes, le triomphe de Henri IV. Plusieurs se hâterent de faire des traités avantageux, se taxerent au prix qu'ils voulurent, & demanderent des sommes considérables. Henri avoit un si grand intérêt à les gagner qu'il n'osoit leur rien refuser. Il promit beaucoup plus qu'il ne put tenir dans la suite, ce qui le fit accuser d'ingratitude; mais pouvoit-il tenir de pareilles promesses? N'étoient-elle pas annulées par l'espèce de violence qui lui avoit été faite?

Henri avoit engagé plus de la moitié du royaume; & dans sa détresse il prodiguoit les paroles pour s'attirer des partisans. Il n'avoit point d'autre monnoie à leur offrir.

Mayenne avoit quitté Paris dans la crainte d'être contraint à faire un accommodement avec Henri. Il y laissa pour gouverneur Brissac, qu'il regardoit comme son premier ami & un homme sûr; mais cet ami trahit sa cause, & traita avec le roi; il risquoit sa vie, car au moindre soupçon les poignards des Espagnols l'environnoient & lui perçoient le cœur. Il sut agir avec tant de ruse & de

diſſimulation, que ni les Espagnols ni les autres ligueurs, ne fortirent de leur profonde sécurité. Ce fut pour eux un coup de foudre, quand ils virent les troupes du roi introduites tout à coup dans la ville.

Elles entrerent à quatre heures du matin, le 22 Mars 1594, par quatre endroits en même temps, & s'emparerent de l'arsenal, du palais, des deux Châtelets, des portes, des places & des ponts ; les Seize avoient été détruits par Mayenne, jaloux de leur pouvoir, la surprise & la crainte enchaînèrent les ligueurs. On avoit cadenacé les portes des plus furieux. Un seul corps de garde Espagnole ayant fait résistance, fut aussi-tôt enveloppé & massacré. A midi le roi entra dans la ville, & sa marche avoit plutôt l'air d'un triomphe pacifique que d'une entrée militaire. Il alla au Louvre, où il trouva son diner prêt. Les boutiques se rouvrirent, & l'artisan put reprendre en paix son travail accoutumé. Le cardinal de Pellevè en mourut de dépit, & plusieurs ligueurs s'exilèrent volontairement, aimant mieux renoncer à la France que de reconnoître le Béarnois.

*Essai sur les probabilités en
fait de justice: par Voltaire.*

Presque toute la vie roule sur des probabilités.

Tout ce qui n'est pas démontré aux yeux, ou reconnu pour vrai par les parties évidemment intéressées à le nier, n'est tout au plus que probable.

J'ignore, pourquoi l'auteur de l'article Probabilité dans le grand dictionnaire encyclopédique, admet une demi-certitude. Il me semble qu'il n'y a pas plus de demi-certitude que de demi-vérité. Une chose est vraie ou fausse, point de milieu; vous êtes certain ou incertain. L'incertitude étant presque toujours le partage de l'homme, vous vous détermineriez très-rarement, si vous attendiez une démonstration.

Cependant il faut prendre un parti, & il ne faut pas la prendre au hasard. Il est donc nécessaire à notre nature foible &

aveugle, toujours sujette à l'erreur, d'étudier les probabilités avec autant de soin que nous apprenons l'arithmétique & la géométrie.

Cette étude des probabilités est la science des juges: science aussi respectable que la loi même, puisqu'elle est le fondement de leurs décisions.

Un juge passe sa vie à peser des probabilités les unes contre les autres, à les calculer, à évaluer leur force.

Dans le criminel, tout ce qui n'est pas prouvé évidemment, y est soumis de même, mais avec une différence essentielle. Quelle est cette différence? Celle de la vie & de la mort; celle de l'honneur de toute une famille, & de son opprobre.

S'il s'agit d'expliquer un testament équivoque, une cause ambiguë d'un contrat de mariage, d'interpréter une loi obscure sur les successions, sur le commerce, il faut absolument que vous décidiez, & alors la plus grande probabilité vous conduit. Il ne s'agit que d'argent.

Mais il n'en est pas de même, quand il s'agit d'ôter la vie & l'honneur à un citoyen. Alors la plus grande probabilité ne suffit pas, Pourquoi ? C'est que si un champ est contesté entre deux parties, s'il est évidemment nécessaire, pour l'intérêt public & pour la justice particulière, que l'une des deux parties possède le champ, il n'est pas possible qu'il n'appartienne à personne. Mais quand un homme est accusé d'un délit, il n'est pas évidemment nécessaire qu'il soit livré au bourreau sur la plus grande probabilité. Il est très-possible qu'il vive sans troubler l'harmonie de l'état ; il se peut que vingt apparences contre lui soient balancées par une seule en sa faveur. C'est là le cas, & le seul cas de la doctrine du probabilisme.

Si dans le fameux & triste jugement contre Langlade & sa femme, on avoit pesé probabilité contre probabilité, indice contre indice, un gentilhomme innocent ne seroit pas mort aux galères après avoir subi deux fois la torture.

Les juges de Toulouse qui condamnerent Calas au plus horrible supplice, devoient avoir certainement beaucoup de présomptions de son innocence.

Finissons par rapporter un procès non moins étrange, qui occupa le conseil de Bruxelles en 1740 & 1741.

La veuve Geneep, veuve d'un commis à cent écus de gage dans le Brabant Hollandais, envoie dire au Jésuite Yancin son confesseur, & procureur des Jésuites de Bruxelles, qu'elle est très malade, & le prie de venir vite la confesser. Le Jésuite arrive, il la trouve agitée de convulsions, car il y en a dans Bruxelles comme dans Paris. Mon pere, lui dit-elle, vous avez sans doute placé avantageusement mes trois cents mille florins de Hollande ? (Cela fait 64000 livres de notre monnoie.) Pere Yancin, qui la crut en délire, lui répondit: n'en soyez pas en peine, ne songez qu'à votre ame. Je veux savoir, replique la dame en haussant la voix, si les trois cents mille florins que je vous ai confiés sont en sûreté ? Eh ! oui encore une fois, ma bonne ; calmez-vous. Mais, mon pere, trois cents mille florins en or sont quelque chose. Je le fais : ce sont des bagatelles qui ne doivent pas vous troubler, l'essentiel est de se confesser & de faire son salut. Ah ! mon salut ; oui, je veux faire mon salut : mais j'ai la tête si bouleversée de

mes trois cents mille florins, que je ne me souviens plus de mes péchés. Je serai peut-être demain plus tranquille, & alors j'aurai la consolation de me confesser. A demain donc, ma chère enfant. Il lui donne sa bénédiction, & s'en va.

Il y avoit derrière la tapisserie un notaire, un avocat & deux témoins, qui rédigeoient par écrit toute cette conversation. Ces messieurs passoient pour être de nouveaux disciples de S. Augustin, qui n'étoient pas fâchés de procurer quelqu'humiliation salutaire aux disciples de S. Ignace. Le lendemain, Mad. Genep, au lieu de songer au sacrement de pénitence, envoie un huissier sommer son confesseur, de se justifier de l'emploi de ces trois cents mille florins, ou de les rendre en espèces sonnantes.

On peut juger quel bruit ce procès excita en Flandre, à Vienne, & même à Rome. La société se défendoit, en disant qu'il étoit impossible que Mad. Genep, veuve d'un petit commis, eût jatnais eu tant de florins. Mad. Genep soutint qu'elle les avoit légitimement gagnés, *in, cum, sub*, au prince d'Orange.

Il y avoit, à cet aveu, quelque probabilité. Mad. l'archiduchesse, gouvernante de Pays-Bas, fut obligée de députer à M. le prince d'Orange, pour le prier, avec tous les ménagemens possibles, de vouloir bien lui dire s'il avoit poussé la générosité jusqu'à faire un si beau présent à Mad. Genep. Le prince répondit qu'il pouvoit être tombé dans quelques péchés; qu'il ne se souvenoit pas si Mad. Genep en avoit jamais augmenté le nombre; mais qu'il n'étoit ni assez riche, ni assez fort pour payer si chèrement une paßſade.

Pendant cette négociation, les cabales se multiplioient à Bruxelles. On trouva un honnête fiacre qui déposa qu'il avoit mené Mad. Genep à la porte des Jésuites avec des sacs pleins d'or. C'étoit apparemment un fiacre janséniste. Il jura que lui-même avoit porté les sacs dans la chambre du pere Yancin, laquelle il dépeignit parfaitement; & il ajouta avec la candeur de l'innocence, qu'il étoit tombé deux fois en succombant sous le fardeau.

A peine l'ambassadeur dépêché à la conscience de M. le prince d'Orange, fut-il de

retour avec la déclaration qui n'étoit pas à l'avantage de Mad. Genep, que cette bonne femme mourut; mais en mourant elle protesta que le Pere Yancin lui devoit trois cents mille florins.

Comment concilier la probabilité résultante du certificat du prince d'Orange, avec celle que fournissoit le testament de mort de Mad. Genep? Les héritiers de cette bonne femme n'osèrent poursuivre le procès; le fiacre Janséniste s'enfuit; les Jésuites garderent l'argent; supposé qu'il y en eût; & ils ne garderent que leur innocence, supposé, comme je le crois, qu'ils ne fussent pas coupables. On voit assez qu'il est souvent très difficile de découvrir la vérité, soit qu'elle se cache dans le fond d'un puits, soit qu'elle se réfugie dans la chambre d'un Jésuite ou d'un Janséniste.

6.

Le Sancy.

Il y a à Paris dans le garde-meuble national, un diamant, appellé le Sancy, & dont l'histoire est assez singulière.

Ce diamant avoit appartenu à Charles le Hardi, duc de Bourgogne, qui en ornait ordinairement son bonnet. Ce duc possédoit les plus belles pierres précieuses de son siècle. Louis de Bergues, natif de Bruges, le premier inventeur de l'art de tailler & de polir le diamant à la meule, tailla les premiers pour ce prince en 1475. Le jour de la bataille de Granson, donnée le 3. mars 1475 contre les Suisses, qui défirent son armée entière & pillèrent son camp, Charles perdit ce diamant avec tous ses trésors. Sa vaisselle d'argent fut vendue comme vaisselle d'étain, & son diamant, estimé plus de 180,000 livres, fut donné pour un florin, & revendu pour un écu, par un curé.

Ce diamant d'une figure oblongue, taillé à facettes, forme une double rose. Il passa entre les mains d'Antoine, roi de Portugal, qui l'engagea Nicolas Harlay de Sancy, conseiller d'état de Henri III, pour quarante mille livres, & fut ensuite si dénué d'argent, qu'il ne put le retirer. Sancy lui donna encore 20,000 francs, & le garda: mais bientôt il fut lui-même obligé de le mettre en gage chez les Suisses pour une somme d'argent, dont Henri III. avait un besoin pressant. Sancy recommanda sur-tout à l'homme qu'il en avait chargé, de prendre garde aux voleurs: ils m'oteroient la vie, répondit ce fidèle serviteur, qu'ils ne m'enlèveront pas ce diamant. Ce qu'avoit craint Sancy, arriva. Le domestique apperçut une troupe de brigands qui l'attendoient au passage: aussi-tôt il avale son diamant, & continue sa route; c'étoit dans la forêt de Dôle: il est arrêté, fouillé, égorgé. Sancy, ne le voyant pas revenir, se doute du fait. Il ordonne les plus exactes perquisitions, découvre le lieu de sa sépulture, & le fait exhumer. On l'ouvre en sa présence, & on retrouve le bijou. Sancy pleura sincèrement un domestique si fidèle, & admiré une générosité, qui devoit nécessairement lui coûter

la

la vie, à cause de la grosseur du diamant,
qui pesoit cinquante karats.

Ce diamant a passé à la couronne de France, pour 600,000 livres. Il est gravé dans l'oryctologie de Danville, & est figuré sur le chapeau de Charles le Hardi, dans des manuscrits cités par Debure & par Lambécius.

7.

*Des assassinats & des vols
politiques; par Guillaume Tho-
mas Raynal.*

Avant - propos.

L'abbé Raynal qu'on a cru mort, ne l'est point: caché dans une retraite profonde, il s'est contenté de gémir sur les maux de sa patrie: c'est dans ce douloureux loisir que cet écrit lui est échappé. Nous ignorons s'il avoit l'intention de le publier; mais ce que nous savons, c'est que tout écrit utile appartient au public.

On nous dispensera d'apporter nos preuves sur la vérité du nom de l'auteur; comme elles consistent en faits dénués de preuves publiques, il est fort douteux qu'on nous fit la grace de les croire. D'ailleurs, quand il s'agit d'un écrit, la première & peut être la seule question est de savoir s'il est utile,

& non s'il est de tel homme ; il faut d'abord examiner ce qu'il peut faire, avant de chercher qui l'a fait : cette dernière question ne tient qu'à une curiosité bien vaine , & je ne fais même s'il n'est pas dangereux de la faire d'avance ; car, si le petit nombre d'hommes judicieux juge du mérite de l'auteur par celui de l'ouvrage , la foule des lecteurs légers & précipités ne juge guère du mérite de l'ouvrage que sur le nom de l'auteur , & , sous ce point de vue, l'anonyme seroit encore plus utile au grand nombre des lecteurs qu'à celui des auteurs.

Au reste, cet écrit n'est point d'une utilité purement éphémère ; il n'est que trop applicable à tous les temps. Ce sont, il est vrai , des réflexions sur une épidémie du moment présent ; mais cette affreuse maladie, née de la constitution même de l'homme & de ses sociétés , est toujours prête à se renouveler dans tous les siècles & chez tous les peuples. Il est utile, il est nécessaire d'en constater l'origine , les symptômes , les effets & les remèdes , si pourtant des maux si grands peuvent avoir de vrais remèdes.

Au reste, sans approuver ni blâmer le ton d'ironie qu'on trouve quelque-fois dans cet écrit & sur un sujet si triste, je dirai seulement qu'il m'a paru n'être que le produit de l'amertume & du dépit, mêlés de ce mépris profond qu'inspire aux gens de bien le spectacle des vices du cœur humain égaré.

Idées et doutes sur l'étendue des assassinats et des vols.

Tuer & dépouiller un animal d'une autre espèce que la sienne, ne s'appelle point assassinat & vol, mais nécessité, droit de la nature, instinct, raison, industrie, & quelquefois même un art. Tel est du moins l'usage adopté par nos grammaires humaines. Les meurtres & les vols du lion, du tigre, du loup, & de l'homme enfin, plus meurtrier & plus voleur qu'eux tous, pourvu qu'ils ne soient commis que d'une espèce à une autre, sont regardés comme de purs besoins, satisfait par l'instinct des animaux ou par l'industrie de l'homme. Quand nous avons réduit un essaim d'abeilles à mourir de faim, en pillant leur miel & leur cire; quand nous dévorons nos moutons, après

les avoir dépouillés de leurs toisons; quand nous étouffons à la chaleur d'un four ou de l'eau bouillante, les vers à soie prêts à renaître dans cette admirable coque qu'ils avoient travaillée pour eux & non pour nous, nous vantons beaucoup notre industrie & nos arts, en considérant les beaux flambeaux que nous façonnons avec la cire des abeilles, les étoffes moëlleuses que nous tirons des toisons de nos brebis, & les tissus brillans que nos ouvriers travaillent avec la soie de nos chenilles; nous sommes bien loin de qualifier notre admirable industrie d'affassiner & de vol, & nous ne nous inquiétons guère des idées qu'on s'en forme dans la république des abeilles, ou parmi les troupeaux de moutons, ou dans les conventicules des vers à soie.

En un mot, l'économie de cet univers & ce qu'on appelle son ordre physique, semble rouler sur ce grand principe, que tous les êtres doivent être assassins & assassinés, voleurs & volés chacun à leur tour; la vie de ce monde n'est, à le bien prendre, qu'une succession, une généalogie de meurtres & de rapines, & puisqu'enfin tous ne peuvent vivre & posséder à-la-fois, il faut

bien que chacun trouve sa vie dans la mort d'un autre, & sa possession dans sa ruine.

A la vérité, quelques ames douces, sensibles, & qui sans doute ne favoient point encore assez de métaphysique, ont souvent trouvé dans ce système de choses de grands sujets d'étonnement, & même de scandale & de doutes; elles ne favoient comment le concilier avec la bonté & la puissance infinités d'un être, créateur infini de toutes choses. Ces doutes ont mené quelquefois bien loin ces hommes humains & compatisans. On a vu des sectes & des peuples entiers qui, paroissant accuser la providence & se piquer de l'orgueil de réparer ses fautes, ont dompté leurs besoins & leur instinct même, pour s'imposer la loi de regarder comme un crime, la destruction de tout être qui partageoit avec eux le sentiment & la vie. C'est ainsi que Pithagore, ses disciples nombreux & presque tous les peuples de l'Inde, étendirent leurs idées d'assassinats & de vols sur toute la nature vivante; & tandis qu'ailleurs les hommes vivoient avec leurs frères comme des ennemis, ces bons Indiens vivoient avec les animaux même comme des frères.

Il faut néanmoins convenir, qu'ils ont été complètement réfutés & moqués, (du moins parmi nous) par deux espèces d'hommes qui les embrassent tous, les hommes à sensation & les hommes à réflexion. Les hommes à sensation se sont moqués de ces consciences timorées qui rejettent des plaisirs visiblement destinés pour leurs organes, & les hommes à réflexion ont démontré qu'en général tout étant bien & même pour le mieux, il falloit regarder ces maux particuliers attachés à chaque espèce, comme une dissonance qui sert à la beauté de l'harmonie générale, ou comme ces ingrédiens un peu piquans qui blessent le palais, quand on les goûte seuls, & contribuent à le flater, quand leur mélange affaiblisse un ragoût.

Mais laissons Pithagore & l'optimiste Leibnitz, les sensibles Indiens & les durs Européens aux prises, sur l'étendue & la qualification des meurtres & des vols commis réciproquement par toutes les espèces d'êtres, & bornons-nous aux assassinats & aux vols incontestables; il y en a bien assez pour nous occuper.

*Histoire abrégée et raisonnée
des crimes.*

La seule histoire que nous devions croire nous instruit bien du premier assassin: ce fut Caïn; mais elle ne nous dit pas le nom du premier voleur: il est à croire que ce fut le premier homme robuste qui, dans un quart-d'heure d'appétit, rencontra un vieillard ou un enfant, tenant dans ses mains quelque fruit. On peut, en effet, conjecturer que selon le droit de la faim & du plus fort, l'homme robuste se saisit de l'aliment que possédoit le plus faible, & qu'il lui enleva, comme nous voyons tous les jours un jeune garçon de quatorze ou quinze ans, enlever à un enfant de sept ou huit un objet qui excite son envie. La force & la colère firent le premier assassin; la force & le besoin firent le premier voleur.

Mais, depuis l'institution de la société civile, ces deux beaux arts se perfectionnèrent étrangement: pour mettre un peu de méthode dans ce terrible sujet, on pourroit ranger les assassinats & les vols sous quatre classes. Les héroïques, les politiques, les théologiques & les juridiques.

Ces assassinats & ces vols ont une sorte de généalogie ou de chronologie assez réglée: on me permettra d'y jeter un coup-d'œil; il n'est pas inutile d'observer l'ordre que les hommes ont mis dans leurs défordres mêmes.

Les premiers qui défolèrent les sociétés humaines furent incontestablement les crimes héroïques, ceux de la guerre: ces assassinats qu'on appelle combats & victoires, & ces vols qui se nomment conquêtes. Avant la civilisation même des sociétés, les crimes de cette espèce furent d'un grand usage & d'un très-grand honneur; nous pouvons en juger par les guerres qui se font parmi les nations non-civilisées de l'Amérique, & par les honneurs qu'elles accordent aux guerriers qui assassinent & volent mieux que les autres. Ces crimes héroïques ne contribuèrent pas peu à la civilisation des sociétés, & ce sont probablement eux qui donnèrent des chefs & bientôt des rois & des maîtres aux nations.

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.

Après la civilisation, on peut placer l'époque des crimes politiques. D'abord, on se batit pour savoir quelle nation l'emporteroit sur une autre nation ; ensuite, on se batit pour savoir quels citoyens scroient les maîtres de leurs concitoyens, & ce furent ceux qui inspirèrent le plus de frayeur aux autres ; en un mot, les plus forts : tous les combats que se livrèrent entr'eux, dans chaque société, ceux qui étoient les plus forts, & ceux qui vouloient le devenir, formèrent bientôt la grande branche des crimes politiques, laquelle sort des crimes héroïques comme de son véritable tronc,

Au milieu des combats & des crimes des plus forts, s'éleva insensiblement parmi les hommes une faction, encore plus redoutable & faite pour les mieux asservir ; ce fut celle des plus fins : quant aux hommes qui ne sont ni forts ni fins, ces hommes qui labourent, sèment, moissonnent, façonnent le bois, forgent le fer &c., ils attendirent par-tout en paix, à qui du plus fort ou du plus fin ils devraient appartenir.

Mais, dans cette seconde faction des plus fins, les premiers sans contredit fu-

rent les prêtres ; ils établirent leur pouvoir sur les idées de religion que la nature inspire à l'homme : ces pouvoirs, soit en combattant les autres, soit en se combattant entr'eux, produisirent avec abondance tous les crimes théologiques.

Le propre de l'homme est, de s'instruire beaucoup plus par l'épreuve des maux que par la jouissance des biens. La raison qui s'endort dans le bien-être, se réveille & s'aiguise dans le malheur ; c'est ainsi que les habitans des terres infertiles deviennent industriels, créent les arts & les sciences, tandis que ceux que la terre nourrit, pour ainsi dire, d'elle-même, restent stupides comme des bœufs attachés à un atelier toujours rempli. Les maux infinis que causèrent aux hommes les crimes héroïques de leurs guerres étrangères, les crimes politiques des guerres civiles, & les crimes théologiques commis par l'ambition des prêtres, firent toujours plus sentir la nécessité des loix ; aussi tâchèrent-ils d'établir un droit des gens pour modérer les meurtres & les vols héroïques, un droit politique pour contenir les crimes politiques, des loix religieuses pour renfermer

les prêtres dans leurs temples, & ils augmentèrent tant qu'ils purent les loix civiles, pour réprimer les passions des citoyens. Quand les choses en sont à ce point, & que les maux du corps de l'état exigent tant de remèdes, on voit bien qu'il est nécessaire d'augmenter à proportion le nombre, la considération & le pouvoir de ses médecins, & ces médecins sont les magistrats chargés d'administrer les loix.

Mais, voici ce qui arrive. Ces messieurs, au lieu de s'occuper uniquement du devoir de guérir ou de soulager leur malade, ne songent qu'à le gouverner eux-mêmes, & à supplanter ceux qui le gouvernoient auparavant; alors pousse & s'étend dans la société civile, la branche des crimes juridiques, & les malheureux humains sont livrés à tous les combats, à tous les excès de ces quatre espèces de délits qui s'exercent sur eux tour-à-tour, & souvent à la fois.

Ceux qui gouvernent craignent-ils que les gouvernés ne deviennent trop forts? Alors ils les précipitent dans une guerre étrangère qui les occupe & les énerve; les crimes héroïques assurent ainsi les crimes politi-

ques. Ce fut la conduite du sénat de Rome qui fit ravager la terre, pour laisser les patriciens tranquilles & bien assis dans leurs chaises curules.

Les prêtres sont-ils attaqués & tourmentés par les magistrats? Ils excitent contre eux le souverain, les mettent aux prises, & par cette ruse, les délits politiques affermissent les délits théologiques. Nous avons vu le clergé de France user constamment de cette méthode; d'autres fois, les magistrats se liguent avec le souverain, pour contenir les prêtres, ou bien avec les prêtres pour arrêter le souverain; & dans ces cas, les excès juridiques tempèrent les excès politiques & théologiques. Mais le cas le plus ordinaire est celui où chacun, soit le plus fort soit le plus fin, héros, souverain, prêtre ou magistrat pille dans son arrondissement; alors la devise de tous les puissans est, pille qui veut, & celle de tous les faibles est, sauve qui peut. Cette situation est celle des trois quarts des peuples de la terre.

Après cette esquisse sur l'histoire des crimes, voyons en particulier quels sont ceux,

qu'on a qualifiés du nom de **proscriptions**
& de **confiscation**.

*Ce que c'est que les proscriptions
et les confiscations.*

Les proscriptions & les confiscations sont les assassinats & les vols de la politique; ou, si l'on veut en donner une idée plus étendue; les proscriptions sont les meurtres & les exils ordonnés par la tyrannie victorieuse & dominante; les confiscations en sont les vols.

L'usage qui, sans contredit, est de tous les tyrans le moins dépossédé, en consacrant ces expressions aux crimes politiques, n'a pas voulu qu'on les étendit, malgré la ressemblance des choses, aux crimes héroïques des guerres extérieures: on ne parle point de la proscription des Américains & de la confiscation de l'Amérique par les Espagnols; mais on a écrit l'histoire de la conquête du Mexique & du Pérou par Cortès & Pizarre, & l'on parle des riches établissements des Espagnols sur cette terre étrangère.

Quand les barbares du nord vinrent assassiner, dans leurs foyers, les deux tiers des

habitans de l'Europe, & s'emparer des trois quarts de leurs domaines, ce fut assurément une terrible proscription & une immense confiscation; mais ces vainqueurs appellerent, sans doute, victoire & droit du plus fort, ces événemens que les infortunés vaincus qualifièrent de violence & de malheur du plus foible.

Que les crimes des guerres extérieures, quoique très-semblables à ceux des guerres civiles, ne soient point exprimés par les mêmes termes, ce n'est pas ce qui doit surprendre, mais on a quelque droit de s'étonner de voir les mêmes crimes exciter dans le cœur humain des sentimens si différens. Les assassinats & les vols qu'entraînent les guerres civiles, inspirent l'horreur & la pitié; & peu s'en faut qu'on ne parle avec respect de ceux qui se commettent dans les guerres étrangères. Sylla, vainqueur de Mithridate & de la Grèce, est un héros qui subjugue l'admiration; on ne pense point aux flots de sang qui inondèrent l'Asie, ni aux rapines dont il enrichit son armée & le général. Mais, voit-on Sylla dans le sein de Rome, assassinant & pillant, proscrivant & confisquant ses concitoyens? Sylla paroît un monstre abo-

minable; on en détourne la tête avec horreur.

C'est ainsi que nous sommes les dupes des mots & des choses, & que les termes ne sont pas plus conformes à nos idées, que celles-ci le sont à la réalité des choses.

Remarquons encore que nous n'avons point altéré dans notre langue, l'usage du mot proscription autant que celui de la confiscation: ce dernier terme a été dénaturé par nous; au point que, n'exprimant dans son origine que le vol de la violence plus tyrannique, il est devenu l'expression d'une spoliation ordonné par un arrêt de la justice même. Mais, le tout bien examiné; se réduit à ceci: que chez les Romains la confiscation désignoit un vol politique, & chez nous elle exprime aujourd'hui un vol juridique. Ainsi, ce terme malheureux, en passant de la langue latine à la nôtre, n'a fait que passer d'un crime à un autre, & des grands vols à de plus petits.

Sylla seroit bien étonné, s'il revenoit au monde, de voir que nous faisons, au nom des loix, des confiscations qu'il ne faisoit que malgré les loix.

D.

De l'origine des proscriptions et des confiscations, et de leur étendue.

On a voulu faire honneur à Sylla de l'invention des proscriptions & des confiscations; il se peut que cet homme de sang ait inventé la méthode de faire afficher, dans les places publiques, les noms de ceux qu'il proscrvivoit, afin que chacun put être leur bourreau; mais, s'il est vrai que Sylla ait inventé l'affiche de la proscription, il n'inventa pas le crime; on le retrouve dans tous les gouvernemens existans sur la terre avant lui. Il n'en est pas plus l'inventeur que de l'adultère, du vol, de l'assassinat & du paricide.

On attribue à ce même Sylla l'invention de la confiscation, & j'oserois encore la lui contester; peut-être est-il le premier qui ait montré au genre-humain épouvanté, le grand & utile rapport de la proscription à la confiscation, en donnant l'exemple de proscrire afin de confisquer; mais on peut assurer que long-tems avant lui, les tyrans, ou les plus forts (ce qui n'est pas très-different) avoient confisqués les biens de ceux qu'ils avoient proscrits.

N. C. d. L. N. II. 1796.

M

Toutes les généalogies sont bien obscures; celles des crimes & des vertus ne sont pas mieux connues que celles des familles: Caïn à part, on ne connoit pas plus le premier scélérat qui plongea le fer dans le sein de son semblable, que le premier homme compatisant qui vola à son secours. Tout ce qu'on peut assurer, c'est que le crime & la vertu sont fort anciens sur la terre, & qu'à la naissance de toutes les sociétés, il y eut des germes de l'un & de l'autre; mais que la moisson des crimes & des vices fut toujours bien plus abondante, bien plus hâtive que celle des vertus, si même jamais, dans aucune société humaine, on peut dire qu'il y eut moisson de vertus. La vertu, comme la vérité, est pour l'ordinaire une chose très-privée; mais le vice & le crime ne sont que trop souvent un chose publique.

En parcourant l'histoire de cette Grèce si renommée par sa liberté, par ses loix, par ses arts, & laissant, comme de raison, à la fable & à l'imagination, ces tems héroïques où les Hercule & les Thésée acquéraient le titre de héros, en exterminant des brigands; (ce qui, pour le remarquer

en passant, prouve toujours qu'il y eut des brigands avant des héros.) Si vous descendez à ces temps appelés historiques, vous ne découvrez dans cette belle contrée qu'un amas assez confus de petites républiques, qui de leur naissance à leur terme, ne cessent de s'agiter avec violence pour passer de la démocratie à l'aristocratie, de l'aristocratie à l'oligarchie, & de l'oligarchie à la tyrannie de quelques-uns ou d'un seul. Chacune de ces révolutions est constamment signalée par les proscriptions & les confiscations, que le parti vainqueur ne manque pas d'exercer contre le parti vaincu : les plus forts, après avoir assassiné le plus qu'ils peuvent, les chefs de leurs ennemis & tous ceux qu'ils craignent, pardonnent généreusement à tous les autres, dont ils n'ont rien à craindre, ou chez qui ils n'ont rien à prendre. Après avoir proscrit par le meurtre ceux dont ils n'ont pu se faire, ils proscriivent par l'exil ceux qui ont eu le bonheur & la prudence de s'enfuir, & les biens de ces proscrits, morts ou vivans, sont très-régulièrement confisqués au profit des chefs du parti dominant. En attendant qu'il en arrive autant à eux-mêmes, quand la fortune, selon son usage, aura achevé de faire tourner sa roue :

M ij

c'est alors, que les fugitifs, ou leurs en-fans, leurs proches & leurs amis, soit au-dedans, soit au-dehors, saisissant l'occasion d'une révolution nouvelle, & de proscrits devenus proscrivants, assassinent & volent, proscrivent & confisquent à leur tour, selon les règles invariables de la même justice.

Les adorateurs de la vénérable antiquité sont un peu confus, de surprendre dans ces odieuses occupations, la spirituelle Athènes & la vertueuse Lacédémone, & de les voir, favorisant de tout leur pouvoir, l'exercice de ces assassinats & de ces pillages, dans les états voisins & dans le parti qui se trouvoit lié à leurs intérêts. Tant la politique fut de tout tems un art admirable! Tant la vérité, la vertu & la liberté furent toujours contraintes de se cacher devant elle, dans tous les gouvernemens de la terre!

Mais, après avoir observé ces crimes en petit dans la Grèce, c'est à Rome ancienne, à Rome maîtresse du monde, à Rome égorgéant & pillant ses propres citoyens, avec les mêmes soldats qui venoient d'égorger et de piller, tout ce qui leur avoit été possible d'atteindre sur la surface de la terre

alors connue; c'est dans ce repaire magnifique, dans cette grotte à héros, qu'il faut contempler les crimes des proscriptions & des confiscations dans toute leur plus horrible étendue. Les révolutions & les crimes de la Grèce ne paroissent que des jeux d'enfants auprès des révolutions & des crimes de Rome. En lisant l'histoire de cette métropole, il semble voir l'univers entier se combattant & se déchirant lui-même. *Arma armis, littora littoribus, et fluctibus undas.*

Depuis Marius & Sylla, en passant par les triumvirs, par les Tibère, les Néron, les Caligula, jusqu'à l'empereur Constantin, quelle épouvantable scène que cet univers Romain! Quel enchainement de crimes atroces, de vices lâches & odieux entremêlés, de distance en distance, de quelques vertus héroïques, & de quelques traits d'un courage sublime. Considérez-vous la succession continue de ses proscriptions? Tout cet empire n'est qu'une arène sanglante où le sang coule sans intervalle. Considérez-vous ces confiscations immenses & toujours nouvelles? C'est un marché public, un encan de toutes les fortunes du monde, pillées & revendues; on croiroit que depuis Sylla,

M iij

la providence a choisi cette époque pour donner à l'Asie, à l'Afrique, à l'Europe opprimées & ravagées, le spectacle de leur vengeance, par les mains de Rome même qui se déchiroit les entrailles.

On fait que les Suisses ont élevé dans leur plaine de Morat, un monument bien terrible de la victoire qu'ils remportèrent sur les Bourguignons. Ce monument n'est que l'amas confus des ossements même de leurs ennemis. Je ne crois point exagérer en disant, que si les Romains avoient voulu dans l'une de leurs campagnes, entasser les ossements de leurs concitoyens égorgés dans leurs dissensions civiles, depuis Marius jusqu'à leurs derniers empereurs, ce monument horrible auroit égalé les pyramides de l'Egypte.

Voilà donc le fruit de tant de victoires & de tant de dévastations ; la proscription des dévastateurs & la confiscation de leur fortune, par les ordres de trente ou quarante scélérats, assassinés & confisqués eux-mêmes par leurs successeurs, qui le feront à leur tour. O providence ! toi qui fais succéder avec tant de régularité les saisons, les fleurs &

les fruits sur la terre; toi qui fait rouler avec un ordre si constant, tant de globes immenses dans les cieux, quel est le mystère de ta conduite envers ces créatures, hautes de quelques coudées, & que tu n'as semblé douter du sentiment & de la pensée, que pour mettre dans le monde moral autant de confusion & d'instabilité, que tu mets d'ordre & de constance dans le monde physique? Faut-il appliquer ici cette pensée d'une philosophie très-profonde, mais très-peu consolante, "qu'il est tout-a-fait de l'ordre, que „de temps en temps plusieurs choses se falsent contre l'ordre."

Ordinatissimum est, interdum multa, minus ordinata fieri. *)

Mais, éloignons-nous de ces abîmes; ils éblouissent la vue & font tourner la tête à ceux, qui osent regarder jusqu'au fond pour les mesurer: pour nous, suivons notre route avec douleur & modestie.

*) Voyez le dictionn. de Bayle, article Agathon, remarque F.

Difference des proscriptions et des confiscations anciennes avec les modernes.

En passant de l'histoire ancienne à l'histoire moderne, si l'on confronte exactement ces deux sœurs, qui ne sont ni l'une ni l'autre filles de la vérité, on ne laisse pas de reconnoître qu'il n'y a point de comparaison entre les proscriptions, les confiscations anciennes & les modernes. Sur ces deux arts, nous ne pouvons pas plus soutenir le parallèle que sur l'éloquence, la poésie, l'architecture & la sculpture.

Si l'on considéroit séparément les proscriptions & les confiscations, on les trouveroit peut-être avec la même abondance, dans l'une & l'autre histoire. Mais, quand on veut les envisager, comme liées l'une à l'autre, & faisant partie d'un système complet d'ambition & d'avarice, il faut avouer que les anciens l'emportent infiniment sur les modernes : à peine l'histoire de ceux-ci offre-t-elle quelques exemples de ce système de politique. On peut l'apercevoir dans l'affaire des Templiers, dans l'expulsion des Maures de l'Espagne, & dans ces petites proscriptions incendiaires, ordonnées

par l'inquisition, pour confisquer les biens de quelques misérables hérétiques; mais tout cela est bien loin pour le nombre & pour l'étendue de ce génie Romain, qui travailloit en grand ses crimes comme ses monumens. Enfin, chose singulière! depuis vingt siècles, il faut descendre jusqu'à la fin du notre, pour trouver un système complet de proscription & de confiscation, uu peu capable de soutenir la comparaison avec celui de Sylla; & c'est le système seul de Robespierre & de sa faction qui peut offrir ce parallèle.

Parcourez en effet, tant que vous voudrez, l'histoire moderne, vous y trouverez une multitude de proscriptions sans confiscations, & de confiscations sans proscriptions. Si vous vous attachez d'abord à l'histoire de France, elle vous conduira, depuis son origine, de rapines en rapines, de meurtres en meurtres, de crimes en crimes, comme de page en page: en observant seulement les crimes qui ont eu le caractère de *proscriptions* publiques, vous remarquerez dans la guerre de la *Jaquerie*, la proscription de la noblesse par les paysans, & bientôt celle des paysans par la noblesse; toutes les proscrip-

tions qui remplirent de sang & d'horreur le règne du malheureux roi Jean, depuis les fameux états - généraux de 1355 jusqu'au règne de Charles - le - Sage, pendant lequel la nation Françoise ne parut se reposer un moment que pour recommencer, avec plus de fureur, sous le règne de Charles - le - Fou, fils de Charles - le - Sage. C'est - là que vous détournez vingt - fois les yeux avec un faiscelement d'horreur, de ces proscriptions abominables des Bourguignons par les Armagnacs, & des Armagnacs par les Bourguignons.

C'est là que vous rencontrerez ce fameux massacre exécuté dans les prisons de Paris, le . . Juin 14 . . Ce massacre où fut déployé tout ce que le cœur humain peut renfermer de barbarie; ce massacre qui coûta la vie à plus de trente mille personnes; ce massacre enfin que de nos jours le deux septembre . . . Mais ne nous arrêtons pas à ces horribles objets, & traversons l'histoire en nous hâtant, comme on traverse une forêt signalée par des meurtres.

A quelque distance de cette fatale époque, où la France parut si long - temps agonisante

sur les cadavres de ses enfans, vous verrez à peine rétablie, se replonger, depuis François II jusqu'au règne d'Henri IV, dans les dissentions civiles qui durèrent plus de trente années : chacune de ces années est ensanglantée par les proscriptions réciproques d'un parti contre l'autre : vous verrez les François, protestans ou catholiques, enfans de la même patrie, prosélytes de la même religion, armés du même évangile, & tous s'assassinant en son nom & se proscrivant tour-à-tour. Après le massacre de Vassy, celui de la St. Barthélemy, suivi de ce long enchaînement de proscriptions, qui se lièrent comme les anneaux d'une chaîne de fer ; vous remarquerez sur-tout celles qu'ordonna la fureur de ce fameux comité des seize, si comparable en plusieurs points à cet autre comité des douze, plus fameux encore de notre temps : vous verrez ces seize proscrivant & assassinant le président *Briçon* & ses compagnons, comme le comité des douze a, de nos jours, assassiné & proscrixt le président de *Malesherbes* & ses collègues de magistrature.

Enfin, dans cette histoire de France, comme dans toutes les histoires, vous n'é-

prouverez que l'embarras de vous tirer de la foule des crimes, de trouver un jour serein parmi tant d'orages, & quelques instans de sécurité au milieu de plus affreuses proscriptions ; mais, en même-temps, il faut en convenir, parmi ces tigres qui égorgent sans règle, sans mesures, & presque sans véritable dessein ; vous ne trouverez point ou bien peu de ces monstres profonds, froids & systématiques, tels que *Sylla*, les triumvirs, & tant d'autres empereurs Romains, qui mêlèrent les violences de la barbarie aux calculs de l'avarice, ne proscrivant que pour confisquer, & faisant marcher ces deux crimes comme deux lignes parallèles, ou plutôt comme deux coursiers fougueux attelés au chat du même tyran.

L'histoire d'Angleterre, dont on a dit qu'elle devroit être écrite par un bourreau avec du sang humain, cette histoire offre une multitude de proscriptions ; mais on ne les trouve pas associées à ces grandes confiscations, selon le génie de *Sylla* & de *Robespierre* ; on y voit plus de cruauté & d'ambition que d'avarice. Dans la fameuse guerre civile où Charles premier pérît sous les rui-nes de son trône, les confiscations qui en

furent les suites ne se lièrent point aux assassinats, comme les conséquences d'un même système; ni les presbytériens, ni les indépendans, ne cherchèrent leur force & leurs richesses dans les confiscations soutenues par les proscriptions. Le massacre d'Irlande fut un abominable crime; mais du moins il ne produisit pas celui du vol par la confiscation; en un mot, vous voyez les Anglois dans toute leur histoire se battre en furieux, mais vous ne les voyez pas piller les fortunes & confisquer en financiers avares & froidement féroces, peser dans des balances le sang humain contre de l'or. Ils n'ont jamais déployé le talent d'*organiser* (pour me servir du terme consacré) le crime de la confiscation avec celui de la proscription, pour en former un seul corps de politique.

Peut-être les plus grands exemples de cette organisation monstrueuse se trouveroient dans l'histoire de l'Italie moderne, après ceux de l'Italie ancienne. L'histoire de Florence, & sur-tout celle de quelques papes, tels qu'Alexandre VI, Jules II, &c. offriroient des modèles de confiscations habilement appuyées de proscriptions; mais, le tout bien pesé, cette petite portion de

crimes n'est pas capable de rétablir la balance entre le monde ancien & le monde moderne ; & si quelque grand système de proscription & de confiscation peut être comparé à ceux de l'ancienne Rome, redisons le encore, c'est le système unique des Jacobins, du comité des douze & de Robespierre ; ce système est vraiment une espèce d'antique.

C'est assez, & même trop comparer les crimes des temps éloignés & ceux des temps plus voisins : nous sommes tous de la même famille ; qu'importe après tout que dans la branche ainée il y ait eu une douzaine de scélérats, plus systématiques & plus profonds que dans la branche cadette ? L'essentiel est de chercher les causes de ces vices de famille, d'en observer les effets, pour tâcher de découvrir des motifs & des moyens de les prévenir ou de les adoucir.

(La suite au numéro prochain.)

8.

Décret du 3. brumaire (25.

Octobre 1795.) sur les costumes des législateurs & des autres fonctionnaires publics de la république François.

La convention nationale, après avoir entendu le rapport de son comité d'instruction publique, décrète.

Art. I. Toutes les matières & étoffes employées aux costumes des fonctionnaires publics, feront du cru du territoire de la république, ou de fabrique nationale.

II. Le costume des fonctionnaires publics est réglé ainsi qu'il suit :

C O R P S L E G I S L A T I F.*Conseil des cinq cents.*

La robe longue & blanche, la ceinture bleue, le manteau écarlate (le tout en laine), la toque de velours bleu.

CONSEIL DES ANCIENS:

Même forme de vêtemens ; la robe en bleu violet, la ceinture écarlate, le manteau blanc (le tout en laine), la toque de velours même couleur que la robe.

Ces deux vêtemens ornés de broderies de couleur.

DIRECTOIRE EXÉCUTIF.

Le directoire exécutif aura deux costumes, l'un pour ses fonctions ordinaires, l'autre pour les représentations dans les fêtes nationales, &c.

Costume ordinaire.

Habit-manteau à revers & à manches, couleur nacarat, doublé de blanc, richement brodé en or sur l'extérieur & les revers.

Veste longue & croisée, blanche & brodée d'or.

L'écharpe en ceinture bleue à frangés d'or, le pantalon blanc : (le tout en soie.)

Le chapeau noir, rond, retroussé d'un côté & orné d'un panache tricolor.

L'épée portée en baudrier sur la veste.
La couleur du baudrier, nacarat.

Grand

Grand costume.

L'habit - manteau bleu, & par dessus un manteau nacarat.

Secrétaire du directoire exécutif.

Même forme de vêtement que celui du directoire exécutif dans son costume ordinaire. Tout en noir, le panache doit être avec une seule plume rouge. Un cachet suspendu en sautoir sur la poitrine.

Ministres.

Même forme de vêtement que celui du directoire exécutif. Le dessus noir, doublure, revers, veste & pantalon ponceau; l'écharpe en ceinture, blanche (le tout de soie & orné de broderies en soie de couleur); le chapeau noir, surmonté d'un panache ponceau; le baudrier noir.

Messagers d'état.

Veste longue & blanche, ceinture bleue, pantalon bleu, manteau court, bleu, à revers rouges; chapeau noir, rond, orné d'une plume blanche panachée de bleu & de rouge; bottines.

Huissiers.

Veste longue, noire; culottes & bas, ou pantalon, noirs; écharpe en ceinture rouge; toque rouge, ornée d'une plume rouge; un bâton noir avec pomme d'ivoire, & de la hauteur de l'homme; un petit manteau noir.

Haute-cour de justice.

Même forme de vêtement que celui du corps législatif. Ce vêtement entièrement

N. C. d. L. N. II. 1796.

N

blanc, ainsi que la toque; il sera orné d'une bande tricolore.

La robe & la toque des deux accusateurs publics près cette cour seront en bleu-clair, la ceinture rouge, le manteau blanc.

Tribunal de cassation.

Même forme de vêtement que celui du corps législatif. La robe & la toque en bleu-clair, le manteau blanc & la ceinture rouge.

Le commissaire du directoire exécutif près le tribunal, aura le vêtement de même forme que le directoire exécutif. Ce vêtement sera entièrement noir.

Nota. Tous les commissaires du directoire exécutif près les tribunaux auront ce même vêtement.

Tribunaux de justice correctionnelle, criminelle & civile.

Les membres de ces tribunaux resteront vêtus ainsi qu'ils sont maintenant; des marques distinctives leur seront données relativement à leurs fonctions respectives.

S A V O I R :

Pour le tribunal de justice correctionnelle.

Un petit faisceau sans hache, en argent, suspendu sur la poitrine par un ruban bleu liséré de rouge & de blanc.

Pour le tribunal criminel.

Un faisceau avec hache, suspendu en sautoir par un ruban rouge liséré de bleu & de blanc.

Pour le tribunal civil.

Un œil en argent, également suspendu par un ruban blanc liséré de rouge & de bleu.

Juges de paix.

Point de vêtement particulier; mais, pour marque distinctive, ils porteront une branche d'olivier & de métal, suspendue sur la poitrine par un ruban blanc, avec un très-petit liséré bleu & rouge; ils auront à la main un bâton blanc de la hauteur de l'homme, & surmonté d'une pomme d'ivoire sur laquelle sera gravé un œil en noir.

Administrations départementales.

La même forme de vêtement que pour le directoire exécutif. Le dessus noir, doublure, revers, veste bleu-clair; écharpe blanche en ceinture; culottes & bas du pantalon noir; le chapeau noir, rond, retroussé d'un côté, orné de plumes tricolores panachées, dans lesquelles le bleu dominera.

Administrations municipales.

Les officiers municipaux porteront l'écharpe tricolore, comme ils ont fait jusqu'à présent, & les présidens de ces administrations porteront un chapeau rond, orné d'une petite écharpe tricolore, surmonté d'une plume panachée aux trois couleurs.

Trésoriers.

L'habit noir ordinaire; sur le côté gauche une petite clef brodée en or.

III. Provisoirement, les membres du conseil des cinq cents porteront une écharpe en ceinture; les membres du conseil des an-

N ij

ciens porteront cette écharpe en baudrier ;
les uns & les autres auront le chapeau orné
de la petite écharpe & du panache tricolor.

9.

*Suite des maximes détachées
de Chamfort.*

La pauvreté met le crime au rabais.

Le jansénisme des chrétiens c'est le stoïcisme des payens, dégradé de figure & mis à la portée d'une populace chrétienne ; & cette secte a eu des Pascal & des Arnaud pour défenseurs !

Le monde & la société ressemblent à une bibliothèque, où au premier coup d'œil tout paroît en règle, parce que les livres y sont placés suivant le format & la grandeur des volumes, mais où, dans le fond, tout est en désordre, parce que rien n'y est rangé suivant l'ordre des sciences, des matières, ni des auteurs.

C'est par notre amour - propre que l'amour nous séduit : hé ! comment résister à un sentiment qui embellit à nos yeux ce que nous avons perdu, & nous donne ce que nous n'avons pas ?

Les jeunes femmes ont un malheur qui leur est commun avec les rois, celui de n'avoir point d'amis. Mais heureusement, elles ne sentent pas ce malheur plus que les rois eux-mêmes. La grandeur des uns & la vanité des autres, leur en dérobe le sentiment.

Pour qu'une liaison d'homme à femme soit vraiment intéressante, il faut qu'il y ait entre eux jouissance, mémoire ou désir.

Il y a des redites pour l'oreille & pour l'esprit; il n'y en a point pour le cœur.

Qu'est ce que c'est qu'une maîtresse? Une femme près de laquelle on ne se souvient plus de ce qu'on fait par cœur, c'est-à-dire de tous les défauts de son sexe.

Nouvelles littéraires, & scientifiques.

Vocabulaire orthographique, par ordre de sons.
Vol. in 8. Le professeur Fontaine en est l'auteur. C'est un de nouveaux ouvrages élémentaires à l'usage des écoles primaires. L'auteur assure, que son ouvrage contient la solution de toutes les difficultés, que rencontrent les orthographistes sur le choix des divers signes qui peignent le même son, l'emu-

ploi des consonnes simples ou redoublées, nulles ou sonnées, seules ou accompagnées, & tout cela par des règles sûres, & des tableaux alphabétiques.

Voyages de C. P. Thunberg au Japon, par le Cap de bonne-Espérance &c. traduits par L. Langlès, & revus par J. B. Lamark, quant à la partie d'hist. nat. 2. vol. in 4. & 4 vol. in 8. Cet ouvrage déjà traduit en plusieurs langues, paroît en François enrichi par M. Thunberg lui-même, de plusieurs objets qui ne se trouvent pas dans l'édition originale. Le traducteur l'a augmenté de notes & d'additions considérables, particulièrement sur le Javan & le Malai,

Odes d'Anacréon ; traduction nouvelle en vers. 1 vol. in 12. A Paris, chez Lucet. Mr. Anson, le traducteur des voyages de Milady Montaigne, vient d'exercer sa plume sur un objet plus délicat. Il a fait précéder sa traduction d'un excellent discours sur Anacréon.

De l'influence de la tyrannie sur la morale publique, par Toussaint-Guiraudet. br. in 8. A Paris. Dans ce discours écrit avec feu, l'auteur s'attache à prouver, que les loix influent sur les moeurs, & les moeurs sur les loix, & que tant que la morale politique sera bonne, les loix seront sages & pures comme leur source.

Oeuvres de Boufflers. A Paris. Cette nouvelle édition est augmentée de plusieurs morceaux, qui n'ont point encore parus dans les précédentes, & ornée de jolies figures.

Lettres à Emilie sur la mythologie. Par Dumouffier. 2 vol. in 18. avec figures. Tout le monde connoit le mérite de cet ouvrage, dont la première édition est excessivement chère. L'édition que nous annonçons, ne laissera rien à désirer, par les soins que l'éditeur y a apportés.

Le spectateur François avant la révolution, par le citoyen Delacroix. A Paris chez Buifson. 1. vol. in 8. de 540. p. L'auteur a donné, au risque de sa vie, le spectateur durant la révolution; il publie aujourd'hui sans danger, le spectateur avant la révolution. Peut-être-t-il bientôt nous donner un troisième, celui d'après la révolution, celui de la paix & du bonheur.

La Jérusalem délivrée; en vers François; par L. P. M. F. Baour-Lormian. A Paris, chez l'auteur. M. Baour-Lormian a pris dans sa traduction bien des licences outrées. Il avoue lui-même dans son discours préliminaire, de n'avoir par craint d'abandonner fréquemment son original, pour se livrer à sa propre sensibilité. Si de pareils principes devoient jamais faire loi dans la littérature, nous n'aurions que des amplifications, des gloses, des imitations, ce qui seroit un peu fâcheux. Heureusement il existe un moyen, d'échapper à ces principes déstructeurs, c'est d'apprendre les langues.

Notice historique sur Chrétien Guillaume Lamoignon Malesherbes, par J. B. Dubois. A Paris. L'auteur a pensé avec raison, que le plus bel éloge de Malesherbes, ne pouvoit être que le récit simple & vrai de ses pensées & de ses travaux. Ce n'est point le panégy-

rliste de Malesherbes, c'est un ami qui cède au besoin de pleurer son ami, d'en parler aux âmes qui peuvent lui répondre, aux âmes sensibles. "Ce fut, dit l'auteur de la notice, „un jour du mois de décembre 1793, que „trois individus à cheveux noirs & plats, à „la barbe longue, membres d'un comité ré- „volutionnaire, vinrent arrêter Malesherbes „& sa famille." Ils le trouvèrent, comme Cincinnatus, une bêche à la main, occupé à cultiver son jardin. La vue de pareils licteurs dut promptement détruire toute illusion, & la consternation fut bientôt générale.

"Son arrivée à Port Libre jeta l'effroi „parmi les malheureux habitans de cette pri- „son d'état: ils sentirent alors que ni les ver- „tus, ni les talens, ni le patriotisme ne pou- „voient les garantir de la proscription, ou „plutôt qu'ils ne servoient qu'à provoquer „son activité."

Enfin le moment arriva, où la tyrannie voulut épuiser toutes ses fureurs sur cette famille不幸. La même minute anéantit trois générations. Malesherbes, âgé de 72 ans, descendit dans la tombe avec son gendre, sa fille, sa petite-fille & l'époux de cette jeune personne. Son courage ne se démentit pas; il vit la mort d'un air calme.

*La solitude maternelle, & la tendresse ma-
ternelle: à Paris, chez Blin. Deux estampes
en couleur, faisant pendant, gravées l'une
par Sergeant & Phelippeaux, & l'autre par Phel-
ippeaux & Moret d'après St. Aubin.*

Le grand travail de la méridienne de France, depuis Dunkerque jusqu'à Barcelonne, qui avoit été interrompu par le vandalisme,

il y a 18 mois, se reprend avec une nouvelle activité. Le citoyen Delambre est entre Orléans & Bourges, pour y former des triangles; le citoyen Méchain va les reprendre à Perpignan, & ils iront au-devant l'un de l'autre. Il est probable qu'ils se rencontreront à la fin de l'été de l'année présente.

Le citoyen Proni s'est chargé de faire construire à Lieursain & à Melun deux pyramides, qui fixeront une base de six mille toises; elle sera mesurée avec une précision qu'on n'avait jamais mise à de semblables opérations.

Le représentant Calon, directeur du dépôt de la guerre de terre & de mer, fait partir quarante astronomes ou ingénieurs, pour lever des triangles dans les Pyrénées, dans les Alpes, & sur le Rhin. Il a donné à l'établissement du dépôt une activité, qui le rendra précieux pour la géographie & l'astronomie.

Le sanctuaire des sciences, ouvert pour la première fois par *Colbert*, il y a 130 ans, fermé depuis près de 4 ans par le vandalisme & la tyrannie, a été roulé le 6. décembre, 15. frimaire, par le ministre de l'intérieur, qui est venu installer solemnellement *l'institut national*, au nom du directoire exécutif.

Le ministre est arrivé, à 6 heures du soir, dans la salle de la ci-devant académie des sciences au Louvre, où s'étoient rassemblés, en vertu d'un arrêté du directoire exécutif, les savans, gens de lettres & artistes, nommés pour composer le premier tiers & élire ensuite les deux autres tiers de l'institut. Ils sont venus à la rencontre du ministre & l'ont conduit au fauteuil de président, qu'il n'a

point accepté ; mais il a demandé à l'institut la permission d'y appeler le plus ancien d'âge, le cit. *Daubenton* ; à la gauche duquel il s'est placé sur un siège ordinaire. Là, il a ouvert la séance par la lecture de la loi qui établit l'institut, à la suite de laquelle il a donné connaissance de l'arrêté du directoire exécutif, qui nommoit les 48 membres présens ou devant l'être. Il a remis ensuite au président une lettre du directoire exécutif aux membres de l'institut. Le grand âge & la faiblesse de l'organe du citoyen *Daubenton* ne lui donnant pas l'espérance de se faire entendre, le ministre a lu lui-même cette lettre qui renferme un témoignage du zèle & de la bien-veillance du directoire exécutif, pour les progrès des sciences & des arts. Le ministre a enfin prononcé un discours relatif à la circonstance, & rappelant aux membres de l'institut ce que la république attendoit de leurs travaux, fondée sur leurs anciens succès, il les a assurés de l'empressement qu'il mettroit à les secondier, & leur a communiqué quelques-uns des projets dont il avoit déjà provoqué l'exécution, en faveur de l'agriculture & des arts.

Le président a improvisé une réponse au ministre, qui étoit l'expression du vœu de l'institut national. Les citoyens de la Lande & de l'Isle de la Salle ont lu, le premier, un discours, & le second, quelques observations sur l'installation de l'institut. Le ministre s'est ensuite retiré.

Spectacles. La réouverture du théâtre du Vaudeville a eu lieu à Paris: l'affluence étoit considérable. La recette, les frais prélevés,

a été de près de 30,000 liv. Les citoyens Barré, Radet & Desfontaines, auteurs d'*Arlequin afficheur*, ont fait don aux pauvres des 1800 liv. qui leur revenoient de leurs droits d'auteur pour cette pièce. Le citoyen Piis a fait pareillement don des 1800 livres qui lui revenoient pour *les plaisirs de l'hospitalité*, & le citoyen Radet y a joint les autres 1800 liv. qui lui revenoient pour *le Fauchon*. Les artistes-comédiens de ce théâtre, jaloux de participer à ce tribut, ont abandonné les différentes sommes qui leur étoient allouées à titre de feux, dans les trois pieces ci-dessus nommées.

Nous devons ajouter qu'à la suite d'*Arlequin afficheur*, les citoyens Piis, Barré, Radet & Desfontaines, avoient ajouté des couplets de circonstance, qui ont été favorablement accueillis. Le premier couplet est une critique de l'affectation avec laquelle on cassoit depuis quelque temps des noisettes dans les spectacles. Le second roule sur les allusions que la malveillance cherche à trouver, en dépit des auteurs, dans les couplets les plus simples. Le troisième porte sur la décence que le public se doit à lui même dans les foyers.

II.

*Réponse noble & loyale, faite
par la garnison Suisse de Berg-op-
Zoom, à l'invitation que lui fit l'é-
tat-major de la garnison Batave, de
célébrer l'anniversaire du 10. août.*)*

Monsieur & très-honoré colonel!

Venant de recevoir l'ordre, par lequel l'anniversaire du 10 août doit être célébré demain par la garnison de cette ville, dont nous faisons partie, les soussignés prennent la liberté de Vous représenter, que quoique la nation Suisse se réjouisse du bonheur des nations, ce jour, sans vouloir nous immiscer à juger à quel point il est heureux pour d'autres, sera toujours un jour de deuil pour les Suisses.

Nous supplions donc notre très-honoré colonel, de représenter, le plus respectueusement mais aussi le plus énergiquement possible, au commandant de cette ville, combien il seroit affreux pour nous de devoir nous réjouir d'un jour, où nos peres, nos fils, nos freres, parens ou amis, ont succombé en faisant le devoir que leur prescrivait leur serment. Tout ce que nous pou-

* Manuscrit.

vons faire en secret, c'est de prier l'être su-
prême que le sang de nos frères qui a coulé
ce jour, fasse le bonheur du sol sur lequel il
a coulé.

Signé; la garnison Suisse.

12.

P o é s i e s.

*Définition du peuple; par un poète
qui a lu Machiavel.*

Je suis tout & je ne suis rien ;
Je fais le mal, je fais le bien ;
J'obéis toujours quand j'ordonne ;
Je reçois moins que je donne ;
En mon nom l'on me fait la loi ;
Et quand je frappe, c'est sur moi.

Vers à Mlle S... le jour de sa fête.

Quoique d'Hébé vous ayez la fraîcheur,
Que d'un regard vous fixiez le bonheur,
Point de pomme, aimable Glicère !
Ce fruit du genre humain rappelle le malheur.
A votre âme, je pense, une fleur est plus chère ;
La rose naît dans le sein des amours,
La rose embellit la nature,
Qu'elle compose vos atours.
Tout ce qui vous ressemble est d'un heureux augure.

L'auteur.

J'étois n'aguère en un cercle de belles,

Avec plusieurs de ces dames nouvelles

De qui la révolution

Fit l'esprit, la fortune & l'éducation;

Et qui, jadis des Manons-couturières,

Sont aujourd'hui des Deshoulières.

Pendant la conversation,

Une d'elles lisoit avec attention

Dans un livre tout-neuf, doré sur chaque face,

Je m'approche & lui dis: Citoyentie, excusez,

Peut on savoir quel auteur vous lisez? . . .

Voyez, citoyen, c'est Préface.

Noel.

Au r offi g n o l.

Poursuis, chantre du soir, ta romance plaintive;

Un disciple, un ami, caché sous ces ormeaux,

Prête aux sons de ta voix une oreille attentive,

Et partage tes maux.

Des méchants tiennent-ils ta compagne enfermée?

Car tu chantes trop bien pour voir tes feux trahis,

Et tu ne vivrois plus si de ta bien-aimée

Les jours étoient finis.

J'éprouve un sort pareil, une peine aussi rude,

Et je suis comme toi l'importune cité,

Pour venir déplorer dans cette solitude

Le bien qui m'est ôté.

Dans les murs d'où je fors la gaîté se déploie,
 La danse, les festins rassemblent mes amis.
 Suis-nous ! me disent-ils ; mais j'échappe à leur joie,
 J'accours où tu gémis.

Je mêlerai ma plainte à tes plaintes touchantes,
 A force de regrets & d'hymnes & de vœux ;
 Flétrissons les destins, rappelons nos amantes,
 Ou périsons tous deux.

Que dis-je, aimable oiseau ? Tu peux voler près
 d'elles.

Ah ! j'ai beau me sentir vaincu par tes accens ;
 Je suis, quoique poète, envieux de tes ailes,
 Bien plus que de tes chants.

13.

*Enigme. Charade. Logo-
 gryphe.*

Enigme.

Fille, au monde je vins sans père ;
 Jeus pour ma mère un homme, & pour époux
 ma mère.

Charade & Logogryphe.

La seconde enrichit, & le premier dévore;
Entière on me détruit; combinée, on m'a-
dore.

(Le mot de la charade du cahier précédent est *choufleur*; celui du logogryphe est, *Zéro.*)

Table des matières.

| <i>Estampe.</i> | Costume des fonctionnaires de la R. F. | <i>Page.</i> |
|-----------------|---|--------------|
| 1 | L'ouragan de la Jamaïque. | 97 |
| 2 | Discours préliminaire d'un tableau de la situation actuelle des Etats-unis d'Amérique: par Charles Piaget de Geneve. (Manuscrit.) | 112 |
| 3 | Apologie du babil des femmes. | 128 |
| 4 | Siège & prise de Paris en 1594. par Henri IV | 140 |
| 5 | Essai sur les probabilités en fait de justice: par Voltaire. | 152 |
| 6 | Le Sancy. | 159 |
| 7 | Des assassinats & des vols politiques, par G. Th. Raynal. | 162 |
| 8 | Décret concernant le costume des fonctionnaires publiés de la R. F. | 191 |
| 9 | Suite des maximes de Chamfort. | 196 |
| 10 | Nouvelles littéraires & scientifiques. | 197 |
| 11 | Réponse noble & loyale de la garnison Suisse de Berg-op-zoom. (Manuscrit.) | 204 |
| 12 | Poésies. | 205 |
| 13 | Enigme. Charade. Logogryphe. | 207 |



FOUQUIER-TAINVILLE
Né à Hérouan Dép^t de l'Aisne en 1747
Accuseur public au tribunal Révolutionnaire.

M A R S.

I.

Des assassinats & des vols politiques, par Raynal.

(Fin.)

Des prétextes des proscriptions et des confiscations.

Je me fais d'abord une question. Sous quel prétexte les hommes, dans les dissensions civiles, s'abandonnent-ils à ces crimes infâmes des proscriptions & des confiscations? La réponse est facile: le prétexte commun de tous les crimes publics, est toujours le bien public lui-même.

C'est en promettant tous les biens à cette foule de dupes qui s'appellent *le public*, qu'on

N. C. d. L. N. III. 1796.

O

parvient à leur faire tous les maux. On commence par les assurer bien positivement qu'on ne put même avoir d'autre objet que de les enrichir, & l'on finit par les perdre & les dépouiller. Nul homme ne parle autant de respect pour la liberté personnelle, que celui qui proscrit, nul ne promet autant le maintien des propriétés, que celui qui confisque.

Sylla ne soutint-il pas effrontément aux Romains stupéfaits, que tout ce qu'il en faisait n'étoit que pour les rendre libres? Quand il fit égorer ces six mille soldats, renfermés dans le cirque voisin du sénat, que les cris de ces misérables épouvantèrent tout-à-coup, l'audacieux & froid Sylla ne leur dit-il pas: rassurez-vous, pères conscrits; ce sont les cris de quelques mutins, qu'on châtie pour assurer la liberté de Rome?

Assurément les pères conscrits n'en cruvent rien; mais je suis persuadé que le peuple de Rome, témoin de ce beau sang-froid, crut Sylla, & que chacun, revenu dans ses foyers, dit: réjouissons-nous, Sylla ne veut qu'assurer la liberté de Rome.

Il est curieux de lire dans l'histoire romaine toutes les fourberies des décembres & les magnifiques promesses qu'ils firent à leurs concitoyens, pour obtenir & conserver le pouvoir de les enchaîner & de proscrire ensuite leurs ennemis.

Les seize ligueurs de Paris ne parloient que du maintien de la religion & de la liberté; & quand on se rappelle tous les discours des Robespierre, des Barrère, des Collot, & de tous ces tyrans modernes, on ne fait duquel on doit s'étonner le plus, ou de la crédulité du peuple, qui écoute tout, ou de l'audace de ces scélérats hypocrites, qui lui promettent précisément tout le contraire de ce qu'ils se proposent de faire. Ce peuple qu'ils avoient grand soin d'appeler *peuple souverain*, en le dépouillant, l'enchaînant & l'égorgéant, ce peuple étoit l'unique objet de toutes leurs pensées, de toutes leurs affections; c'étoit pour maintenir son sublime privilège de l'égalité qu'ils abattaient tout ce qui étoit supérieur, & dépouilloient tout ce qui étoit riche. Pourquoi faisoient-ils ce chef-d'œuvre, qu'ils appeloient leur constitution? Pour le peuple souverain. Pour qui se dévouoient-ils si gé-

O ij

néreusement à toutes les haines, à toutes les vengeances? Pour le peuple souverain; ce peuple qu'ils chérissaient plus qu'eux-mêmes.

En un mot, lisez l'histoire ancienne & moderne, vous verrez tous ces hommes animés des mêmes passions & des mêmes desseins, suivre la même route, & s'approcher de leurs victimes comme des loups s'approchent d'une bergerie.

Je ne puis mieux terminer ceci que par un passage de *Montesquieu*, qui avoit si profondément étudié l'anatomie du cœur humain & de la politique, dans ce cadavre gigantesque de Rome; espèce de corps, où les parties imperceptibles dans les corps vulgaires, avoient une faille, un relief & une grandeur de dimension qui les laissent saisir, comparer & mesurer. Voici donc ce que dit cet homme de génie sur les prétextes des proscriptions & des confiscations romaines.

“On est désolé, dit-il, de voir les sophismes qu'emploie la cruauté. On trouve dans *Appien* la formule des proscriptions. „Vous diriez qu'on n'y a pas d'autre objet, „que le bien de la république, tant on y parle

„de sang-froid, tant on y montre d'avantages, tant les moyens que l'on prend sont préférables à d'autres ! tant les riches sont en sûreté, tant le bas peuple sera tranquille, tant on craint de mettre en danger la vie des citoyens, tant on veut appaiser les soldats, tant enfin on sera heureux ; Rome étoit inondée de sang, & par une absurdité sans exemple, sous peine d'être proscrit, on ordonnoit de se réjouir !” *Sacris & epulis dent hunc diem ; qui secus faxit inter proscriptos erit.* *)

O Français ! relisez bien ceci, car c'est là votre histoire.

Du motif unique des proscriptions et des confiscations.

Laissons les prétextes de ces crimes, ils ne sont que trop connus, & parlons des vrais motifs qui, dans le fond, ne le sont guère moins. Dans les dissentions civiles, on proscrit, dit-on, par haine, par vengeance ou par politique, & l'on confisque par avarice.

O iii

*) *Esprit des Loix*, liv. XII, chap. 18.

Resserrons les idées & les mots & disons, que proscriptions & confiscations n'ont qu'une cause, l'amour du pouvoir, la soif, la phré-nésie, la rage de dominer ses égaux.

Cette passion qui faisoit pleurer Alexandre des victoires de Philippe son père, en disant; *que me restera-t-il à faire?* Cette passion qui faisoit dire à César: *j'aimerois mieux être le premier de ce hameau que le second à Rome.* Cette passion qui peut-être est le caractère le plus distinctif de l'espèce humaine, qu'elle ne cesse de tourmenter & de ravager, bien plus que la peste & la famine; cette passion dont l'heureuse privation laisse vivre en paix, & par conséquent avec justice, les lions, les tigres & les bêtes les plus féroces, contentes de n'obéir à personne, sans prétendre à dominer leurs semblables; cette passion du pouvoir, en un mot, est la vraie quintessence des autres passions; elle les renferme toutes; elle les produit ou les fortifie; elle est le principe de nos gouvernemens, de notre politique, de nos arts, de nos sciences, enfin de tout ce qu'on appelle notre *perfectibilité*, & de ce que Rousseau, avec non moins de raison peut-être, appellerait notre *corruptibilité*.

L'amour propre, ce père, devenu célèbre, de nos vices & de nos vertus, va lui-même se confondre dans l'amour du pouvoir. On la retrouve, cette passion de dominer, jusques dans les douces prières des femmes, dans les larmes des enfans, dans l'humilité du cénobite, dans la solitude du philosophe, jusques dans les recoins les plus cachés des dernières coulisses du théâtre de la société humaine. Mais, quand on joue des tragédies sur ce théâtre, comme dans les guerres & les dissensions civiles, c'est-là véritablement le lieu & le moment de l'explosion fulminante de cette terrible passion. Affaiblie, mélangée, évaporée, pour ainsi dire, dans les autres situations de la vie, elle est pure, sans mélange & violemment concentrée, dans ces querelles civiles, où toutes les questions, tous les intérêts viennent aboutir à un seul intérêt, à une seule question : *quel est celui, ou quels sont ceux qui commanderont à tous les autres ?* Or, quand l'état de la question est ainsi posé, il ne s'agit plus que de se battre ; & quand on s'est battu, il ne s'agit plus, pour les vainqueurs, que de proscrire & de confisquer les vaincus.

Peuple abusé! quand des tyrans assassinans & pillans pour l'intérêt de leur seule passion, osent vous dire qu'ils ne s'occupent que de votre richesse, de votre bonheur; que le sang qu'ils versent est nécessaire pour cimenter tous ces biens, que les richesses dont ils s'emparent ne sont confisquées qu'à votre profit, en vérité, les croyez-vous & les pouvez vous croire? Voulez-vous que je mette dans vos mains une mesure de leurs mensonges? Elle n'est pas loin des vous; elle est dans vous-même; c'est votre propre cœur: descendez-y; sondez-le bien, sondez-le par-tout, & dites-moi ce que vous y trouverez? Hommes du peuple! soyez de bonne-foi, vous ne trouverez par-tout chez vous-mêmes, que cet amour du pouvoir moins éclatant, moins vaste que dans ceux qui vous conduisent, mais aussi réel, quoique plus caché, dans vos cœurs.

Dans les temps de révolutions subites & de dissentions intestines, où toutes les classes cherchent à se confondre par la lutte des dernières contre les premières, quels sentiments flattent le peuple & l'enchantent? Est-ce bien l'amour de cette liberté qui ne veut obéir qu'à la raison des loix? Non, c'est la

passion bien plus séduisante de faire obéir les autres à ses propres caprices ; c'est le pouvoir si doux de commander à ceux qui furent nos maîtres, & cet amour si vanté de l'égalité, n'est rien que l'amour de l'inégalité même : chacun fait semblant de vouloir s'arrêter avec tous les autres sur ce même degré dont il prétend se servir pour monter au-dessus d'eux.

J'aurois quelque honte de pousser plus loin cette morale devenue triviale à force d'être vraie ; tout le monde en convient & nul n'en profite ! Chacun montre du même doigt l'intérêt chez les autres & le désintéressement chez lui ; chacun regarde son voisin comme suspect, & se trompe lui-même en caressant sa probité.

Mais passons à la vérité la plus utile ; aux effets de ces crimes de proscriptions & de confiscations, & de là aux justes motifs de repousser avec effroi ces odieuses pratiques.

O v

251 *Des effets des proscriptions et des
confiscations.*

Quand je veux considérer les effets des proscriptions & des confiscations, il ne s'agit point d'examiner si ces actions sont injustes, odieuses, abominables à l'égard des malheureux *proscrits*. Cette partie de leurs effets est qualifiée par l'univers entier; tous les hommes sensibles, raisonnables & défintéressés ne poussent qu'un cri, en appellant les proscriptions & les confiscations, des violations manifestes de l'humanité naturelle & de la justice humaine.

Les auteurs même de ces crimes qui cherchent à s'y renfermer comme dans un fort, n'essayent pas de les défendre par ce côté de la justice particulière, mais ils soutiennent que, dans la vie politique des états, il y a des circonstances critiques & malheureuses, qui exigent nécessairement le sacrifice de quelques têtes & de quelques fortunes particulières, pour le salut public. Ils citent la loi des loix : *Salus populi, suprema lex esto.* Et ils ne manquent pas d'appliquer cette mesure bannale & tout-à-fait indéterminée, à tous les cas particuliers qui n'ont

de rapport qu'à leur intérêt propre. Ils rappelleroient, s'ils l'osoient, les sacrifices des victimes humaines, que la superstition barbare de presque tous les peuples faisoit à leurs dieux.

Mais ce que ces honnêtes gens n'osent pas dire & ce qu'ils pensent profondément, c'est que ces crimes envers les *proscrits* sont infiniment utiles aux *proscripteurs*.

Consentons d'entrer dans leurs odieuses raisons, comme on entre dans un cloaque pour le purger ; examinons d'abord si les proscriptions & les confiscations peuvent jamais être utiles dans quelque société humaine ; & si ces crimes ne sont pas funestes à ceux mêmes qui les ordonnent pour leur unique avantage.

Des preuves tirées de l'histoire, contre les proscriptions et les confiscations.

Je désire qu'on me montre dans toute l'histoire ancienne & moderne, un seul exemple bien authentique d'une grande proscription, d'une vaste confiscation, dont l'effet incon-

testable ait été de rétablir dans un état agité, l'ordre, la justice, la paix & le bonheur qu'il avoit perdu.

J'ose même dénier qu'on me cite un seul exemple de ces mesures atroces, qui n'aient pas sensiblement augmenté ou prolongé le désordre, la guerre intestine & tous les maux dont l'état étoit travaillé.

Reprenez l'histoire de la Grèce & suivez bien, dans les dissensions de tous ces petits états, les effets de leurs proscriptions & de leurs confiscations, vous trouverez que toute cette histoire se réduit à la fable des deux taureaux, qui se battirent pour une genisse : le vaincu malheureux & proscrit se retire au fond d'un pâtrage désert. Là, dans sa fureur, il ranime, il augmente ses forces ; il s'exerce sans relâche à de nouveaux combats, tandis que son rival vainqueur s'amolit & s'endort. Tout-à-coup le proscrit survient, surprend son ennemi, l'attaque, le terrasse & le chasse à son tour, en attendant qu'un troisième le bannisse lui-même, comme il a chassé le premier.

Mutato nomine de te fabula narratur.

Cette fable est l'histoire même de la Grèce; elle est l'histoire de presque toutes les proscriptions dans les guerres civiles. Ces *Thébains*, ces *Corinthiens*, ces *Syicioniens*, ces *Athéniens* chassés & proscrits de leur patrie par leurs ennemis victorieux, se répandaient dans toute la Grèce, alloient de ville en ville semer la haine, & mendier des secours contre l'injustice & la tyrannie; partout la pitié naturelle les écoutoit: en quelques lieux la politique se joignoit à la pitié. De tous côtés ils trouvoient des amis & bientôt des alliés; il ne s'agissoit plus que d'épier l'occasion qui arrive infailliblement quand on veut bien l'attendre. En effet, vous verrez presque toujours ces proscrits saisir une conjoncture favorable, pour surprendre & attaquer leurs ennemis endormis; vous verrez que rarement ces entreprises échouent, parce que le propre de la prospérité est d'énerver toutes les forces, comme celui du malheur est de les augmenter toutes, quand il ne les abat pas tout-à-fait.

A quoi donc aboutissent ces proscriptions & ces confiscations dans les états de la Grèce? A la réciprocité continuelle des maux les plus cruels entre les concitoyens, & au

trouble, au malheur constant de l'état entier.

C'est bien pis quand on observe les proscriptions & les confiscations romaines : les *Décemvirs* proscrivent-ils leurs ennemis ? S'emparent-ils de leurs biens ? Les troubles qu'ils excitent ne peuvent cesser que par leur proscription même. Leur exemple & leur malheur n'en est pas moins inutile ; ils semblent n'avoir fait qu'ouvrir la lice à tous les ambitieux qui s'y précipitent sous la bannière des patriciens ou des plébéiens, conduits par les tribuns ; sont-ils les plus forts, ils massacrent ou chassent les patriciens ; mais bientôt une autre occasion se présente, & les patriciens devenus les plus forts à leur tour, massacrent encore plus cruellement les plébéiens & leurs chefs.

Toute l'histoire romaine n'est qu'un grand orage qui agite profondément une vaste mer ; le flot plébéien pousse le flot patricien, & successivement cette action dure jusqu'au rivage, où cette mer si terrible vient se briser contre des grains de sable. Telle est l'image de Rome, depuis l'époque des *Graches* jusqu'à celle où cet océan qui avoit tout en-

giouti, vint se briser contre quelques hordes de barbares du nord.

L'impitoyable *Marius*, chef affreux des plébériens, verse à grands flots le sang de ses ennemis patriciens: laissez venir l'audacieux *Sylla* & *Marius* verra comment son ennemi, dans son horrible sublimité, fait venger les patriciens. Attendez encore; la généalogie des crimes ne fait que commencer après cent combats intestins, où les succès seront très-variés, on verra enfin l'homme à qui la nature a fait pour caractère, la puissance & le talent de subjuger tous ses semblables. *César* sera donc le vengeur de *Marius*; il sera l'effroi & l'admiration de la terre. Il méritera presque, par ses vertus vraies ou feintes, le pardon de ses crimes trop réels. N'importe, il a beau être le premier comme le plus étonnant des hommes, à peine aura-t-il rétabli l'ordre & la paix dans l'état, moins par ses proscriptions que par sa modération, qu'il tombera sous les coups de son fils même, au milieu de ses victoires, de ses succès, & la discorde civile se partagera de nouveau les lambeaux de cet empire.

Depuis *César* jusqu'aux derniers empereurs, mêmes événemens, mêmes causes, mêmes effets, mêmes crimes, mêmes vengeances: toujours des proscriptions & des confiscations qui varient & se succèdent, sur le fond le plus uniforme de la calamité publique.

Si le règne d'un *Trajan*, d'un *Marc-Aurèle*, d'un *Antonin* laisse respirer un peu le genre-humain, bientôt il est replongé dans les horreurs que les proscriptions enfantent. Les empereurs confisquent les riches citoyens pour acheter les soldats prétoriens, & les prétoriens, achetés par un autre, proscrivent l'empereur lui-même; & tandis que les habitans de toutes les provinces courrent en foule, les armes à la main, s'entre tuer dans les campagnes, le peuple avili de Rome court dans un cirque, se consoler de sa bassesse & de sa misère, en voyant quelques bêtes féroces, qui se battent entr'elles avec moins d'acharnement que les hommes mêmes.

L'histoire moderne n'offre pas moins d'exemples que l'histoire ancienne sur le danger des proscriptions, des confiscations & de tous les crimes politiques. Quelles utiles

les leçons ne trouveroit-on pas dans la nôtre ! Dans toutes nos dissensions civiles, ne voit-on pas chaque parti épuiser sur ses ennemis les barbaries des proscriptions, pour les éprouver d'eux à son tour ? Quel fut dans le tems de la *Jaquerie* l'effet du massacre des nobles par les paysans ? le massacre encore plus affreux des paysans par les nobles. Que produisirent les vengeances des *Armagnacs* contre les *Bourguignons* ? les plus horribles représailles des *Bourguignons* contre les *Armagnacs*. Et les malheureux Français pendant dix ans, perpétuant leur discorde & leur malheur, ne semblerent s'accorder que pour consommer à l'envi leur ruine commune.

Jetez ensuite les yeux sur les fameuses guerres civiles dont la religion ne fut que le prétexte. Quelle vicissitude, quelle alternative de proscriptions & de pillages exercés par chaque parti, au moment de chaque victoire ! A la conjuration d'Amboise succèdent le massacre de Vassili & celui de la St. Barthélemy, suivi lui-même de toutes les vengeances que le fanatisme de la religion & la rage de l'ambition peuvent déployer. *Montluc* assassine les protestans avec fureur, & *Desadrets* égorgue les catholiques avec la plus

N. C. d. L. N. III. 1796.

P

impitoyable barbarie. Sur les deux rives opposées on ne voit que ruines, meurtres, incendies, & les flots de sang qui coulent des deux côtés unissent, pour former un torrent qui entraîne les cadavres des infortunés habitans de la même patrie; & ce torrent de sang, digne de couler dans le Tartare, n'est pas épuisé par un cours de trente années: ces guerres civiles, commencées*) par la conjuration d'Amboise & le massacre de Vassili, ne se terminent que par la famine épouvantable de Paris assiégié.**) Voilà les fruits de la discorde civile, de ses assassinats & de ses rapines. On pourroit la comparer à ces arbres empoisonnés de l'Amérique; du même tronc vous voyez sortir des branches qui se séparent & semblent s'opposer l'une à l'autre; mais toutes ne forment qu'une seule & même production, & cette végétation monstrueuse n'est qu'un seul amas de poisons, également distribués dans chaque branche pour y nourrir, dans une égale quantité, des fruits qui de loin flattent l'œil, & de près donnent la mort. Telle est la discorde civile; de ses

*) En 1560.

**) En 1590.

racines & de son trone monstrueux naissent comme des branches, des factions qui se séparent, & dont tous les fruits également empoisonnés, ne séduisent les malheureux qui les approchent que pour assassiner les imprudens qui les goûtent.

Après l'histoire de France parlerons-nous de celle d'Angleterre ? C'est bien là, plus qu'en toute autre histoire, que nous retrouverions cette chronologie de proscriptions alternatives, qui ont fait tourbillonner cet état, pendant quatre ou cinq cents ans, autour du vrai point de son repos ; ce point heureux où l'Angleterre n'a pu s'arrêter, depuis un siècle, que par la révolution la moins turbulente & la plus avare de proscriptions & de confiscations que l'on connoisse.

Mais, cessons d'entasser tant de faits uniformes ; faisons plutôt quelques réflexions sur leur accord.

Quelques réflexions sur ces faits.

Tout ce que l'histoire atteste, la saine raison l'explique : il n'est point d'homme de sens & d'expérience qui ne put deviner cette

partie de l'histoire avant de la lire. Qui ne fait, en effet, que dans le cœur humain l'injustice produit l'injustice, la haine est payée par la haine, & la violence par la violence? Que les passions, en déployant une action trop forte, excitent des passions contraires qui les arrêtent par une réaction opposée, & qu'enfin, dans le monde moral comme dans le monde physique, le mouvement est entretenu par des forces qui se balancent & se contrarient; mais avec cette terrible différence, que dans le monde physique l'opposition des forces n'y produit que l'harmonie constante & générale, au lieu que dans le monde moral elle ne semble faite que pour y perpétuer le désordre & le malheur?

Quoi ces sociétés civiles, déjà si difficiles à maintenir en paix, dans les temps même les plus prospères, dans les temps où les jugemens, les sentimens & les passions de chaque citoyen peuvent s'accorder avec l'intérêt de tous, où chacun reconnoît encore autour de lui des amis, des parens, des frères, ces sociétés dont la constitution & la santé (si l'on peut ainsi dire) sont si délicates, si faciles à troubler, on voudroit que le désordre même, la violence & tous les

crimes y fissent naître l'ordre, la paix & le bonheur ! On voudroit que des hommes qui viennent d'assassiner & de piller leurs compatriotes, devinssent, tout-à-coup, entr'eux des citoyens équitables, humains, doux, modérés, paisibles & dignes d'être heureux ! Et par quel art, par quel prestige fait-on ainsi changer de mœurs aux hommes, & rebrousser le cœur humain sur sa pente, en le ramenant brusquement du vice à la vertu ? C'est donc à l'école des assassinats qu'on apprendra le respect des personnes & l'amour de l'humanité ! C'est à l'école de la rapine & du vol qu'on s'instruira des droits sacrés de la propriété & du travail d'autrui ! Nous abuserions-nous ? Et n'est-ce pas-là ce que pré-tendent ces politiques affreux, qui veulent acheter la paix publique à force d'assassiner les individus, & la richesse de l'état à force de ruiner les particuliers ? Nous le demandons au ciel & à la terre, lesquels d'eux ou de nous disent la vérité ? Est-ce donc nous qui sommes des sophistes dignes de l'exécration du genre humain entier ?

Hommes bien coupables, ou du moins bien aveuglés ! vous donnez à vos proscriptions le nom de politique, & à vos confiscations

P iij

tions celui d'économie; vous ne connoissez pas plus le cœur humain que l'histoire. Ces ennemis que vous proscrivez n'étoient pas entièrement irréconciliables; leur défaite les avoit abattus, & votre modération auroitachevé de les subjuguer. Que faites-vous en les proscrivant? Vous les rendez implacables. Votre injustice multiplie vos ennemis; elle augmente leur force avec leur haine, & la justice, la modération vous auroient donné de nouvelles forces avec de nouveaux amis. Ce n'étoit pas votre ennemi qu'il falloit tuer, c'étoit son inimitié même; & vous vous êtes bien cruellement mépris! Au lieu de vous environner de victimes & de cadavres; au lieu de voir s'enfuir vos concitoyens à votre aspect, vous pouviez vous faire presser par des hommes reconnoissans & sensibles; vous pouviez vous saisir du seul empire que la liberté même se plait à conserver, & vous préférez la tyrannie que les esclaves, même les plus abjects ont peine à supporter! Je vous le dis encore, vous vous méprenez d'une manière bien funeste, pour les autres & pour vous-mêmes; vous vous donnez des peines infinies pour vous attirer des périls extrêmes; vous commettez de grands crimes pour exciter de plus

grandes vengeances. O malheureux ! si vous connoissiez au moins votre intérêt !

Examen et réfutation de quelques allégations, en faveur des proscriptions.

Vitellius disoit que le corps d'un ennemi mort sent toujours bon ; un autre disoit que les morts ne font jamais de mal. Voilà les maximes & les excuses des tyrans : quand même leurs bouches ne les prononcent pas, on les lit au fond de leurs cœurs.

Les morts ne font jamais de mal. Ils en font souvent plus que les vivans : c'est du sein de ces cadavres que sort, comme un souffle empesté, la haine envenimée de leurs amis, de leurs parens, des hommes de leurs partis.

Vous croyez que ces cadavres sont muets, & de leurs plaies entr'ouvertes, vous n'entendez pas sortir une voix épouvantable, une voix éloquente qui va par-tout vous chercher, vous faire des ennemis qui vous détestent & se préparent à s'unir pour conjurer votre perte.

Ces hommes que vous avez proscrits & assassinés n'étoient, quand ils vivoient, que des ennemis connus & découverts: une fois morts, tous leurs amis sont pour vous des ennemis inconnus & cachés, & vous vous êtes enveloppés vous-mêmes de mille pièges que vous ne pouvez connoître, & tous prêts à vous surprendre à chaque pas.

De l'exil des proscrits, s'il est utile ou dangereux.

Mais, du moins, le bannissement de ses ennemis n'est-il pas un grand acte de sagesse?

Ceux qui le pensent, croient sans doute que le danger qui s'éloigne un peu ne revient jamais, & que l'ennemi qu'ils cessent de voir cesse d'exister: nous ne serons plus troublés dans nos desseins, disent-ils; nous n'aurons plus autour de nous que des hommes d'un même esprit & d'un même cœur.

Ces artisans de trouble & de discorde parlent d'un état comme d'une maison, dont le père de famille fermeroit le soir la porte sur les importuns, pour souper en paix avec ses

enfans. Hélas ! nul état, même le plus heureux, n'a pu jusqu'à présent mériter la comparaison d'une famille d'un même cœur ; mais, quelle odieuse dérisio[n] de l'appliquer à un état qui vient d'être déchiré par des guerres intestines ! Le territoire d'un état ne forme pas plus une maison qu'il ne renferme une famille, ou du moins c'est une maison sans porte, & tel qui en sort le jour par un côté, peut y rentrer la nuit par cent autres. Qu'est-ce qu'un décret qui vous exile de votre patrie, quand des milliers de coeurs vous y souhaitent, vous y attendent ? Politiques insensés, ce n'est pas de votre territoire qu'il faut chasser vos ennemis, mais du fond de toutes les mémoires ! Et n'est-ce pas une patrie que la cœur d'un ami, à qui vous n'êtes jamais si présent que dans votre absence même ?

Une politique plus sage & plus vraie aurait appris à ces proscripteurs, qu'il vaut mieux cent fois retenir ses ennemis sous ses yeux, que de les forcer à s'en éloigner ; qu'une fois découverts, surveillés & séparés, il est aussi facile de les contenir que de les prévenir ; que cette conduite noble & courageuse enlève aux malveillans la force d'a-

pinion, qui dans les dissentions civiles est la plus grande des forces; que dans ces cas, la modération a tout le mérite de la justice & tonte la puissance du mépris, & qu'en paroissant cesser de craindre des ennemis qu'on ne cesse pas d'observer, on les prive de la confiance que donne l'obscurité, & de l'audace qu'inspire la persécution.

Forcez au contraire vos ennemis à sortir de l'enceinte de l'état, & faites-en des bannis: croyez-vous qu'ils vont quitter leur haine en quittant leur patrie? Qu'ils perdront les moyens de nuire à mesure que vous leur en augmentez le désir; qu'ils ne tirent pas des talens de leur désespoir, & que ceux mêmes que la modération & l'oubli auroient plongés dans l'inertie, ne retrouveront pas dans la colère la plus dangereuse activité? Croit-on que les frontières d'un état soient des murs d'airain, contre lesquels la tête des proscrits vient se briser?

Je veux qu'ils s'éloignent de leur patrie; mais n'est-ce pas pour aller lui chercher des ennemis jusqu'aux deux pôles? Sont-ils artisans laboureurs, ils lui enlèvent leurs forces, leur industrie, & vont en répandre ailleurs

leurs tous les produits? Ne sont-ils que soldats? ils vont peupler les armées des nations voisines & toujours ennemis; ils leur affrent, non-seulement des soldats d'un courage désespéré, mais des officiers excellents, quelquefois de grands généraux. Combien de fois Louis XIV dût-il gémir en secret sur son injustice envers le prince Eugène, qui n'étoit qu'un proscrit de Versailles! Combien la proscription des Maures enleva-t-elle de bras & de richesses à l'Espagne? Combien celle de la révocation de l'édit de Nantes donna-t-elle aux ennemis de la France d'artisans, qui firent des plaies mortelles à son commerce? Combien de soldats qui formèrent des régimens entiers, & qu'on vit dans les guerres étrangères se battre contre leurs anciens compatriotes, avec toute la fureur propre à la guerre civile?

Le proscrit Schomberg, devenu général des troupes ennemis, & l'un des émules du prince d'Orange dans ses talents militaires, comme dans sa haine pour la France, ne contribua-t-il pas à nos malheurs & à la ruine du roi Jacques?

Je cite ces exemples, parce qu'ils sont plus voisins & qu'ils nous crévent, pour ainsi dire, les yeux; mais si l'on vouloit chercher dans l'histoire des autres, elle fourmille d'exemples pareils. On y rencontre à tous les pas des proscrits devenus plus formidables à leur patrie, au-dehors qu'au dedans, & reportant dans l'âme de leurs concitoyens l'épouvante & le répentir. *Coriolan*, les armes à la main, aux portes de Rome éperdue & sa mère à ses pieds pour l'arrêter, devroient être l'éternel souvenir de quiconque s'avise de proscrire.

Je fais que les *Coriolans* sont très-rares; mais, en même temps, on ne considère pas assez ce que peuvent les passions fortes dans le cœur humain, & quels prodigieux talens elles sont capables de forger tout-à-coup dans cette espèce de fournaise, embrasée par la colère & par la haine. Gardez-vous d'un ennemi vaincu, dit le proverbe, & l'on peut ajouter: tremblez quand un ennemi s'éloigne emportant avec lui l'arme du désespoir.

Mais, dira-t-on, quel est donc le vrai remède à ces maux?

O politiques profonds! ô grands faiseurs de combinaisons & de systèmes! vous demandez le vrai remède à ces inimitiés civiles: laissez, laissez vos méditations, vos combinaisons & vos systèmes; vous ressemblez à ces chimistes dangereux qui cherchent, dans les poisons, des remèdes que la nature a mis dans des simples; ce remède aux dissensions civiles que vous cherchez parmi les poisons de la politique, vous le trouverez dans un simple sentiment, & ce sentiment est encore au fond de vos cœurs, tous dénaturés qu'ils peuvent être. Quel est-il donc? Je vous l'ai dit: c'est celui de la justice, celui de la pitié, qui vous crient: "laissez, vivre votre ennemi & tuez l'inimitié". Faites ce que ces sentimens vous disent: vous aurez un ennemi de moins & peut-être un ami de plus . . . Vous aimez mieux *proscrire* & *confisquer*; eh bien! confisquez & prescrivez; mais en même-tems armez-vous & veillez jour & nuit, car vous commencez une suite de combats qui ne finiront que par votre ruine.

Des confiscations, examen de ce qu'on allégué pour les justifier.

Mais les biens de ces proscrits vendus ou distribués aux hommes de notre parti, ne nous font-ils pas encore plus d'amis au-dedans qu' d'ennemis au-dehors?

Si vous l'espérez, vous connoissez bien peu les autres & vous-mêmes. Mais écoutez du moins un grand homme, qui avoit fait une étude profonde des mouvemens, que le cœur humain reçoit dans les agitations civiles.

La plupart de ceux qui conjurèrent contre César, dit Montesquieu dans son livre sur la grandeur & la décadence des Romains, étoient de son parti, & ils avoient été comblés de ses bienfaits. La raison en est bien naturelle: ils avoient trouvé de grands avantages dans sa victoire; mais plus leur fortune devenoit meilleure, plus ils commençoient à avoir part au malheur commun; car à un homme qui n'arien, il importe assez peu, à certains égards, en quel gouvernement il vive.

Aussi les confiscations, même en enrichissant des complices, n'en ont fait que des mécontents & des ingrats. Les troubles &

le désordre de l'état commencent à leur paroître insupportables, dès qu'ils commencent à y posséder quelque chose, & l'autorité qu'on ne leur accorde pas toute entière, ils la regardent comme usurpée par les autres.

En un mot, qué prétendez-vous faire des biens que vous confisquez à leurs propriétaires? Les vendre ou les donner? Les vendre; ceux qui achètent ne croient rien devoir aux vendeurs, si-tôt qu'ils ont payé. Les voulez-vous donner? Ceux qui les reçoivent, afin de se dispenser de la reconnoissance, dédaignent le bienfait & feignent d'accuser le bienfaiteur, même d'ingratitude. A des hommes qui ont prostitué leur conscience, quels dons peuvent paroître un juste dédommagement? Quels fruits recueillerez-vous donc de vos confiscations? Vous vous formez, au-dehors, une multitude d'ennemis furieux de votre injustice & dévorés de l'ardeur de se venger; & vous vous faites, au dedans, dix fois plus d'ennemis encore, par l'ingratitude de ceux qui ont partagé ces dépouilles, & sur-tout par la jalouse & le dépit de ceux qui n'ont point

eu de part à ce partage*). Supposez que ces propriétaires furieux viennent un jour, les armes à la main, réclamer leurs héritages; vous ne trouveriez pour les défendre, ni ceux qui les ont envahis avec lâcheté, ni ceux qui ne sont point entrés en partage de cette proie.

Hommes injustes! lisez sur l'un des plus beaux monumens de morale, votre arrêt qui fera lu de la postérité la plus reculée. Il est écrit, depuis deux mille ans, dans les offices de Cicéron; & voici ce que l'expérience avoit appris au genie:

Atque in hac pernicie reipublicæ, ne illam quidem consequuntur quam putant gratiam. Nam cui res erepta est, inimicus, cui data etiam dissimulat se accipere voluisse; & maximum in pecunis creditis occultat suum gaudium ne videatur non fuisse solvendo.

At

*) C'est ce qu'on a remarqué en France; ceux qui n'ont point acheté de biens des émigrés, deviennent les ennemis de ceux qui ont abandonné leur conscience à ces acquisitions, & cette inimitié n'est point l'effet d'un sentiment de justice, mais d'un sentiment de jalouſie, sur-tout chez le paysan.

*At vero ille qui accipit injuriam, & memini-
vit & pro se fert dolorem suum: nec si plures
sunt ii quibus improbe datum est, quam illi quibus
injuste ademptum est, idcirco plus etiam va-
lent. Non enim numero hæc judicantur sed
pondere. Quam autem habet aequitatem ut
agrum multis annis aut etiam sæculis ante pos-
sессum, qui nullum habuit habeat, qui autem
habuit amittat.*

“Les graces même que font les auteurs
,, de ces calamités publiques, sont comptées
,, pour rien. Ceux qu’ils dépouillent de-
,, viennent des ennemis, & ceux qu’ils en-
,, richissoient dissimulent le bienfait; ils rou-
,, giroient de montrer que leur fortune en-
,, avoit besoin. Mais l’opprimé conserve le
,, souvenir profond de l’injustice; il ne cache
,, ni sa douleur ni son ressentiment. Quand
,, la tyrannie enrichoit plus d’hommes qu’elle
,, n’en ruine, elle n’en seroit pas plus forte:
,, on ne compte pas le nombre de ces créa-
,, tures, mais on pèse les raisons & les plain-
,, tes de ses ennemis. Est-il juste, s’écrient
,, tous les cœurs, que ces terrés qui, depuis
,, des siècles entiers, étoient dans une famil-
,, le, en soient arrachées par la violence, &
,, que, dans le même instant, ceux qui n’as-

N. C. d. L. N. III. 1796.

Q

„voient rien possèdent tout, & ceux qui
„possédoient quelque chose n'aient plus
„rien ?”

O vous ! qui, par esprit d'erreur ou d'injustice, avez pu faire des loix qui prétent leur nom sacré au vol, au brigandage de la confiscation; & vous qui avez si avidement saisi ce prétexte de vous enrichir sans autre résistance que celle de votre conscience, venez donc lire les offices de Cicéron, à la face de tous les hommes éclairés qui les ont déjà lu & les liront encore; venez les lire; foyez devant eux les témoins de l'hommage que ce grand homme rendit à la morale, & confondez-le, ou repentez-vous !

Sur les loix agraires.

Les loix agraires n'étoient au fond qu'une confiscation déguisée, & c'est à ce titre que j'en parle.

Règle générale & fondée sur l'expérience de toute l'histoire ancienne; les nouveaux partages de terres, quand ils n'ont pas été faits librement, du consentement des pre-

miers propriétaires, n'ont jamais produit que dissensions affreuses & des guerres civiles, toujours terminées par l'établissement de quelque tyrannie. A Sparte, à Athènes, Lycurgue & Solon obtinrent des propriétaires ce consentement si difficile, & leurs loix réussirent. Mais à Rome, où les partages de terres ne furent proposés & faits que par la violence, ils ne cessèrent point d'ébranler l'état, & toutes les loix qui attaquèrent les propriétés des terres furent autant de volcans, qui sembloient fortir du sein de ces terres mêmes, pour bouleverser l'état entier par de longues secousses.

Je reviens encore à Cicéron, & je me fais un plaisir de faire attaquer nos législateurs modernes par l'ennemi même de *Catilina*, le sauveur de Rome & l'ami de *Caton*.

Voici ce qu'il dit ailleurs sur ces loix, destructives de la propriété qu'elles devroient protéger.

A l'égard de ceux qui, pour se montrer amis du peuple, proposent des loix pour chasser de leurs foyers les anciens possesseurs, ou demandent qu'on abolisse les dettes, ils sapent

Q ij

les deux plus fermes fondemens d'une république. L'union d'abord, qui ne peut régner parmi les hommes chez qui la violence, par une distribution nouvelle, enlève tout aux uns pour le donner aux autres; la justice ensuite, qui est anéantie, si la propriété n'est plus qu'un vain droit. Ne perdons jamais ceci de vue: l'essence d'un état est que tout citoyen soit libre & paisible possesseur de son bien.

“Qui vero se populares haberi volunt
 „,vb eamque causam aut agrariam rem
 „,tentant, ut possessores suis sedibus pel-
 „,lantur aut pecunias creditas debtoribus
 „,condonandas putant; ii labefactant fun-
 „,damenta reipublicæ, concordiam pri-
 „,mum, quae esse non potest quum aliis
 „,adimuntur, aliis condonantur pecuniae,
 „,deinde æquitatem, quæ tollitur omnis,
 „,si habere suum cuique non licet. Id
 „,enim proprium est (ut supra dixi) civi-
 „,tatis atque urbis ut sit libera & non sol-
 „,licita suæ rei cujusque custodia.”

Ces loix qui trahissent la cause de la propriété, en dépouillant les uns pour enrichir les autres, je les compare à une nourrice scélérat & subornée par un hérédier étran-

ger, pour étouffer l'enfant que sa mère lui avoit confié.

Mais, écoutons encore Cicéron, qui poursuit dans le chapitre suivant, & passe aux exemples.

C'est, dit il, cette sorte d'injustice qui fit chasser de Lacédémone Lysandre l'éphore, & verser le sang du roi Agis, attentat jusqu'alors inoui; mais depuis ce temps, ce ne fut que désordre & confusion; les tyrans se multiplièrent, les plus nobles têtes furent frappées, & cet état, fondé sur des principes si sages, tomba bientôt en ruine; il périt enfin, & son exemple fut une contagion funeste à toute la Grèce. Mais n'allons pas si loin: nous-mêmes, n'avons-nous pas été les victimes des dissensions excitées par les Graches & par leurs loix?

*“Ac propter hoc injuriæ genus, Lace-
,,demonii, Lysandrum expulerant, Agim
,,regem (quod nunquam acciderat) necave-
,,rant; ex eoque tempore, tantæ discor-
,,diæ secutæ sunt, ut et tyranni existerent
,,et optimates exterminarentur, & præ-
,,clarissime constituta respublica dilabere-
,,tur.”*

Q iij

Hommes justes, hommes sages, vrais politiques, lisez & relisez ces pensées produites depuis vingt siècles; fermez ensuite le livre & méditez! La matière ne manquera pas à vos réflexions, dans le moment où nous vivons.

Du danger des proscriptions et des confiscations, pour ceux mêmes qui les ordonnent.

Non, jamais les proscriptions, les confiscations & tous ces meurtres, ces vols d'une abominable politique, ne furent justifiés par la nécessité du salut public; jamais les crimes ne furent utiles aux sociétés humaines: toujours, au contraire, ils leur firent des maux infinis.

Mais, ce qu'il faut sur-tout remarquer, c'est qu'après les malheureux proscrits, les premières victimes des proscriptions & des confiscations ont été les proscriteurs & les déprédateurs eux-mêmes. L'histoire toute entière est prête à rendre son témoignage sur cette importante vérité, & l'on y trouvera bien peu de ces coupables, qui n'aient été

punis de leurs crimes par leur crime même: les proscriptions ont été vengées par d'autres proscriptions, & des confiscations remplacées par des confiscations contraires. Rarement les tyrans ont- ils même le triste avantage d'être, punis selon les mesures de la justice ; c'est la violence qui punit la violence, & le vol qui punit le vol: ils sont assassinés de leur propre couteau, & ne trouvent pas plus de mesure dans la vengeance qu'ils n'en mirent dans leurs attentats.

Qu'avons-nous besoin de chercher dans l'histoire les exemples des assassins politiques, égorgés, à leur tour, presqu'à côté de leurs victimes, & ceux des déprédateurs dépouillés, non-seulement de leurs vols, mais de leurs propres héritages s'ils en avoient ?

Ces exemples se présentent de tous les côtés; mais, quels qu'ils soient, sont-ils aussi frappans que l'exemple terrible dont tous nos yeux sont remplis aujourd'hui?

Considérez, si vous voulez, Marius tout dégoûtant du sang romain, poursuivi par Sylla & se cachant dans la boue des marais de Minturne; contemplez ensuite César af-

Q iv

assassiné dans un temple à Rome, & venant expirer, aux pieds de la statue de son rival, de ce même *Pompée*, égorgé en son nom sur les rivages de l'*Egypte*; remarquez le triumvir *Antoine*, forcé de se donner la mort lui-même, pour se soustraire à la froide barbarie de cet *Octave*, avec lequel il avoit trafiqué de la tête du grand *Cicéron*; parcourez tous ces empereurs, bourreaux & victimes, & ne commettant mille assassinats, que pour les expier, à la fin, par le leur; suivez cette longue chaîne de vices, de crimes, d'horreurs qui semblent former la chronologie de l'*histoire*, & se précipiter les uns sur les autres comme les jours sur les jours & les années sur les années; choisissez enfin, dans les temps anciens & modernes, tous les grands crimes politiques punis par la justice ou vengés par d'autres crimes; réunissez-les à loisir pour en former un spectacle frappant & instructif, vaudra-t-il jamais pour nous ce spectacle présent à tous nos sens, intime à tous nos coeurs, le spectacle des dévastateurs & des bourreaux de la France, égorgés à leur tour & tombans enfin les derniers sur les monceaux de cadavres dont ils avoient couvert la face de leur patrie? Où sont maintenant nos grandes écoles de ma-

rale ? Elles sont dans les carrefours de Nantes, de Marseille, de Lyon, fumans aujourd'hui du sang de ces mêmes scélérats, qui les avoient inondés peu de jours auparavant de celui de tant d'infortunés innocens. C'est là, c'est dans ces tristes lieux, témoins des crimes & des leurs vengeances, que le cri de la morale s'élève pour annoncer aux hommes les avantages de la vertu & les dangers du vice.

Quel cours effrayant & salutaire le cœur humain a pu faire en six mois ! Toute l'expérience des siècles passés a paru se resserrer dans un intervalle de moins d'une année; tous les grands principes, toutes les preuves de faits, tous les germes enfin de la sagesse & de la prudence, ont été comme semés pour nous sur ce court espace de temps: c'est à nous d'en recueillir la moisson. Rassemblons - la toute entière dans une seule vérité; c'est que parmi les vicissitudes de cette vie, & malgré les combinaisons infiniment variées des événemens de nos sociétés civiles, tout bien examiné, la peine du vice & du crime est toujours dans le vice & dans le crime même, & que les châtiments à venir, que la religion nous annonce, peuvent bien

Q v

servit de complément à la morale humaine, mais qu'ils n'en sont pas le supplément, comme tant de gens le prétendent. Oui, répétons jusqu'à la satiété, proclamons, s'il le faut, dans les places publiques, que les tyrans, les scélérats, les proscripteurs, les dépradateurs, sont poursuivis par leurs crimes mêmes, comme des coupables fugitifs, échappés à l'échafaud, sont poursuivis par les bourreaux, qui déjà les saisissent par le bout de la corde, que ces misérables traînent après eux.

O bons François! profitez enfin de votre expérience, & tirez au moins quelque fruit de vos malheurs. Vous voulez être puissans; cessez donc d'être barbares & de proscrire. Vous ne pouvez ressusciter les morts, mais vous pouvez rappeler vos frères fugitifs: songez toujours (on ne peut trop vous le dire) que chaque ennemi qu'on se donne diminue nos forces, & chaque ami qu'on acquiert les augmente. Voilà, voilà le moyen, d'obtenir la puissance!

Vous voulez devenir riches: cessez donc de confisquer & de ravir les biens de vos frères; rappelez leurs véritables maîtres;

dites-vous bien qu'on ne s'enrichit jamais par le vol, & qu'on n'augmente, à-la-fois, la fortune de l'état & la sienne, que par le travail & l'industrie que dirige la bonne-foi.

Vous voulez être libres: je ne veux point examiner à présent quel gouvernement vous convient ou ne vous convient pas: vous n'êtes plus en état de m'entendre; les erreurs & les vérités, agitées par les passions, ont formé dans vos esprits un cahos impénétrable à la lumière; mais je puis vous dire ce qui convient à tous les gouvernemens humains, ce qui en fait le vrai fondement & la solide base: c'est la justice, c'est la vertu, ce sont les mœurs; & si vous poursuivez une république au milieu de vices & des crimes, je vous déclare, au nom de tous les peuples & de tous les siècles, que vous cherchez une chimère, en parcourant des abîmes. Commencez par être justes, & vous deviendrez libres après.

Toutes ces vérités vous paroissent vulgaires! je le crois bien, puisqu'elles sont éternelles.

O François ! trop long-temps abusés, écoutez enfin, pour la dernière fois, un vieillard qui consuma sa vie toute entière à penser, à écrire sur la morale & la politique : les erreurs mêmes qui me font échappées me donnent autant de droit à votre confiance, que les vérités que vous m'avez vu professer avec quelque courage. Eh ! quel homme mérite d'être écouté, si ce n'est celui qui fait soutenir ce qu'il a dit de vrai, & convenit de ce qui lui est échappé de faux. J'ai rempli ces deux devoirs ; que dis-je ? vous me forcâtes presque à me répentir de la vérité même, quand je vis l'abus que vous en faitiez. Rappellez-vous que dans les premiers temps de votre révolution, effrayé de la route où vos législateurs enfans se précipitoient, honteux de voir mon nom mêlé dans leurs principes & leurs desseins, j'osai tenter de les arrêter par des avis, qui sembloient convenir à mon âge ainsi qu'à mes études : ils les écoutèrent comme le délire d'un vieillard ; ils s'en mocquèrent & périrent à quelques pas de mes conseils.

Aujourd'hui je reviens encore, comme une ombre de moi-même, non pour vous avertir de quelques erreurs en politique,

mais pour vous reprocher des crimes en morale.

Une bande de scélérats, usurpateurs de l'autorité publique, avoit répandu sur la face de la France, le deuil, l'horreur & les forfaits ; ils avoient, selon l'usage de leurs pareils, travesti en loix le brigandage & l'assassinat. Enfin, vous les avez arrêté, vous avez même commencé *) de les punir. Plusieurs chefs ont péri, les autres ne vivent que pour l'opprobre, & cette faction infâme semble dispersée ou intimidée. Mais, quoi ? vous abhorrez, vous punissez les auteurs & vous laissez subsister leur plus odieux ouvrage ! A côté des arrêts & des tribunaux qui condamnent les assassins & les déprédateurs, au milieu des cris qui les maudissent, leurs projets, leurs plans de proscription & de confiscation restent & sont honorés sous le saint nom des loix ! O François ! ô législateurs ! êtes-vous à ce point contraires aux mœurs & à vous-mêmes ? Voulez-vous que

*) Quand achèvera-t-on ? Voilà le cri des gens de bien : sera-t-il long-temps encore la voix qui parle dans le désert ? *Vox clamantis in deserto!*

vous haïssez seulement la personne de ces scélérats, & que vous chérissez leur injustice ; que vous les avez punis, comme vos ennemis personnels, en conservant leurs loix qui sont les ennemis du genre-humain, puisqu'elles sont celles de la justice qui le conserve ?

Quel est celui d'entre vous qui ne se sentit vivement troublé, si on lui disoit : „ à „ l'instant où je vous parle, cent écrivains „ travaillent à l'histoire de ce temps, & tous „ écrivent votre nom comme celui d'un homme injuste, & qui fit à ses malheureux compatriotes tous les maux dont il étoit capable ; ” & si l'on ajoutoit, que pour effacer cette note éternelle & diffamante, il ne vous en coûteroit que votre suffrage contre des loix qui ont révolté mille fois votre conscience & votre pitié, dites-moi si vous seriez assez insensibles à tout intérêt de l'honneur pour résister à ces idées ?

Au nom de la justice, au nom de votre gloire, lisez ces vérités ; méditez-les, & revenez enfin à vous-mêmes, aux vrais sentiments de votre cœur : il vous dira que ce n'est pas en vous asséyant à l'ombre d'un

arbre planté par un malheureux que vous avez proscrit, que vous trouverez le repos & le bonheur; il vous dira que ce n'est pas en semant les champs que vous avez ravis, que vous trouverez l'abondance. O mes compatriotes! j'use du triste privilège de mon âge, celui de se répéter; mais le plus noble usage qu'en puisse faire un vieillard, c'est de répéter de grands vérités. Je n'en dirai pas davantage; mais je veux, en finissant, vous laisser aux prises avec les pensées des deux grands hommes que j'ai déjà cités. L'un vous offrira les règles de la vraie politique, & l'autre les appuiera de quelques grands exemples. Ces pensées de deux hommes de génie, que j'ai réservées comme les derniers traits contre les proscriptions & les confiscations, seront les flèches d'Hercule contre l'hydre de Lerne.

v. *Montesquieu*; *Esprit des loix*. liv. XII.
chap. 18.

v. *Cicéron*; *Offices*, liv. II. chap. 8. §. 27.
seq. *ibid.* chap. 23. §. 81. seq.

*Fragmens, tirés des souvenirs
d'un jeune prisonnier à Paris.*

J'arrivai à sept heures du soir à la Force, les geoliers étoient à table, & ne crurent pas devoir se déranger pour un simple suspect. Qu'on le f...te à la sourricière, articula une voix forte. — On me f...tit à la sourricière.

La sourricière est un cachot obscur & incommode, où l'on dépose les prisonniers en attendant de comparaître devant le concierge. — On est là, livré à ses tristes réflexions; un baquet au milieu, un pot & de la paille aux deux coins: voilà tout le mobilier. — Un malheureux que j'y trouvai, m'accueillit avec intérêt, me donna partie de sa litière, je lui donnai partie de mes pouss. — Il a été guillotiné dans la prétendue conspiration des Carmes. — Au bout de quelques heures on m'apporta du pain, je me réclamai d'un détenu de ma connoissance, arrivé dès la veille, & comme moi parti de la Mairie; j'observai que j'avois des ressources, que je payerois honnêtement l'hu-

l'humanité, dont on soulageroit ma misère, de me procurer un lit & quelques alimens; que depuis huit jours ne m'étant pas déshabillé, j'avois besoin de repos. Le citoyen *Valois*, grand monsieur bien planté, ayant des façons tout-à-fait aimables, d'un ton vraiment imposant, me dit de le suivre; je pris congé de mon compagnon, escorté de deux chiens monstrueux, je fléchis la tête sous dix portes de fer, & traversai ces cours fatales, où tant de victimes innocentes avoient péri, par les massacres à jamais mémorables des 2, & 3. septembre.

De quelles craintes je fus atteint, de quels souvenirs je fus frappé! — Dieu puissant! toi qui honoras l'homme d'une ame pour sentir, de la raison pour juger, d'un cœur pour aimer! A l'instant où tu consens à ses malheurs, rétires les dons que tu lui as fait. — Si tu permets qu'il soit persécuté, précipité dans ces cachots, — premier tombeau de la vie, — fais que sa mémoire ne lui rappelle pas une mère! une sœur! une amie! — Ah! cela fait trop de mal. — Et la douce consolation qui naît quelquefois des doux souvenirs, ne peut jamais aplanir ce que la douleur sillonne. Vois ces jeunes beautés que tu formas pour les plaisirs! Le chagrin les a flétries! C'est le vent

N. C. d. L. N. III. 1796. R

brûlant du midi, desséchant sur leur tige ces fleurs brillantes, la parure de nos jardins, — Sur des tombes elles cherchent un père, qui fut leur appui, un amant qui fut leur espérance ! — Tout s'est refroidi pour elles ! — la fortune & la pitié !

On me signala, & je fus placé dans le département de la police, le chien de garde vint me flairer, dès-lors je fus sous sa responsabilité, & vainement j'aurois cherché à fuir. Je l'ai vu ramener par le poignet, & sans lui faire mal, un prisonnier qui s'étoit caché, & qui s'étoit un moment soustrait à sa vigilance. *)

*) Un Bostonien avoit été amené à la Force; on lui citoit l'instinct de cet animal; & la certitude qu'il terrasseroit l'homme le plus fort. Le chien étoit monstrueux. Qu'on l'excite & qu'on me le lance, dit l'Américain. Ils prennent du champ; le chien, stimulé par son maître, se précipite, saut au collet le Bostonien, qui, ferme sur ses pieds, résiste au premier choc, de chaque côté passe adroitement un doigt dans la gueule de l'animal, la lui sépare, & saisissant vigoureusement l'inférieure & la supérieure, alloit déchirer la tête du chien, si son maître n'eût demandé grâce. La gueule séparée, l'animal per-

La chambre neuve me fut offerte, cette dé-signation me prévint. — Mais qu'elle fut ma surprise en voyant ce dégoûtant local. — C'étoit cependant le moins affreux. — Quatre murailles bien noires, sur lesquelles l'en-nui & la douleur gravèrent de sévères maxi-mes ! & l'ineptie de dégoûtantes images. — Une fenêtre grillée & barrée, huit grabats, un baquet pour recevoir tous les besoins de la nuit, & une chaise pour le repos du jour. — Six infortunés reposoient : le bruit de mon entrée, mon installation faite aux aboiemens de deux dogues, au ramage d'un troussau de clefs & d'un guichétier bruyant, réveillèrent tout le monde. J'entendis six soupirs ! — Il m'éhappa la septième. — Ces malheureux étoient arrivés depuis peu, & cette de-meure leur étoit aussi étrangère qu'à moi. Ils goûtoient un premier sommeil que je me reprochai de troubler. — J'ai su par la suite combien il est affreux d'être réveillé : quand le corps affaillé par tous les genres de fatigue, se livre enfin à un sommeil néces-saire. — Je vous prends à témoin, heures fa-

dit sa force & son mouvement ; ses jambes s'al-longèrent sans la moindre résistance.

tales que j'ai si souvent comptées, quand seul avec mes chagrins, mon cœur & ma mémoire, je maudissois la lenteur de votre marche, l'injustice de mon sort, & révois un moins cruel avenir. O mon amie! toujours vous étiez présente à ma triste pensée, ma seule espérance étoit dans mon innocence, & votre tendresse & vos soins n'ont pas trompé mon espoir! — Le lendemain je fis connaissance avec tous mes voisins de lits et de chambre. — *Francoeur*, ancien directeur de l'opéra, par sa gaieté naturelle, l'honnêteté de ses manières, attira bientôt ma confiance: il ignoroit le motif de ses malheurs, je lui racontai le prétexte des miens. — Son fils sur nos frontières garantissoit notre liberté naissante, rien ne put protéger celle de son père! L'un alloit à la victoire par le chemin des hasards; l'autre à la mort par celui de la misère. — Ainsi nous avons vu notre bouillante jeunesse cueillir milles lauriers aux champs de la Belgique, & au sein de ses pénates, retrouver autant de cyprès! Ils agrandissoient nos domaines, on confisquoit le leur.

Le fils *Sombreuil* arriva, escorté de trente gendarmes. Vingt ans, des maîtresses, le goût des plaisirs que la jeunesse entraîne, & l'éloign-

ément politique des affaires, que nécessite la dissipation & la chasse, n'ont pu le garantir du sort des conspirateurs. Il n'avoit jamais conspiré que contre les cœurs, qu'il s'attachoit par la douceur & l'honnêteté. — Une femme adorable, & tendrement adorée, venoit le voir quelquefois; elle le trouva un jour dans un accès de fièvre affreux: à la hâte, elle dépouille les habits de son sexe, se couvre de ceux de son amant, s'attache au chevet de son lit, & lui donne ses soins. — Elle y resta trois jours & trois nuits.

Achille Duchatelet vint nous montrer sa belle figure, & ses jambes maltraitées par le sort des combats; à l'attaque de Gand, il avoit perdu un mollet d'un coup de feu: il perdit la vie à l'infirmerie, où il s'empoisonna.

Brochet de Saint-Près, maître des requêtes, esprit fin & méchant; *Custines* fils, intéressant & instruit; *Charost Béthune*, jeune écervelé, sans esprit & sans moyens; *Gamache*, phraseur insipide; *Lévis Mirepoix*, constituant; *D'Espagnac*, immoral abbé, grand calculateur; *Gusmann*, Espagnol, scélérat déterminé; *Lamarelle*, père & fils; *Bochard de Saron*, grand astronome; *Ménard de Chouï*, *Fleuri*, *Duval de Beaumontel*, de Bruges constituant, se succédèrent rapidement, &

R iij

dans les fers, & à la mort. — Le baron de Trench, cet aventurier célèbre, échappé des fers d'un roi, vint en chercher au milieu d'un peuple soi-disant libre. En nous publiant ses folies, il fut témoin des nôtres : il est mort dans la prétendue conspiration de la maison Lazare, où il fut transféré de la Force. Cinquante années de malheurs, & vingt-cinq de misère, n'ont pu garantir sa vieillesse d'une fin si tragique. — C'étoit d'ailleurs un fort mince personnage, que ce baron fameux, sale, malhonnête, ignorant & menteur ; il falloit ne pas le connoître, pour croire à son roman, & comme ces tableaux prestigieux, le beau disparaisoit à mesure de l'approche.

Adam Lux, remarquable par son caractère de député de la ville de Mayence, & son amour pour l'étonnante Corday, vit venir la mort avec la tranquillité la plus stoïque ; il causoit avec nous sur le danger des passions & le défaut de jugement, qui toujours entraîne au-delà du but une ame neuve & ardente, lorsqu'on l'appella pour lui remettre son acte d'accusation : il le lut avec sang-froid, & le mit dans sa poche en haussant les épaules. — Voilà mon arrêt de mort, nous dit-il. Ce tissu d'absurdités conduit à l'échafaud le représentant d'une ville, qui m'envoyoit pour se donner à vous. Je finis à

vingt-huit ans une vie misérable; demain je serai froid comme cette pierre! Mais dites à ceux qui vous parleront de moi, que si j'ai mérité la mort, ce n'est pas au milieu des Français que je devois la recevoir, & que j'en ai vu l'approche avec calme & mépris. — Il passa la nuit à écrire, le matin déjeuna avec appétit, donna son manteau à un malheureux prisonnier, & partit pour le tribunal à neuf heures; à trois, il n'étoit plus.

Vergniaud, l'homme le plus éloquent, & *Valazé*, le plus froidement déterminé, nous quittèrent pour aller à la Conciergerie. — Si on nous permet de parler, nous nous reverrons, nous dirent-ils en partant; sinon, adieu pour toujours. — On décréta que la conscience des jurés étoit suffisamment éclairée, ils périrent sans être entendus.

Bailly les suivit de près, & ne tarda pas à subir son malheureux sort; il vit dresser son échafaud, & préparer les apprêts de son supplice; il avala le calice jusqu'à la lie, & ne témoigna d'autre émotion, que celle du froid qui se faisoit rigoureusement sentir. Celui qui avoit interrogé le ciel, & donné aux hommes ses réponses utiles, courba sa tête sous la hache des licteurs.

Le tableau sans cesse renaisant des malheurs qui arrivoient, & de ceux qui nous quitoient, nous expliquoit assez l'énigme de l'avenir. — La mort étoit le mot. — *Desze* arriva ; circonspect & froid, à force de prudence, il vouloit faire oublier son courage. — *Linguet*, sans cesse raisonnant, cessa d'être raisonnable : il attendoit sa liberté promise, quand on lui annonça qu'il étoit destiné au tribunal. — *Kersaint* ne pouvant l'éviter, s'y préparoit avec courage.

Nos jours s'écouloient tristement vers le sombre avenir. Il falloit vaquer aux devoirs du ménage, faire nos lits, balayer, assister aux différens appels, obéir à ces féroces géliers, sourire à leur cruelle ineptie, payer largement le plus léger de leurs services, & recevoir souvent leurs dégoûtantes accolades. Le soir, à l'heure de la retraite, chacun rentroit chez soi ; deux chiens, dont j'ai parlé plus haut, courroient les corridors pour presser les paresseux ; on faisoit raisonner les barreaux pour s'assurer d'eux. — Comptés comme d'imbécilles moutons, trois portes de fer se ferroient jusqu'au lendemain,

Tendres écrits, sermens d'être fidèles, de secourir le malheur, de n'abandonner jamais

la nature & l'innocence, vous surpreniez la vigilance de nos féroces gardiens.*). Dans le pli d'un mouchoir, dans le bec d'un pigeon, dans l'ourlet d'une cravate, vous nous portiez paroles d'amour, de tranquillité & d'espérance!

Que les femmes ont fait pour nous! — Tout entreprendre, tout imaginer, tout braver pour nous être utile! — Rien n'a été négligé par leur ingénieuse tendresse. — Ah! les femmes! oui, les femmes! mieux que nous, savent aimer & réussir. — Dans les frimats, par les orages, à la pointe du jour, elles entouraient nos tombeaux. — Surprendre un regard, signaler leur demande, étoient pour elles, la douce récompense de tant de soins & de peines. Courir les comités, la demeure des gens en place, étoient leurs constantes occupations. — Ainsi la mère éplorée, l'épouse alarmée, l'amante au désespoir, allioient réclamer les objets de leur tendresse.

R v

*.) La citoyenne Beau, concierge de la Force, a seule conservé ces formes d'humanité, si dérisibles dans ceux proposés à la garde du malheur. — Je doute que personne ait eu à s'en plaindre; mais ses subalternes la surveillant, l'obligèrent quelquefois à des devoirs rigoureux.

La cour où pendant la triste durée des jours, nous pouvions respirer un peu d'air, & beaucoup d'ennui, étoit séparée par un seul mur, du département occupé par les femmes. — Un égout étoit la seule communication possible. — C'est là, que se rendoit tous les matins, & chaque soir, le petit *Foucand*, fils de la citoyenne *Kolly*, condamnée à mort, & qui depuis a subi son jugement. — Ce pieux enfant! qui à peine à son adolescence, connoissoit déjà toutes les misères de la vie, s'agenouilloit devant cet égout infect, & la bouche collée sur le trou, échangeoit les sentimens de son cœur contre ceux de sa mère! C'est là que son plus jeune frère, âgé de trois ans, le seul compagnon de ses derniers momens, beau comme l'amour, intéressant comme le malheur, venoit lui dire: — Maman a moins pleuré cette nuit, a un peu reposé, & te souhaite le bon-jour; c'est *Lolo*, qui t'aime bien, qui te dit cela. — Enfin c'est par cet égout, que cette malheureuse allant à la mort, lui remit sa longue chevelure, comme le seul héritage qu'elle pouvoit lui laisser, en l'exhortant à faire réclamer son corps, ainsi que la loi le lui permettoit, pour le réunir aux mânes de son époux & de son ami, qui périrent le même jour. *)

*) Les citoyens *Kolly* & *Beauvoir*, exécutés sur la place du Carrousel.

Quel tableau pour un témoin sensible ! —
 Et moi aussi j'avois une mère, & je sentois les
 chagrins de cet enfant. — Lecteur ! si tu re-
 çus de la nature l'heureux don de compatir aux
 maux de tes semblables, donnes une larme en
 tribut à l'image que je te présente. — Que les
 hommes sont ennemis de leur bonheur ! —
 Sous la zone tempérée, sous le climat qui at-
 teste les faveurs de l'éternel, nous ne savons
 point aimer & respecter son plus bel ouvrage.
 Nos lois condamnent à mort une femme ! —
 Une femme ! — Ah ! c'est toujours un grand
 motif qui les rend coupables. C'est l'amour ou
 ses fureurs, l'amitié ou ses charmes, qui leur
 font partager nos crimes. — En est-il de bar-
 bares, de dénaturées, c'est une erreur de la
 nature, enfermez-les, elles sont en petit nom-
 bre, & ne vous servez jamais de l'appareil des
 échafauds, pour punir une créature foible,
 charmante, dont l'aspect seul doit tout désar-
 mer.

Il falloit vaquer aux devoirs du ménage ;
 comme dans toutes les prisons, faire les lits,
 balayer, charier les baquets, chercher l'eau. —
 La fontaine étoit dans le bâtiment des femmes ;
 c'étoit la corvée que chacun désiroit. On pou-
 voit au passage, voir sa femme, ses enfans, sa

sœur, s'étreindre douloureusement, & se re-commander du courage. — Ah ! que de larmes de sang augmentèrent souvent le volume d'eau que portoit un père, surtout quand des gardiens insensibles & méchans, pressoient, par les propos les plus durs, celui qu'une tendresse paresseuse, livroit avec trop de charme, au plaisir de revoir l'objet de sa tendresse. — Le concierge s'apperçut que l'eau étoit le prétexte de voyages fréquens dans le département des femmes, son ingénieuse humanité défendit que personne, à l'avenir, fut chercher l'eau nécessaire ; il fit former un aqueduc, pour nous la conduire. Ce cruel *Hali*, ne savoit qu'imager pour tourmenter & nuire. — Son cousin, grand sommeiller de la maison, insolent & fripon, faisoit transférer à Bicêtre, ceux qui trouvoient son vin mauvais ou trop foible. Le cuisinier avoit le même pouvoir, emploioit la même ressource, quand on lui représentoit que ses viandes étoient gâtées, couvertes de vermine, que le salé qu'il donnoit, n'étoit que de la chair de guillotinés. — Jamais les bagnes de Tunis & d'Alger, ne furent aussi cruels pour les malheureux que les barbares y plongent, que les prisons du Plessis, pour ceux que des Français, que des frères y précipitoient. — Et l'ineptie du peuple applaudissoit

à ces mesures révolutionnaires, à cet excès de barbarie ; il faisoit éclater sa joie, ses transports, quand des charettes entières trainoient des hommes dans ce séjour d'horreur & de misère. Ils y étoient accompagnés par les cris d'allégresse, de la féroce populace, mais accueillis par les soupirs & l'intérêt compatissant, de ceux qui déjà connoissoient l'infortune.

Les femmes furent les premières à passer au rapiotage. *) — Cette expression technique a besoin de développement. — A l'instant où l'on se propose de sortir un prisonnier de la soutière, & de le rendre à ses nouveaux compagnons, il est fouillé, volé ; on ne lui laisse

*) Est-il croyable qu'un gouvernement ait ordonné & souffert quinze mois de semblables horreurs ! Une femme debout, devant un coquin, déshabillée par lui, pour s'assurer si elle ne cache pas quelques assignats, ou ne dérobe pas quelques-uns de ses bijoux. — Cet affreux brigandage a fait la fortune de ces monstres. Voir un misérable Hali, reposer dans les alcôves les plus voluptueuses, sous les lambris dorés, foulant les tapis de Turquie, s'afféyant sur le lampasse, & répétant sa folle figure devant les glaces les plus belles. — Je crois voir l'âne de la pucelle, au temple de la Renommée,

que son mouchoir. — Boucles, couteaux, ciseaux, argent, assignats, or & bijoux, tout est pris ; vous entrez comme la vérité, nud & dépouillé. — Ce brigandage s'appelle rapoter. — Les femmes offroient à la brutalité des géoliers, tout ce qui pouvoit éveiller leurs féroces désirs & leurs dégoûtans propos ; les plus jennes furent déshabillées, fouillées ; la cupidité satisfaite, la lubricité s'éveilla, & ces infortunées, les yeux baissés, tremblantes, éplorées, devant ces bandits, ne pouvoient cacher à leurs yeux étonnés, ce que la pudeur même dérobe, à l'amour trop heureux ! — Mais la vertu alors étoit à l'ordre du jour, & le peuple transporté, célébroit l'être suprême, ses mœurs & ses triomphes ! !

Le trait que je vais citer, m'a fortement convaincu qu'une noble audace répare & empêche de grands maux ! Qu'une âme chaleureuse & vénémente en impose aux scélérats ! lorsque la douceur & la résignation ne font qu'accroître leur audace. — Un colonel d'husfards, fils d'un marchand de drap de Besançon, jeune homme d'une belle figure, vigoureusement articulé, cinq pieds cinq pouces, œil noir, jambe nerveuse, nez aquilin, est appellé le 6 thermidor pour aller au tribunal ; il

descend fièrement, prend gaiement congé de tout le monde, va chercher les officiers de son corps, avec lesquels & pour le même objet, on l'avoit envoyé à Paris. Ne les trouvant pas auprès de la fatale charrette, il refuse d'y monter, assure que c'est une erreur, & que puisque ses camarades ne sont pas avertis, il ne peut pas être appellé. — Un gendarme insiste, vent hâter l'ouvrage qu'il préside ; ce jeune homme le repousse vigoureusement, d'autres s'approchent, il les terrasse ; il en impose si fortement au reste, qu'on se décide à faire partir les voitures déjà pleines, & à ordonner qu'on le mit au cachot, en attendant qu'on vint le rechercher. ... Il y fut oublié trois jours ; le 10 thermidor lui rendit la vie & la liberté. — Ah ! que cet exemple serve de précepte utile. L'obéissance passive envers des hommes de sang, est un outrage à la raison. L'homme innocent & courageux, s'indigne, casse, tombe, mais ne s'incline pas. — Instruit à l'école du malheur, j'en proclame les leçons.

La citoyenne L. . . C. . . dormoit auprès de ses enfans en bas âge, qu'on lui avoit permis de garder auprès d'elle, quand à minuit les portes s'ouvrent avec fracas, & des voix sinistres font entendre son nom. — Eperdue, elle prend

pour un songe, enfant de sa chimère, l'image de la mort qu'on lui présente au milieu des intéressantes créatures qui lui doivent le jour. Elle s'enlace de leurs bras, présente leurs grâces naïves, comme l'emblème de son innocence, veut attendrir ses boureaux par le spectacle séduisant d'une mère éplorée : aujourd'hui huit ans, leur dit-elle, je donnai la vie à ces jumeaux ; déjà votre rage a assassiné leur père, vous ne voulez donc plus laisser sur cette terre sanglante, que des scélérats & des orphelins, des cendres & des cabanes ; on l'enleva sans lui donner même le temps de s'habiller ; elle ne revint pas.

Le tribunal acquittoit par fois quelques pauvres étrangers ou quelques malheureux de faubourgs ; ils revenoient triomphans chercher leur sac, s'enivrer avec les gardiens, & nous vanter l'équité des juges & des jurés.

La petite vérole avoit atteint plusieurs personnes, en vain demandoit-on au concierge, un médecin, des soins, & un hospice. — Tout étoit inutile : Vous m'ennuyez, je n'ai pas le tems, vous m'étourdissez, j'ai mille affaires, les administrateurs font au greffe. — Ils y venoient en effet souvent, boiré le vin qu'on envoyoit aux prisonniers. Ce petit *Hali* étoit plus despote dans son fauteuil, que l'empereur

pereur du Mogol sur son trône d'ivoire. — Le jeune *Barillon* au bout de trois jours de maladie, mourut sans secours dans les bras de son pere; la citoyenne *Déréo*, paya aussi le fatal tribut de l'humanité envers la fièvre & la misère. Une autre atteinte de la même maladie, dans un premier accès se précipita du haut des toits, pour terminer plutôt ses peines, & tomba à nos pieds morte & brisée. — Un ancien capitaine de cavalerie moribond sur son grabat, ne pouvant obtenir aucun soulagement, aucun remède, eut le courage de se trainer en chemise jusque dans la cour, pour effrayer par son aspect la pitié du concierge; il en fut encore rebuté, & jeté dans cet état déplorable, sur un mauvais matelas au fond d'un cachot où il mourut. — Ce cadavre y étoit oublié, quand des prisonniers arrivant de Normandie furent amenés au *Plessis*; des femmes nourrissant leurs enfans, furent mises dans cet horrible lieu; & parcourant leur sombre demeure, rencontrent ce corps inanimé; leur sang se glace, elles reculent épouvantées; l'intérieur de ce cachot n'offre plus qu'un sol jonché de malheureux! Ainsi le supplice de *Mézenne*, s'est renouvelé de nos jours! Ah! les antropophages sont loin de tant de cruautés.

Le 10. thermidor vit flétrir la rigoureuse sévérité des gardiens; on ouvrit nos chambres de bonne heure; tout le monde se précipita vers le département des femmes, pour leur porter nouvelles de paix, d'espérance & de bonheur!

Les hommes & les femmes se réunissoient à la promenade. Tout devint riant, aimable;

N. C. d. L. N. III. 1796.

S

la toilette des hommes devint plus propre, celle des femmes plus recherchée. La sécurité remplaça la terreur ! le repos succéda aux alarmes, les vers aux pétitions. — Les bons déjeunés se donnoient, se rendoient, tout le monde y prenoit part. Le Plessis n'étoit plus qu'une maison immense, réunissant une nombreuse famille.

Alors, les jeunes gens s'apperçurent que *Natalie de la Borde*, au maintien le plus décent joignoit la figure la plus enchanteresse ! Le 10 thermidor, elle parut avec l'éclat de cette fleur timide, qui pour briller encore, ouvre son calice au premier regard du jour. — Les vers sont enfans du bonheur, ou la ressource du délire ; je ne pus résister au plaisir de lui faire connoître qu'un malheureux, dont les peines avoient été grandes, ne commençoit à s'en distraire qu'en apprenant à l'aimer ! Je lui adressai les deux couplets suivans, au nom de mon amoureux compagnon. — Ah ! combien j'aurois désiré la rendre sensible, & l'intéresser au sort de mon ami !

Couplets.

L'avenir se prépare,
Pour embellir nos jours.
Le passé se répare,
Rappelons les amours.
Echappé du naufrage,
Un malheureux François !
Offre au ciel un hommage,
Ses vœux à tes attraits !

Pardonne, Natalie,
Son téméraire amour ;
La rose fait envie,
Au matin d'un beau jour.
Laisse l'indifférence
Au séjour du malheur.
Le bonheur ne commence
Qu'où finit la rigueur.

Sophie de Magni, à la tournure la plus belle, joignant l'œil le plus doux, s'entendit bientôt dire qu'elle étoit jolie. — On remarquoit la langueur touchante de la jeune *Barbantane*, & surtout l'amabilité de sa sœur, *Mde. de Vassî*. — *Aglaé de Bail* lutinait tout le monde. — *Maurville*, les mains dans un tablier, promenoit une taille élégante. — *Depont*, timide, paroifsoit avec le soir ; les Grâces sont compagnes, les deux *Titon* ne la quittoient jamais. — Avec la nuit descendoit la spirituelle & paresseuse *Saint-Haon*. — La dernière veuve du dernier *Buffon*, oubliant ses peines, rêvoit les plaisirs. — *Desmarest de Beaurains*, belle, brune, & malheureuse, se livroit à ses douloureux regrets. — La bonne *Montansier* nous donnoit les nouvelles, & quelques poissardes la bonne aventure. Je dois un tribut de respect & d'admiration à la duchesse de *Duras*, bonne, douce, compatissante, elle a tout souffert, & souffre encore les privations nécessaires, les douleurs renaissantes enfantées par les malheurs & les chagrins. Sa vertu est au-dessus de tout éloge, & la résignation de tout modèle.

Le Plessis n'étoit plus une prison ; la porte étoit cependant toujours assiégée par une foule de personnes, que souvent les sentinelles, par un petit reste de Robespierriste, rudoyoient cruellement, quand, par-dessous, elles cherchoient à découvrir un parent, un ami, dont elles étoient privées depuis long-temps. — J'ai vu les plus jolis visages braver la puanteur des égouts, pour dire à un père, à un époux combien ils étoient aimés, désirés dans leur famille, & les instruire des démarches qu'on faisoient en leur faveur.

S ij

C'est à travers un de ces aquéducs pestilentiels, que j'entendis un jour prononcer mon nom, & une voix douce & tremblante appeler un ami. — Je n'éprouvai de ma vie une sensation plus douce! Hélas! depuis ma captivité, j'étois abandonné de la nature entière. Cet ange tutélaire, amie sans foibleesse, bienfaisante sans intérêt, n'avoit deviné mes malheurs que par mon silence, & croyant encore pouvoir les adoucir, accourroît du fond de sa retraite. — Elle reçut avec l'eau infecte que charioit l'égoût, les larmes d'attendrissement & de reconnaissance que m'arrachoient ses bontés. — Oh! jamais! — non jamais je n'oublierai mon égoût. —

3.

Alouc-Babouc, conte oriental.

Alouc-Babouc étoit issu de l'illustre famille des Baboucs, connue de tout le monde pour avoir jadis régné dans l'empire de la Babouchiane, aussi célèbre que digne de l'être. Mais l'impitoyable fortune, après avoir fait les successeurs du grand Alexandre greffiers & menuisiers à Rome, après avoir converti les rois de Sicile en maîtres-d'école à Corinthe, ne respecta pas même les successeurs du trône Babouchin: détrônés par un usurpateur, ils se réfugièrent chez les Oulougs, peuple voisin, &

là, exerçèrent divers métiers pour vivre. A-louc-Babouc se fit tailleur; quand je dis tailleur, ce n'est pas à dire qu'il fut tailleur, en détail, mais tailleur en gros; il faisoit commerce d'habits tout faits; c'étoit lui qui avoit l'honneur d'en fournir M. les Ooulougs de la cour & de la ville, & ce n'étoit pas une petite affaire; car leur habillement, qui avoit pu être composé d'une seule pièce, l'étoit de trente-six, sans doute pour leur plus grande commodité: ils portoient, par exemple, des culottes; mais ils les portoient sous le bras, pour n'avoir point froid au derrière; leurs jambes étoient presque nues, afin de laisser le champ libre aux cousins, (ce qui est bien plus charitable) ou peut-être afin qu'elles se rôtissent à leur aise au brasier d'une cheminée; & pour n'être point gênés, ils avoient une douzaine de ligatures qui n'étoient, il est vrai, guères plus fortes que celles qu'on met à un homme qui s'est cassé le tendon d'Achille. Ils portoient sur les épaules un sac noir, sans doute pour cacher le plus bel ornement que l'homme ait reçu de la nature; visant toujours à l'utile, leur coëffure étoit un magasin contre la disette, & les petits-maîtres avoient soin de poudrer leur habit, afin que le petit sac parut comme une mouche sur du lait. Vous pensez sans doute qu'ils se faisoient faire des souliers pour leurs pieds: eh bien, c'est tout le contraire, ils se faisoient (ce qui est bien plus sage, comme l'on sent) des pieds pour leurs souliers. Enfin M. les Ooulougs de la cour portoient chacun une broche à leur côté; vous croyez peut-être, cher lecteur, qu'à cette broche étoit enfilée une demi-douzaine de perdrix pour satisfaire leur appétit?

S iij

Non, c'étoit uniquement pourachever leur parure.

Alouc-Babuc ayant conservé quelques amis à Babouchia, son ancienne capitale, (remarquez bien ceci, comme disoit l'oncle Antonin, quoique Roi, Babouc avoit eu des amis, quoique détrôné il les avoit encore.) Babouc, dis-je, alla les voir pendant l'été, tems où la cour des Ooulougs est à la campagne, & où l'on ne s'habille guères; car la nature est si richement vêtue dans cette saison, qu'on seroit toujours éclipsé par elle, quoi qu'elle n'ait ni culottes sous le bras, ni sac sur les épaules, ni broche au côté, ni ligatures.

Babouc étant à Babouchia, la guerre s'éleva dans le pays des Ooulougs: ne pouvant y retourner sans risques, ses amis vouloient le garder. Non, leur dit il, je ne faurois séjourner plus long-temps ici; il est trop dur d'être sujet là où l'on a été roi. Je m'en vais faire le tour du monde; j'observerai les habilemens des différentes nations, & peut-être en rapporterai je un plus commode encore que celui dont se servent les Ooulougs. Il part.

Il arrive d'abord en Espagne: un haut-de-chausses, un pourpoint, un petit manteau, tel étoit l'habit Espagnol, il plut assez à Babouc.

Un Romain, le cardinal Valerius, étant venu résider comme nonce à la cour d'Espagne, fit son entrée vêtu de l'ancienne toge Romaine. Voilà, dit Alouc, le vêtement des gens raisonnables, il est avantageux & commode; Cicéron avoit bien raison quand il disoit: *Cedunt armæ togæ*. Les docteurs prétendent, il est vrai, que le sens qu'il donnoit à ce mot n'est pas

tout - à - fait celui que je lui attribue ; mais qu'importe ?

Ce qui plut sur - tout à Babouc, c'est le grand manteau Espagnol. Un jour de pluie, entre chien & loup, comme on dit, sortant de chez son médecin Bartholo à Séville, il rencontre à la porte Almaviva le nez dans son manteau : voilà, comte, lui dit - il, un excellent meuble pour la pluie & pour aller en bonne fortune. Croyez - vous qu'il fût mauvais ? lui dit Figaro sortant le nez du sien.

Tous les Ooulougs, dit en lui - même Babouc, vont se faire de ces manteaux, les gens raisonnables, pour se garantir du mauvais temps, les petits maîtres pour se donner l'air d'hommes courus des femmes. Babouc s'en fait faire un.

D'Espagne il va en France ; depuis l'Espagne, on parloit par la Suède ; les choses, me direz - vous, ont bien changé, j'en conviens ; mais, historien fidèle, je suis la vérité sans m'embarrasser de la vraisemblance.

Le Suédois, jusqu'alors l'imitateur servile des modes Françoises, venoit de prendre un habit national, le Roi avoit donné l'exemple, (*Regis ad exemplar totus componitur orbis*, diroit un pédant) & le peuple avoit imité le Roi. Voilà, dit Alouc, un trait de politique ; mais je ne suis point né Suédois.

De Suède Alouc fut en France ; Henri IV. y régnait ; cet homme Roi, ce bon Henri, qui vouloit que chaque payfan eût sa poule au pot ; mais cela ne fait rien à ce dont il s'agit ; un haut de - chausses jaune, attaché par des rosettes de rubans roses, une jaquette jaune, juste, galonnée, & crochetée à moitié taille, dou-

S iv

blée de rose, & retroussée comme celle que les officiers portoient chez les Oulougs, un gilet rose, le bas de soie blanc, l'escarpin noir avec une rosette rose, le chapeau noir couvert d'un plumet blanc, & embelli par un panache de grandes plumes souples & flottantes, & d'une gance de diamans, le manteau rose brodé de franges en argent, tombant jusqu'au bas des jambes, & attaché sur l'épaule droite par des cordons qui laissoient flotter des mouchets d'argent, un large cimetière pendant au côté, & soutenu par un baudrier de soie rose, une ceinture de même couleur. Tel étoit l'habit des seigneurs à la cour de Henri IV.

Afûrément, dit Alouc, voilà l'habit le plus élégant qu'on ait jamais porté; sans doute Adonis en étoit vêtu quand il fit la conquête de Vénus: hors l'armure que les Héros anciens portoient au combat, il n'est point d'habillement plus avantageux à l'homme; mais l'armure étoit pour la guerre, cet habit est fait pour l'amour.

A la cour étoit un vieux seigneur, le baron des Antiques, qui, au temps d'Henri IV, étoit vêtu comme on l'étoit sous Henri II. Son habit, beaucoup plus large, se boutonnoit jusqu'à la ceinture, du reste il étoit le même; il ne valoit pas la peine, dit Alouc en le voyant, de se distinguer, cet habit est moins leste & moins élégant que celui d'aujourd'hui.

La seule chose qui lui déplut dans l'habit à la Henri IV, c'étoit ces grandes fraises, d'où la tête sembloit sortir comme d'un bassin à barbe; mais les rosettes des souliers firent sa conquête. Il faut, dit il, que je substitue cette mode à celle de nos boucles; (il faut savoir

que MM. les Ooulougs portoient alors des boucles.... mais des boucles qui faisoient le tour du pied ; & ces immenses boucles faisoient paroître le pied gros, chaussioient mal, & blessoient même souvent.)

Alouc ne se lassoit point d'admirer l'habit Fran^çois, il le témoignoit hautement. — Vous ne connoissez pas les Fran^çois lui dit un sage ; cet habit a beau être charmant, je g^{er}erois qu'ils ne le garderont pas. Cela n'est pas possible, répondit Alouc. — Vous ne voulez pas m'en croire, allez - le demander à Merlin. Voilà Alouc qui s'en va chez Merlin ; car l'enchanteur Merlin vivoit encore, quoiqu'en aient dit ses envieux, qui, pour diminuer son crédit & ses pratiques, le font mourir sous le règne du grand Artus & de la chaste Genièvre, par les enchantemens de la dame du lac.

Ce temps fut celui des enchantereurs ; aussi fut - ce alors qu'on fit griller la maréchale d'Ancre pour sorcellerie, suivant l'usage du tems ; mais ne parlons pas de cela. Revenons à la grotte de Merlin, à sa grotte ; car les enchantereurs demeurent toujours dans des grottes, ainsi que les géans sur des roches, & les fées dans des isles, c'est l'usage. Merlin, ô prodige inoui que celui de lire dans l'avenir ! Merlin donc prédit à Babouc que les Fran^çois sous Louis XVI. seroient habillés exactement comme les Ooulougs.

Alouc avoit trop bonne opinion du goût des Fran^çois pour en rien croire ; il fit faire un habit à la Henri IV, & s'achemina vers la Turquie. Il alla loger chez un de ses confrères nommé la *Raison*, associé d'un autre appelé

la Commodité : c'étoit eux qui habilloient tous les Osmanlis ; leur robe longue , large , sans ligature , plut tellement à Babouc , qu'il s'en fit faire une , & s'en retourna chez les Oulougs , où la guerre étoit finie.

A son exemple , vous croyez que chacun quitta l'habit juste , incommode & ridicule , où le corps étoit comme un couteau dans sa gaine , — Eh bien non , ami lecteur , bien loin delà ; car Alouc fut obligé de mettre un manteau par-dessus son habit à la longue , de peur que la canaille ne le montrât au doigt , & ne courût après lui dans la rue .

4.

Quatrain ,

*fait en voyant passer Madame fille
de Louis XVI. *)*

Je la vois cette auguste & belle prisonnière.
La vertu malheureuse a triomphé du sort.
L'innocence , une fois , a franchi la barrière
Et de la France & de la mort.

*) Manuscrit.

S.

*Expéditions militaires des
fourmis.*

Un des plus cruels fléaux de l'Afrique, ce sont les fourmis. Il y en a de plusieurs sortes, de grandes, de petites, de rouges, de blanches & de noires. La première sorte ressemble exactement à celles de l'Europe; les deux autres sont beaucoup plus grosses, & n'ont pas moins d'un pouce de long. Les fourmis font leurs nids ou leurs loges au milieu des champs & sur les collines. Ces habitations, qu'elles composent avec un art admirable, sont quelquefois de la hauteur d'un homme. Elles se bâtilsent aussi de grands nids sur des arbres fort élevés; & souvent elles viennent de ces lieux dans les forts Hollandois en si grand nombre, qu'elles mettent les facteurs dans la nécessité de quitter leurs lits. Leur voracité est surprenante. Il n'y a point d'animal qui puisse s'en défendre. Elles ont souvent dévoré des moutons & des chevres. Bosman rapporte que, dans l'espace d'une nuit, elles lui ont quelquefois mangé un mouton, avec tant de propreté, que le plus habile anatomiste n'en auroit pas fait un si beau squelette. Un poulet n'est pour elles que l'amusement d'une heure ou deux; le rat même, quelque léger qu'il soit à la course, ne peut échapper à ces cruels ennemis. Qu'une seule fourmi l'attaque, il est perdu: tandis qu'il s'efforce de la sécouer, il se

trouve saisi par quantité d'autres, jusqu'à ce qu'il soit accablé par le nombre. Elles le traînent alors dans quelque lieu de sûreté ; si leurs forces ne suffisent pas pour cette opération, elles font venir un renfort, se saisissent de leur proie, & la conduisent en bon ordre.

Le voyageur Smith parle de certains chefs qui paroissent gouverner les fourmis. On distingue aisément, dit-il, à la tête de leurs bataillons, trente ou quarante guides qui surpassent les autres en grosseur, & qui dirigent leurs marches. Leurs expéditions se font ordinairement la nuit. Elles visitent souvent les Européens dans leurs lits, & les forcent de se mettre à couvert dans quelqu'autre lieu. S'ils oublient derrière eux quelques provisions de bouche, ou d'autres effets comestibles, ils doivent être sûrs que tout sera dévoré avant le jour. L'armée des fourmis se retire ensuite avec beaucoup d'ordre, & toujours chargée de quelque butin qu'elle a la précaution d'emporter.

Pendant le séjour que l'auteur fit au Cap-Corse, un grand corps de cette milice vint rendre sa visite au château. Il étoit presque jour lorsque l'avant garde entra dans la chapelle, où quelques domestiques Negres étoient endormis sur le plancher. Ils furent réveillés par l'arrivée de leurs hôtes ; & l'auteur, s'étant levé au bruit, eut peine à revenir de son étonnement. L'arrière-garde étoit encore à la distance d'un quart de mille : après avoir tenu conseil sur cet incident, on prit le parti de mettre une longue traînée de poudre sur le sentier que les fourmis avoient tracé, & dans tous les endroits où elles commençoiient

à se disperser. On en fit sauter ainsi plusieurs millions qui étoient déjà dans la chapelle. L'arriere-garde ayant reconnu le danger, tourna tout d'un coup, & regagna directement ses habitations.

Si les fourmis n'ont point un langage, comme les Negres & plusieurs Européens le le font imaginé, on ne peut douter, ajoute l'auteur, qu'elles n'aient quelque manière de se communiquer leurs intentions. Il s'en convainquit par l'expérience suivante. Ayant découvert, à quelque distance des nids, quatre fourmis qui paroisoient être à la chasse, il tua un Cockroach (espèce d'escargot) & le jeta sur le chemin. Elles passèrent quelques momens à reconnoître si c'étoit une proie qui leur convint; ensuite une d'entr'elles se déracha pour porter l'avis à leur habitation, tandis que les autres demeurèrent à faire la garde autour du corps mort. Bientôt l'auteur fut surpris d'en voir paroître un grand nombre, qui vinrent droit au corps, & qui ne tardèrent point à l'entrainer. Dans d'autres occasions, où il prit plaisir à renouveler la même expérience, il observa que si le premier détachement ne suffissoit pas pour la pesanteur du fardeau, les fourmis renvoyoient un second messager qui revenoit avec un renfort.

6.

Préceptes orientaux.

I.

Les jouissances que procurent les sens, sont comme les matrices des peines à venir.

2.

Le meurtrier de ton père ne doit pas rester sous le ciel avec toi.

3.

Le travail est le gardien de l'innocence des femmes; ne leur laissez pas le temps d'être oisives.

4.

Qui ramasse avec respect le bâton de son père, ne battrà pas son chien. Qui baille de ses vieux contes, ne pleurera guères sa mort.

5.

Nul fils n'est jamais innocent, quand sa mère le croit coupable.

6.

Le riche sans libéralité, est un arbre sans fruit.

7.

Le pauvre sans patience, est une lampe sans huile.

8.

L'homme qui se laisse conduire par l'espérance, voyage avec la pauvreté.

9.

Qu'est-ce que la langue dans la bouche de l'homme vertueux ? c'est la clef qui ouvre un trésor.

10.

Le tems qu'on emploie à méditer ce qu'on doit dire, est pris sur le tems où l'on se repentira d'avoir parlé.

11.

Jouis, voilà la sagesse ; fais jouir, voilà la vertu.

12.

Le mensonge est comme une blessure ; quoi qu'elle guérisse, la cicatrice reste toujours.

13.

Ne fais rien en colère ; pourquoi se mettre en mer, lorsqu'elle est agitée par une tempête furieuse ?

14.

Rien n'exprime mieux un grand parlour, qu'une nuit longue & froide d'hiver.

15.

Une femme coquette ressemble à l'ombre qui marche avec vous : si vous courrez après, elle vous fuit ; si vous la fuyez, elle vous suit.

Poësies.

A un enfant âgé d'un an.

Premier fruit d'un premier amour,
 Un charme attendrissant vers ton berceau m'attire;
 J'aime à te contempler, comme j'aime & j'admire
 L'aube naissante d'un beau jour.
 Tu dors, aimable enfant! Présent du premier âge,
 Doux repos que cherche le sage,
 Calme de l'innocence, inaltérable paix,
 C'est l'enfant qui vous goûte, & l'homme vous ignore!
 Tu dors, & ne fais pas encore
 Qu'il est des malheureux qui ne l'orent jamais.
 Pour combien de mortels est-ce un malheur de naître,
 Pour toi, c'est un bonheur. En ce moment peut-être,
 Un songe qui folâtre amuse ton sommeil,
 Et devant toi fait voltiger l'image
 Des jeux qui suivront ton réveil.
 La grace & le sourire animent ton visage;
 Comme une jeune fleur, ton front s'épanouit.
 Eh! que ne peux-tu voir l'image plus touchante
 De ta mère attentive à ta joie innocente;
 De l'erreur de tes sens, c'est elle qui jouit.
 Compagne de tes jeux, sa muette tendresse
 A tes bras étendus demande une caresse:
 Ton geste errant la guide, & sa bouche poursuit
 Sur ta bouche enfantine un baiser qui la fuit:
 Si ta main sur son cœur s'arrête,
 Heureuse d'un hasard, tout son cœur tressaillit,
 Et c'est elle encor qui regrette
 Le songe qui s'évanouit.
 Mais déjà les heures rapides
 Ranimèn le char du soleil:
 Ta mère sur ton front vermeil
 Imprime ses baisers avides.

Et

Et ses caresses moins timides
 Ont précipité ton réveil.
 Pardonne à ses transports, à ses tendres alarmes;
 De ses embrassemens ne trouble point les charmes;
 Sur le sein maternel, légèrement pressé,
 Dans ses bras caressans, mollement balancé,
 Est-ce à toi de verser des larmes?
 A ton âge il est donc des chagrins, des malheurs?
 Notre destinée est pareille;
 Comme toi, nous vivons bercés par des erreurs;
 Leur perte nous afflige, & nous versons des pleurs;
 L'homme qu'on croit heureux, c'est l'enfant qui
 sommeille;
 L'infortuné, c'est l'enfant qui s'éveille.

A une jeune personne, fâchée de voir son pré-nom remplacé par la Charrue du calendrier moderne.

Air: *Janais une jeune beauté.*

De ton chagrin je suis surpris,
 Et j'en blâme l'injuste cause:
 Tu sais que Vénus & Cypris
 Sont en françois la même chose
 Et puis ce nom tant regretté
 Est une perte bien légère,
 Quand le véritable est resté
 Dans le calendrier d'Homère.

Qu'une fille cherche à seize ans,
 A perdre le nom de son père . . .
 Tu ris . . . Est-ce moi que tu prends
 Pour confident de ce mystère!
 Eh quoi! je deviendrais un jour,
 Si j'en jugeais par ton silence,
 Avec ma Charrue & l'amour,
 Le premier laboureur de France.

Par le cit. Bellmars.

8.

Nouvelles littéraires, & scientifiques.

Odes républicaines au peuple François, par le cit. Le Brun. A Paris, chez l'auteur. C'est sans contre-dit le recueil que nous annonçons, auquel la critique soit en droit d'appliquer ces vers pleins de sens & de vérité :

Vous savez des grands vers les disgraces tragiques,
Et souvent on ennuie en termes magnifiques.

Les soirées amusantes, journal récréatif, dédié aux habitans des villes & des campagnes. A Paris, chez Hautboult Dumoulin. Il paroît de cette collection deux vol. qui sont les lettres de deux amans, habitans de Lyon, & un troisième intitulé Miss Lony, traduit de l'Allemand de Mad. de la Roche. Prix de chaque volume, 60 livres en assig. ou 20 sols en numéraire.

Théorie de la terre, par Jean Claude Delamétherie. 3 vol. in 8. de 450 pag. chacun, ornés de 7 planches. A Paris, 150 liv. franc de port, en ass. chez le citoyen Lucet, rue Montmartre nro. 94. Le but de l'estimable physicien à qui nous devons cette savante géologie, est de prouver que la croûte extérieure du globe a été formée dans le sein des eaux: qu'enfin toutes les montagnes ont été produites par

cristallisation ; or, la petite quantité d'eau qui existe aujourd'hui, soit dans les mers, les lacs, les fleuves, seroit absolument insuffisante pour opérer la dissolution nécessaire, puisqu'en supposant cette masse répandue sur toute la surface du globe, elle ne formeroit qu'une couche d'environ sept à huit cents pieds ; c'est donc encore une nouvelle preuve que la plus grande partie des eaux des mers primitives à disparu ; mais s'il a existé une couche d'eau extérieure de trois mille toises, & qu'il n'en reste plus que sept cents pieds, ou environ la 25e partie, que sont devenus les 24, 25e ? Telle est la grande question que l'auteur examine, & ses doutes ainsi que ses assertions sont des traits de lumière, également précieux aux savans de tous les pays.

Traité élémentaire de morale & du bonheur.
2 vol. in 16, chez l'éditeur, Aubin, à Paris.
Vite, partons, vous qui avez lu ce petit livre ;
allons chercher la chaumiére, le jardin bordé d'un ruisseau, un rucher, quelques poules,
chacun notre chèvre, une petite bibliothèque ;
partons, il est tems. Nous avons encore un
peu de la santé du chap. IV., l'aisance & la
liberté des chap. V. & VI. ; allons à la tran-
quillité du VII. Dans l'état de tranquillité,
il faut de l'occupation, sous peine de dégoût
ou d'ennui ; au défaut d'une profession, on
trouve une occupation intarissable dans l'his-
toire naturelle & dans l'étude ; c'est la matière
des chap. VIII & IX ; les suivans traitent de
la conscience, des passions, de l'appréciation.
Les premiers chapitres du tome II traitent en-
core de quelques parties de la morale ; le

T ij

reste parle de la contribution que l'individu doit payer au bonheur de la société.

Abolition de la peine de mort : à Paris chez Caillot. Prix 9 liv. en assig. "L'exemple d'un vivant qui souffre, est plus efficace que celui d'un mort ;" telle est la question que l'auteur discute, pour prouver, que l'abolition de la peine de mort, a moins d'inconvénients que les supplices.

Le génie des siècles, par Théophile Mandar. À Paris, chez Lucet. Prix 95 liv. en assig. Amalgame indigeste, qui prouve que l'auteur du génie des siècles a eu l'imprudence d'écrire, avant d'avoir imploré les secours du génie de la raison.

Eléments d'histoire naturelle, par A. L. Milin. À Paris, chez Agasse; prix 40 liv. en assig. Le principal mérite de cet ouvrage, est, de pouvoir servir de guide instruit & fidèle à la jeunesse, pour parvenir à obtenir les premières notions de cette science, regardée de nos jours comme la plus utile & une des plus agréables.

Les trois sœurs : par Madame Bournon-Malarme. 4 vol. in 18. à Paris, chez Laurens. L'auteur a donné des noms anglais à tous les personnages de son roman, mais toutes ses aventures sont françoises. Ce roman ne manque pas d'intérêt.

Craon & les trois opprimés. À Paris, chez l'Huillier. Les trois opprimés sont un Mosco-

vite, un Kan de Caramanie, & un Africain, qui racontent leurs aventure. *Craon* est un de ces François de 1791, qui vouloient faire lire aux yeux de tous les peuples la liberté Françoise.

Almanach des Muses, pour l'an 4. de la R. F. (1795.) A Paris, chez Louis. L'almanach des Muses qui vient à paraître, est fécond en pièces, propres à nous retracer le goût d'une bonne versification. *Delille* est à la tête de ces heureux adeptes; qu'on lise son poème de l'imagination, & sur-tout sa traduction de l'épître de Pope au docteur Arbuthnot.

Le faux dénonciateur, ou l'innocence reconnue, estampe de 24 pouces de large, sur 20 de haut, gravée par Augustin Legrand, d'après Restal; prix: 40 liv. Chez le cit. Bonce, rue S. Séverin, no. 115. Cette gravure, dans le genre anglois, fera plaisir à ceux qui cherchent moins dans les personnages, les justes proportions du dessin, que l'expression des différens sentiments dont ils doivent être animés. Chaque figure ici a un caractère différent, & l'indignation du juge trompé, se distingue aussi facilement que la surprise & la honte du calomniateur confondu.

Portrait de Camille-Desmoulin, peint par Boze, gravé par B. Ses traits sont frappans, & ce portrait peut-être mis à la tête des numéros du *Vieux Cordelier*, dont le 7e numéro vient de paraître.

Le génie du commerce traversant le globe à l'aide de la boussole. Ce tableau allégorique
T iij

de 28 pieds de large sur 14 de hauteur, est placé dans la ci-devant chambre de commerce de la ville de Rouen. Il est peint par Lémonnier, de la ci-devant académie, en 1791. L'estampe d'une grande ordonnance répond à l'estime que le peintre s'est justement acquise au moment de l'exposition de son tableau. Elle se vend à Paris, chez *Levassieur*, rue des Maçons, nro. 445. Prix 1600 liv. en assig.

A N E C D O T E.

Louvet est l'auteur de deux romans, publiés quelques années avant la révolution, dont l'un a pour titre: *Une année de la vie de Faublas*, & l'autre est intitulé, *six semaines de la vie de Faublas*. Une femme d'esprit, Mad. de Staël, faisoit dernièrement à Paris dans une société assez nombreuse, *l'histoire de Faublas*, c'est à dire, de *Louvet*, de la manière suivante.

„ Dénoncer toutes les autorités constituées „ en 1791, faire le Polichinelle à la tribune „ des Jacobins & le Pasquin à la barre de l'as- „ semblée législative, se mettre sur les rangs „ pour être ministre & bouder contre la cour, „ parce que la cour ne faisait point attention à „ lui, s'afficher dans un mauvais journal ap- „ pellé la sentinelle, & déclamer sans cesse „ contre les phantomes de son imagination; „ voilà une année de la vie de Faublas.

„ Arriver sur les bancs des législateurs, „ débiter de belles phrases fort peu raisonnées, „ fuir dans le Finistère sans ressource, sans „ combinaison, en étourdi, & courir ensuite

„ faire des romans dans les grottes du Jura &
 „ sur les rives du Leman ; voilà six femaines
 „ de la vie de Faublas.

„ Revenir au sein du corps législatif, payer
 „ d'ingratitude ceux qui l'ont rappelé, débit-
 „ ter des calomnies & les vendre au gouver-
 „ nement, faire de sa Ladoiska une fille de
 „ boutique, faire peur à tout Paris par ses
 „ discours révolutionnaires contre la clé-
 „ mence ; voilà toute la vie du chevalier de
 „ Faublas.”

Pourquoi, s'écrierent tous les auditeurs,
 tout cela n'est-il pas un roman ?

9.

Enigme. Charade. Logogryphe.

Enigme.

Nous sommes deux ; notre union
 N'opère que division.

Charade.

Mon premier est une voyelle,
 Mon second une voyelle,
 Et mon tout fut une mortelle.

L o g o g r y p h e.

Veut-on m'avoir sans queue ? on me présente aux
grands :

Veut-on m'avoir sans tête ? on s'adresse aux mar-
chands.

(Le mot de l'énigme du dernier numéro
est, *Eve* ; le mot de la charade · lo-
gogryphe est, *Vermine*.)

Table des matières.

Estampe. Portrait de Fouquier-Tainville.

| | Page. |
|--|-------|
| 1 Des assassinats & des vols politiques; par Raynal. (Fin.) | 209 |
| 2 Fragmens tirés des souvenirs d'un jeune prisonnier à Paris. | 256 |
| 3 Alouc-Babouc, conte oriental. | 276 |
| 4 Quattrain, fait en voyant passer Ma- damne, fille de Louis XVI. (Manu- scrit.) | 282 |
| 5 Expéditions militaires des fourmis. | 283 |
| 6 Préceptes orientaux. | 286 |
| 7 Poésies. | 288 |
| 8 Nouvelles littéraires & scientifiques. | 290 |
| 9 Énigme. Charade. Logogryphe. | 295 |



C. Müller sc.

Madame royale
MARIE THERESE CHARLOTTE
DE FRANCE
Fille de Louis XVI.

A V R I L.

I.

*Sur la funeste connoissance
que l'homme a de la mort.*

Que l'homme est à plaindre ! Que sa raison lui est funeste ! Ce flambeau que la nature lui avoit donné pour l'éclairer dans sa course, s'est changé en une torche funèbre qui ne lui découvre qu'un abîme inévitable. A peine ses regards se sont-ils arrêtés sur ces globes magnifiques qui embellissent sa demeure, qu'un voile sombre s'étend sur tous les objets dont il est environné. Emporté dans le char de la mort, toutes les beautés sont pour lui fugitives ; ce qui devroit le charmer ne fait qu'augmenter ses regrets & sa douleur.

N. C. d. L. N. IV. 1796.

V

La première vérité dont on effraye son enfance, c'est qu'il cessera d'être bientôt. S'il pénètre dans un temple, des caractères tracés sur la pierre lui apprennent, que les auteurs de ses jours ne sont plus que poussière. La terre, surchargée de tombeaux, lui offre sans cesse la triste & dernière demeure de l'homme: son cœur resserré par la crainte, n'ose se livrer à la joie; tous ses sentimens, toutes ses affections sont altérés par la fraude. Condamné, comme tous les êtres, à éprouver cette dissolution des parties qui composent son individu, il est le seul qui la craigne. L'aigle qui s'élève de dessus la pointe des rochers, & parcourt de son vol superbe l'immenrité des airs; le lion farouche qui fait retentir la forêt de ses rugissemens, portent par-tout la mort & ne la redoutent point. Le bœuf qui s'avance à pas lents dans la prairie, ne prévoit pas qu'un femeurtrier fera un jour couler son sang; que ses membres dispersés & suspendus, nourriront les habitans des villes. L'homme, plus malheureux que tout ce qui respire, croit voir à chaque instant la tombe s'ouvrir sous ses pas, & engloutir tout ce qui lui est cher. S'il a une compagnie aimable, il tremble que le fil de ses beaux jours ne soit brisé. Dans

le moment où ses enfans, le visage enflammé par le plaisir, accourent & se précipitent dans ses bras, son cœur est partagé entre la joie & la frayeur; une maladie peut les lui enlever! . . . Tant de pères, se dit-il avec douleur, ont survécu aux enfans qu'ils chérissaient, qui étoient le bonheur & l'appui de leur vieillesse!

Plus l'homme a une ame sensible, plus son esprit est éclairé, & plus la pensée de la mort vient souvent l'attrister. La moindre maladie renouvelle ses craintes; ce n'est qu'à l'aide du plaisir, du tumulte d'une vie dissipée, qu'il échappe à l'idée funeste qui le poursuit. Si le paysan qui est tout le jour brûlé par le soleil, & essuie de ses mains lrides la sueur qui coule de son front, redoute moins la mort que le riche citadin, ce n'est pas parce qu'il est plus malheureux, mais parce que ses yeux ne voyent pas dans l'éloignement. Il ne craint de mourir que lorsqu'étendu sans force dans sa chaumière, il voit la miserable compagnie de ses peines lui porter, avec tristesse, le pain qu'il a arraché du sein de la terre. Alors, la vie, cette vie qu'il passe dans le travail & l'indigence, a encore des charmes pour lui; il souhaiteroit

qu'elle se prolongeât: il ne veut pas que la nature mette un terme à sa misère. Ces braves soldats qui se précipitent avec assurance au milieu des dangers, ne font qu'entrevoir le péril: un seul mot leur donne le change; l'officier éclairé en voit seul toute l'étendue; la nature effrayée l'avertit du danger, mais son cœur le soutient & l'honneur l'attache au péril.

La plupart des hommes ne craignent pas tant de perdre la vie, qu'ils sont effrayés de la mort. Il en est peu dont les passions soient assez vives, les attachemens assez forts, pour regarder l'existence comme une chose précieuse. L'homme n'est pas avare de ses jours; il ne les prodigue que trop: l'ennui & les désirs insensés semblent les lui prolonger, mais son imagination s'obscurcit lorsqu'elle s'arrête sur la poussière des tombeaux. Cette couche froide & glacée, ce silence ténébreux l'attristent & l'épouventent.

Hélas! il est si malheureux pendant sa vie! Tant de maux s'attachent à son être & le tourmentent! Il est si industrieux à se créer des peines! Pourquoi le terme de ces malheurs lui paroît-il le plus grand de tous? Pourquoi le juste persécuté & le coupable

frémissent-ils également, lorsque la vieillesse appesantie sur eux, leur fait entrevoir la nuit du trépas ? C'est parceque le juste s'en occupe trop, & que le méchant n'y a pas assez pensé. Pères tendres, époux vertueux, ne craignez pas de mourir ; ce sont ceux qui survivent qui sont les seuls à plaindre : ces transports, ces convulsions qui agitent les mourans ne font souffrir que ceux qui les environnent : ce froid qui vient de glacer leur sang, a éteint tous leurs maux. Armés d'un fer meurtrier, n'en n'appuyons pas la pointe sur notre cœur ; ne précipitons pas le cours de ces jours que nous pouvons rendre heureux : parceque la fortune s'est envolée loin de nous, ne nous écripons pas que nous avons tout perdu. Tant que le soleil se lèvera sur notre horizon, & dorera le sommet de nos montagnes ; tant que l'air que nous respirons ne sera point altéré, que la terre nous ouvrira son sein fécond, que l'onde échappée de ses réservoirs arrosera nos plaines, pourquoi la vie nous seroit-elle à charge ? Mais aussi, lorsque les années accumulées sur nos têtes, auront blanchi nos cheveux & glacé nos cœurs, ne redoutons pas la mort ; elle ne doit effrayer que les coupables.

Okano : fragment d'un voyage à St. Domingue.

Ils ont presque entièrement disparu ces Caraïbes, qui couvraient les îles de l'Amérique à l'arrivée de Christophe Colomb sur le nouvel hémisphère. Ils sont déjà retranchés de la race humaine, & les faibles restes de ces peuples, qu'on rencontre encore épars dans quelques-unes des Antilles, sont abâtardis ou prêts à s'éteindre. Les barbares conquérants, qui commencèrent par les exterminer, les peignirent ensuite avec les traits les plus défavorables ; mais en les calomnitant, pour chercher à diminuer l'horreur que leur destruction doit inspirer, ils n'ont pas pu s'empêcher de nous laisser appercevoir, combien les mœurs de ces malheureux Indiens étoient douces & enfantines. Quand on les considère, même dans les tableaux noircis des historiens Espagnols, on trouve un rapport frappant entre les Caraïbes & ces insulaires de la mer du Sud,

que le célèbre capitaine Cook & M. de Bougainville nous ont représentés sous des couleurs si intéressantes. Voilà, en effet, l'homme de la nature; doux, simple, & ne s'occupant jamais qu'à jouir. La terre féconde, le climat fortuné où il se trouve, lui procure abondamment, sans le plus léger travail, tout ce qui convient à son bonheur; & les passions factices des peuples policiés, ou les besoins des peuples sauvages qui habitent des contrées moins favorisées, n'ont point dégradé sa bonté primitive. L'amour est la seule passion un peu vive qu'il ressente, & qui puisse le troubler: car la nature semble toujours avoir voulu vendre, au prix de quelques tourmens jaloux, ce besoin si attrayant & si délicieux de l'amour.

Les Caraïbes, malgré leur profonde apathie, éprouvoient les excès de cette passion impérieuse; & comme ils s'y livroient avec plus d'abandon, comme ils en connoissoient mieux toutes les délices, que ne savent les connoître les peuples que d'autres soins distraient, ils sentoient peut-être aussi plus vivement la gêne des contradictions & des obstacles; ces hommes si paisibles s'oublioient alors jusqu'à invoquer la vengeance.

V iv

Ils devenoient même quelquefois sanguinaires. Le récit que je vais faire en est une preuve; & cet exemple pourra servir à donner quelques notions du caractère de ce peuple, dont l'histoire restera probablement à jamais ignorée.

Arraché, il y a quelques années, aux erreurs, au délire, à l'insouciance de la première jeunesse, & à tous les charmes de l'étude & de l'amitié, je traversai la mer, & j'arrivai à Saint-Domingue. La fortune, qui venoit de m'éloigner de tout ce que j'avois de plus cher au monde, sembla vouloir un peu m'en dédommager, en me faisant renconter dans cette isle un de ces hommes rares, qui joignent les vertus au génie, qui sont tout par eux-mêmes, & qui commandent toujours, sans le vouloir, le respect & l'admiration. Je ne le nomme point ici, de peur de blesser sa modestie, égale à son mérite: mais il ne pourra pas plus empêcher qu'on le reconnoisse, qu'il n'a pu éviter les distinctions, qui ont été le chercher dans la simple classe des citoyens où il se renfermoit. Malgré la disproportion de nos âges, cet homme si estimable vint à moi avec empressement, & son ame s'empara

bientôt de la mienne. Le climat m'ayoit fait éprouver cette révolution cruelle, à laquelle sont soumis tous ceux qui arrivent sous la zone torride. Dès-lors mon nouvel & bienfaisant ami m'engagea à quitter la ville du Cap, pour changer d'air & pour passer ma convalescence sur son habitation.

Là, je pouvois m'abandonner librement à ce goût de la solitude & des rêveries, qui m'a toujours dominé. Souvent, avec un volume d'Homère, de Racine, ou de Fénélon, je marchois le long des plantations de cannes de sucre, pour me rendre au bord de la rivière, qui entoure la vaste habitation où j'étois; puis je descendois encore en suivant un magnifique berceau de bambous, qui couronne cette rivière jusques à son embouchure. Une petite prairie, nommée *Savane*, d'après le mot espagnol, *Savana*, que les Créoles de St. Domingue ont francisé, offre en cet endroit un coup d'œil charmant, & est ombragé en partie par une forêt de bois de campêche & de mangliers. De l'autre côté de la rivière, sont les dunes qui séparent le Limbé du port Margot; & de là enfin on peut considérer une immense étendue de mer, sur laquelle on découvre incessam-

ment ou des vaisseaux qui traversent, ou des poissons qui bondissent.

Tandis que j'admirais ce superbe spectacle, & que mon ame emportée sur les ondes, suivait les navires dont j'avois aperçu les voiles, ou revolait vers ma patrie & mes amis, un homme nu traversoit souvent la plage, un peu loin de moi, jetoit ses filets dans la mer, & rentroit, chargé de sa proie, dans le petit bois de mangliers. Je le pris long-temps pour quelque Métis, pécheur des environs. Mais enfin son assiduité dans ce lieu solitaire m'inspira de la curiosité, & un jour je marchai sur ses pas, comme il regagnoit son asile. Là, quelques feuilles de palmier formoient un petit hangar propre à le mettre à l'abri des fortes pluies. Un hamac de pitre,*) artistement tressé, étoit suspendu à deux arbres voisins, & plusieurs calebasses de diverses grandeurs, très-bien découpées & gravées, composoient tous ses ustensiles.

Je reconnus, en m'approchant, que cet homme étoit de race Indienne. Ses cheveux

*) Espèce de chanvre qui croît spontanément en Amérique,

lisses, sa peau cuivrée, son front aplati, ses yeux qui sembloient se chercher l'un l'autre, tout m'annonçoit son origine. Je l'obser-
vai en silence; & lui, sans me dire une seule
parole, continua de se livrer à ses occupa-
tions. D'abord il creusa un grand trou dans
le sable; il y mit beaucoup de bois sec qu'il
alluma, & qui fut bientôt changé en brasier
ardent. Ensuite il posa sur ce brasier le poi-
son qu'il venoit de pêcher, en l'arroasant,
pendant qu'il cuisoit, d'un peu de sel & de
piment, & de beaucoup de jus de citron; &
quand ce poisson fut bien grillé, il l'étendit
sur une grande feuille de bananier, avec un
tas de bananes, & il m'invita à manger.
Cette invitation fut le premier discours qu'il
me tint; car jusqu'à ce moment il avoit agi
comme s'il n'y avoit eu personne devant lui.
Son air de franchise & de simplicité, ainsi
que la couleur dorée de ses mets, m'empê-
cha de refuser le bon sauvage. J'avoue même
que je n'ai jamais mangé de poisson aussi ex-
cellent. Mon appétit charmoit mon hôte;
& il me parut si content de moi, qu'après
le repas, je me hasardai à lui adresser quel-
ques questions.

“Tu es Caraïbe, lui dis-je”? Ah! oui,
me répondit-il en laissant tomber sa tête sur

sa poirrine, & ses yeux se remplirent de larmes. Puis tout-à-coup il se releva, & regarda autour de lui, comme s'il avoit craint qu'on nous eût entendus. "Mon ami, ajoutai-je alors, depuis combien de temps es-tu dans cette baie? — Depuis trois ans, me repliqua-t-il; & tu vois comment j'y vis. Les Nègres des habitations voisines m'apportent des bananes & du tabac. Je leur donne en échange une partie de ma pêche, & quelque calebasse que je m'amuse à graver pour eux."

"Où habitois-tu avant de venir ici? — A cette question il poussa encore un profond soupir, & ses pleurs recommencèrent à couler. — Mais apprends-moi au moins ton nom, continuai-je. Mon nom? mon nom? repliqua-t-il d'un air égaré, tu le sauras: mais ne le répète jamais tant que j'habiterai ce lieu. Mon nom est Okano. En prononçant ce mot, il se jeta le visage sur le sable, & de ses mains il pressoit la terre comme s'il eût souhaité qu'elle s'entr'ouvrit pour le cacher. Mes consolations, toutes les marques d'intérêt & de pitié que je lui donnai, l'obligèrent enfin à se relever: mais je ne pus plus en arracher une parole; & aux ap-

proches de la nuit, je me retirai, le cœur pénétré de tristesse.

Quelque préoccupé que je fusse de mon aventure, je me gardai bien d'en parler à personne; mais je me promis de revoir O-kano, & de l'engager à satisfaire entièrement ma curiosité. Je ne voulus cependant point lui marquer trop d'empressement, de peur de lui inspirer de la méfiance; le lendemain j'attendis qu'il fût un peu tard pour retourner au bord de la mer. Je ne fis même aucune question ce jour-là au Caraïbe. Je me contentai de lui présenter des feuilles de tabac & divers fruits; ce qui parut le flatter beaucoup. Les jours suivans, j'y revins familièrement; & il s'accoutuma si bien à ma présence, qu'il ne faisoit plus guère son repas du soir que je ne fusse arrivé. Malgré cela, toutes les fois que je lui demandois son histoire, il gardoit un profond silence, pleuroit, me faisoit signe de la main de ne pas continuer, & souvent il se jetoit à terre.

Un jour que j'étois allé pour le visiter de meilleure heure que de coutume, je ne le trouvai pas, & je passai vainement l'après midi à l'attendre. Son hamac restoit suspendu, ses calebasses étoient en ordre. Rien ne

manquoit dans son asile. Le lendemain & plusieurs jours de suite, je perdis également mes pas à le chercher. Okano ne reparut plus. Divers bruits se répandirent alors sur la mort de ce malheureux Indien. Les Nègres qui l'aimoient, s'épuisèrent en conjectures. Les uns prétendoient que les Zombis *) l'avoient enlevé; les autres, qu'il s'étoit tué lui-même; & un grand nombre croyoit avec plus de vraisemblance, qu'il avoit été dévoré par quelque requin ou par quelque caïman. Enfin je partis de l'habitation où j'étois alors, sans pouvoir découvrir ce qu'il étoit devenu.

Plus d'un an après je fis un voyage dans le quartier du Port-au-Prince, si malheureusement célèbre par les tremblemens de terre qui l'ont souvent dévasté. Je désirai alors de voir les grands lacs, qui séparent en cet endroit de St. Domingue les établissemens François des Espagnols; & une partie de chasse que je fis avec quelques habitans, m'en fournit l'occasion. Nous étions cinq chasseurs blancs, suivis de cinq

*) Les Zombis jouent un grand rôle parmi les Nègres; ce sont leurs larves, leurs farfadets.

esclaves Nègres & de quelques mullets chargés de nos bagages, de biscuit & de vin. Nous nous rendimes jusqu'au fond de la plaine du Cul de sac, où nous nous embarquâmes dans une pirogue pour traverser le premier lac; nous envoyâmes nos Nègres, nos chevaux & nos mullets, par les défilés de la montagne; & nous les rejoignîmes sur la hatte d'un Espagnol nommé *Narcissa*.

Les Espagnols de St. Domingue mènent en général une vie nomade & patriarchale, qu'il n'est peut-être pas indifférent de connoître. Le tableau de celle de *Narcissa* en présentera une idée.

Propriétaire d'une hatte d'environ quatre lieues de large sur huit de long, *Narcissa* possède plusieurs grands troupeaux de vaches, de jumens, de chèvres & de brebis. Sa maison, située au milieu d'une vaste prairie, est très-simple & très-commode. Les galeries qui l'entourent, & le péristile qui la partage, y entretiennent une perpétuelle fraîcheur. Dans ce péristile sont tendus plusieurs légers hamacs, où les hommes se balancent, tandis que les femmes assises tout autour sur des plians de cuir, s'occupent à broder, à coudre leurs vêtemens, ou chantent quelques

ballades qu'elles accompagnent de leur guitare.

A quelque heure du jour que les étrangers arrivent là, on leur offre du café, des confitures, des fruits, & du lait excellent; & un refus est presque une injure. Narcissa paroifsoit alors âgé d'une cinquantaine d'années; sa femme plus jeune, & d'origine Indienne, étoit encore très-belle, & cinq filles charmantes composoient leur famille.

Nous courûmes quatre ou cinq jours de suite à la chasse & à la pêche, excessivement abondantes dans ce pays-là. Nous étions rassasiés de poissons, de pintades sauvages, de paons, de courlis, de ramiers, & de plusieurs autres espèces de gibier, non moins exquis. Enfin, moi qui voulois visiter les deux lacs, je proposai à un de mes compagnons de me seconder. Tandis que les trois autres restoient chez Narcissa, celui-ci passa le long des montagnes de Baroco; je m'acheinai, suivi de mon Nègre, du côté opposé, & nous nous donnâmes rendez-vous à la baie de Neybe.

Le second jour de ma route, après avoir long-temps côtoyé les bords du lac, je fus obligé

obligé de m'en écarter pour chercher un asile. Je remontai, environ deux lieues, le long d'une petite rivière, & je découvris enfin au milieu de plusieurs touffes de cocotiers & de bananiers, une assez belle cabane. Je m'y rendis, & je demandai l'hospitalité à une femme Indienne qui se présenta sur la porte. Sa réponse me pressa de descendre; & pendant que mon Nègre prenoit soin de mes chevaux, j'étendis mes provisions, & j'offris à manger non seulement à l'Indienne qui m'avait accueilli, mais encore à deux autres beaucoup plus jeunes, dont une tenoit un nourrisson pendu à sa mamelle. Ces femmes m'acceptèrent amicalement; & après que mon Nègre eut soupé comme nous, je lui fis tendre mon hamac sous la petite galerie de la cabane, & je me couchai. Les Indiennes venoient de rentrer chez elles, & il étoit absolument nuit lorsqu'un homme arriva. A la manière dont on le reçut, je ne pus pas douter qu'il ne fût le maître de la cabane: mais qu'on juge de ma surprise, dès que je crus, en écoutant sa voix, entendre celle d'Okano. Je ne pouvois cependant pas me le persuader entièrement. J'imaginois qu'Okano étoit trop bien mort au Limbé, pour qu'il eût pu ressusciter à Neybe. Je

N. C. d. L. N. IV. 1796. X

n'osai même point appeler mes hôtes pour m'informer de la vérité. Je passai la nuit dans cette inquiétude, & ce ne fut qu'au lever du soleil que mes yeux reconnurent le bon Caraïbe.

Sa surprise égala la mienne; & il m'est impossible d'exprimer ses transports. Il me bâisoit les mains & les pieds, il pleuroit, riait, pouffoit des cris de joie, & sautoit comme un enfant. Enfin, après que nous eûmes déjeuné: Okano, lui dis-je, maintenant que tu me sembles heureux, tu me raconteras tes aventures. — Volontiers, me répondit-il. Je n'aurai plus rien de caché pour toi. Et soudain il commença le récit qu'on va lire, & que ses larmes interrompirent souvent.

“Je suis du petit nombre des francs Indiens qui existent encore dans cette île. Jamais le sang Espagnol ni le sang Africain ne se sont mêlés à celui de ma race. Né sur les bords de l'Ozama, j'y vivois heureux & indifférent, quand une femme Indienne, dont le mari éroit mort depuis peu, vint chercher un asile auprès de notre petite retraite. La réputation de mon père avoit fait croire à cette femme qu'elle trouveroit en lui un pro-

teuteur, & son espérance ne fut point vaincue. Ma mère étoit au tombeau. Mon frère ainé demeuroit ici avec sa femme & ses deux filles que voila, me dit-il en montrant les trois Indiennes. J'étois le seul enfant que mon père eût auprès de lui, & ce bon vieillard s'empressa d'accueillir la veuve qui l'imploreroit. Mais hélas! pourquoi faut-il que je raconte une aventure si chère & si funeste? une aventure à laquelle je dois le peu de momens heureux que j'ai goûtes, & qui a empoisonné le reste de ma pénible vie. La veuve Indienne dont je viens de te parler, n'étoit pas seule. Elle étoit suivie de sa fille, ou plutôt d'un de nos Zemés,*) qui avoit daigné prendre une forme humaine. A la fleur de son âge, la belle Yango réunissoit à tous les charmes qu'on puisse souhaiter dans les femmes, cette candeur céleste qu'elles possèdent quelquefois. Sa taille avoit la noblesse des jeunes palmiers, & la flexibilité des souples roseaux: mais sa taille & la grace de ses traits n'étoient que les moindres

*) Les Indiens croyoient que les Zemés étoient des intelligences célestes; mais ils regardoient le Manitou, ou le diable, comme bien plus puissant que les Zemés.

de ses dons, Yango surpassoit en douceur l'amoureuse & timide colombe. Enfin, dès que mes yeux la virent, mon cœur l'adora; Je ne tardai pas à le dire à ma bien-aimée, & je la trouvai sensible à ma passion. Cependant à peine j'en avois reçu le prix, que la mort vint m'enlever mon père. Ce malheur fut le premier que je sentis: mais Yango & sa mère pleuroient avec moi; & les larmes d'Yango adoucisoient les miennes. Hélas! pouvois je prévoir alors que je la pleurerois bientôt elle-même?"

"Pendant que mon père touchoit à ses derniers momens, il avoit été visité par un Caraïbe, nommé *Tinamou*, qui connoissoit beaucoup la vertu des plantes, mais qui cependant n'en avoit point trouvé de salutaire pour nous. Ce Caraïbe vit alors Yango, & le poison de l'amour entra dans son cœur. Bientôt *Tinamou* perdit une femme dont il avoit eu deux enfans, & il s'empressa de venir demander Yango pour la remplacer. Yango & sa mère lui avouèrent avec franchise le lien qui nous unissoit. Alors le Caraïbe se retira en silence."

"Quelques mois s'étoient écoulés depuis cette aventure; nous l'avions même oubliée,

quand je formai le projet d'aller pécher dans l'Ozama une espèce de poisson qu'Yango aimoit beaucoup, & qui se trouvoit en abondance dans un petit enfoncement du fleuve, à quelques lieues de notre habitation. Je partis au soleil levant: mais avant de partir, j'embrassai ma bien-aimée. Elle versoit des pleurs, & jamais ses caresses n'avoient été si vives & si touchantes. O ciel! je crois encore la voir, l'entendre & sentir ses embrassemens! Je n'allois à la pêche que pour Yango; & pourtant je fus toute la journée accablé de mélancolie; le ciel me donnoit un pressentiment confus de mon malheur; car sois bien certain que nos bons Zemés cherchent toujours à nous découvrir le mal qui nous attend, pour nous le faire éviter: mais le Manitou nous entraîne malgré eux."

"Ma pêche fut abondante. Je reprenois ma sérénité, quand l'idée de Tinamou vint me frapper. Soudain je revolai vers ma cabane: mais il étoit trop tard. Le crime étoit commis; & le premier objet que je vis en entrant chez moi, fut la mère d'Yango étendue sur le corps de sa mourante fille, & s'efforçant en vain de la ranimer. Je me précipitai aussi sur ma bien-aimée. Je reçus

son dernier soupir. ¹⁵ Elle expira dans mes bras. Si tu as jamais aimé, mon ami, & si tu as perdu l'objet de ta tendresse, au moment que tu l'aimois le plus, juge de mon désespoir. Sans cela tu ne peux pas l'imaginer. Je ne savois pas pleurer: mais j'étois furieux, je tombois sur la terre dans de longs évanouissements, & je ne sortois de cette stupeur, que pour jeter des cris de rage, & pour invoquer la mort, qui ne voulut point m'exaucer. Enfin, au bout de quelques jours que mes sens furent un peu calmés, & qu'une douleur plus tranquille eut succédé à mon égarement, on m'apprit la cause de la mort de mon épouse: on me dit que le barbare Tinamou avoit profité de mon absence, & veillé l'instant où Yango alloit se baigner dans l'Ozama, pour la surprendre. Là, le monstre s'étoit emparé d'elle, & l'avoit forcée d'avaler une pomme de mancenillier, poison le plus terrible que la nature ait produit."

"Alors je jurai de vivre pour venger ma bien aimée. Je courus chez Tinamou. Il n'y étoit point. Je le cherchai vainement plusieurs mois de suite. Enfin j'imaginais qu'il pouvoit étre dans cette baie de notre isle, où les Espagnols emploient encore

quelques Indiens à tirer des perles du fond de la mer. C'étoit la saison de la pêche. Je m'y rendis. En arrivant, je me mêlai aux Caraïbes qui étoient sur le rivage, & j'observai les plongeurs qui disparaisoient ou qui revenoient avec des huîtres. Quelle fut ma satisfaction, quand je reconnus Tinamou ! Pour lui, il ne me distingua point. J'attendis l'instant où il replongeoit; soudain je me précipitai après lui; je me saisis d'une de ses jambes, & je l'entraînai bien loin dans la mer, résolu de le faire périr, & de périr avec lui, s'il le falloit. Tinamou avoit au moins deux fois mon âge, & étoit bien plus robuste que moi; mais tous ses efforts furent vains. Je l'avois si bien cramponné, qu'il ne put pas se faire lâcher; ensin je sentis ses membres engourdis: il étoit noyé; & je l'abandonnai sous les eaux. Revenu sur le rivage, je racontai aux Indiens mon malheur & ma vengeance: ils m'applaudirent tous.

“Cependant, Tinamou avoit laissé deux fils, qui furent bientôt devenus des hommes. L'usage parmi nous est de punir toujours la mort par la mort. Les deux fils de Tinamou résolurent la mienne, & je fes-

obligé de quitter les bords de l'Ozama pour leur échapper. Je me retirai dans les montagnes de Cibao : ils vinrent m'y chercher. Je gagnai Samana, ils m'y suivirent encore ; & enfin je ne pus me cacher que sur le rivage du Limbé, où tu m'as connu. Au bout de six ans d'exil & de craintes, je vis une nuit, en songe, mon frère ainé, qui sembloit implorer mon secours. Soudain je partis ; je vins ici, & j'apris que les deux fils de Timamou, désespérés de ne pas me trouver, avoient massacré mon malheureux frère, & venoient d'abandonner l'isle de Saint-Domingue. J'allai revoir d'abord mon ancienne demeure, & pleurer sur la tombe d'Yango. N'y trouvant point sa mère, qui étoit allé mourir loin de là, j'exhumai les restes de ma bien-aimée ; je les portai ici, & je les enfevelis au milieu de ces cocotiers, où je puis les adorer tous les jours."

" J'établis alors ma résidence en ce lieu, pour servir de protecteur à la veuve & aux filles de mon frère. Te l'avouerai-je ? elles ont voulu toutes les trois que je devinsse l'époux de celle que tu vois avec un nourrisson ; & j'ai cédé à leur désir & au vœu de la nature. O Yango ! me le pardonneras-tu ?..."

En prononçant ces derniers mots, ses larmes coulèrent avec plus d'abondance : mais sa jeune épouse, qui pleuroit aussi, s'avanca & lui présenta son enfant. Okano le prit, le caressa, se mit même à lui sourire, & je vis que dans les plus profondes douleurs, les affections & les épanchemens de la nature sont toujours doux & consolans.

3.

Histoire du manteau.

En suivant l'usage des manteaux jusqu'à nos jours, l'histoire ecclésiastique fournit plusieurs faits que je serois en droit de revendiquer ; les manteaux de S. Florent, de S. Martin, de Sainte Ursule, de S. François d'Assise, de S. François de Paule, mériteraient des dissertations particulières. Il suffira de dire ici que dans les premiers siècles du christianisme, une grande partie des nouveaux chrétiens, & sur-tout les clercs, abandonnèrent la robe Romaine, alors somptueuse,

X v

pour le manteau simple de couleur brune. On leur en fit un crime, comme si en préférant l'habit des Grecs, ils en avoient adopté les mœurs, alors généralement décriées. Tertullien crut devoir justifier les nouveaux chrétiens & lui-même, par un traité qui nous a été conservé, & qu'il prononça, dit-on, publiquement à Carthage. Une plaisanterie insultante contribua peut-être à lui faire compser cet ouvrage; on disoit des chrétiens & de lui, qu'ils avoient passé *à toga ad pallium, ab equis ad asinos.*

Si le manteau fut pour les nouveaux chrétiens une source de railleries piquantes, la religion qu'ils embrassoient leur apprenoit à souffrir patiemment les injures & le mépris: mais rien ne dédommagea les seigneurs & les dames de la cour du roi Artus, de la honte & de la confusion que leur causa le manteau envoyé par la Fée Mourgue. On peut en juger par la lecture du *manteau mal-taillé*, imprimé dans un recueil d'après un manuscrit de la bibliothèque du roi.

Pour connoître l'utilité des manteaux, j'en appelle à tous les voyageurs, & à qui-conque est exposé au froid & à la pluie. Mollière, dont les comédies font le tableau du

ridicule des hommes, & l'histoire des usages de son siecle, nous apprend qu'il suffisoit de sortir de chez soi pour se servir du manteau.

En voyant arriver chez lui le damoiseau,
Prend fort honnêtement ses gants & son manteau.

Ecole des femmes, acte 1, scène 2.
Regnier nous avoit aussi marqué ce fait par ces deux vers:

Un de ces jours derniers, par des lieux détournés,
Je m'en allois rêvant, mon manteau sur le nés.

Le terme des rôles à manteau, dont on se sert pour désigner certains personnages de comédie, indique assez qu'il y avoit des âges, des conditions & des caractères, auxquels ce vêtement étoit plus particulier.

Je croirois inutile de dire qu'autrefois les filoux étoient, tiroient les manteaux des passans, la nuit dans les rues de Paris, si je n'avois à placer deux traits de La Fontaine. Il n'étoit que six heures du soir quand il fut

arrêté dans la rue : "Meilleurs, leur dit La Fontaine, voilà mon manteau, mais vous ouvrez de bonne heure." Une autrefois il fut rencontré sur le Pont-neuf par des gens de la même espece, qui contrefaisaient les ivrognes, lui demandèrent en balbutiant le chemin de la Grève ; La Fontaine en leur donnant son manteau, leur dit : " le voilà ! "

Un poète, de nos jours, qui fut attaqué la nuit dans la rue, auroit cru en être quitte à bon marché, s'il n'avoit risqué que son manteau.

L'usage, n'en est plus si général, les états sur lesquels la mode a moins le droit d'exercer son empire, n'ont point adopté les changemens qu'elle invente & qu'elle antorise. Les moines ont gardé l'habillement de leur première institution ; le manteau court, le manteau long se sont conservés parmi les ecclésiastiques. A l'égard du manteau court des ecclésiastiques, j'ai trop été des amis de l'abbé Courtin pour rapporter l'épigramme de Rousseau ; mais je ne puis m'empêcher d'admirer l'exactitude & la précision du portrait. Le manteau fourré subfiste encore pour les malades ; le petit manteau ou mantelet s'est introduit nouvellement, & nous vient

d'Espagne. On peut raisonnablement juger que les femmes se servent encore du manteau de lit : je dis juger ; car la plupart ne se montrent guère dans cet ajustement, & mettent sur le compte de la pudeur, ce qui n'est que l'effet de leur coquetterie, comme la crainte de ne pas briller par la taille leur, a fait régler le manteau trouillé avec les vertu-gadins, sous le prétexte apparent d'une plus grande commodité. Enfin, la multiplicité d'équipages & la facilité des petites maisons, ont fait disparaître le manteau couleur de muraille. On pourroit croire Regnard inventeur de cette expression heureuse qu'il a placé dans le Jouer :

Tu prendras ce manteau fait pour
bonne fortune,
De couleur de muraille.

Acte 2, scène 4.

Mais l'origine de cette expression est constatée, par des mémoires historiques & critiques sur les différentes modes du siècle passé.

On lit dans ces mémoires qu'un jeune-homme amoureux de bonne foi, & par con-

sequent moins séduit par la gloire d'avoir triomphé d'une femme, que flatté du charme de s'assurer la possession d'une maîtresse qu'il aimoit, obtint un rendez-vous. Il crut devoir employer toutes les précautions que lui inspiroit sa délicatesse; & courut chez le plus habile tailleur de la cour, lui commander un manteau gris. De quel gris, monsieur? lui dit le tailleur. Cette demande embarrassa le jeune-homme. Occupé uniquement de la crainte d'être apperçu, il sentit à l'instant la différence qu'il y avoit dans les nuances d'une couleur, dont les unes approchoient trop du blanc, & les autres de la couleur brune; & parlant à sa pensée, il dit, par une espece d'inspiration: "de couleur de muraille." Ah! monsieur, lui répondit le tailleur avec enthousiasme, que je vous ai d'obligation! vous fixez mes idées; si je vous eusse vu deux mois plutôt, le baron de Bercy vivroit encore; il me demanda, comme vous, un manteau gris: tout gris me parut égal, celui que j'employai étoit trop clair, le baron, plein de confiance, fut au rendez-vous, il fut remarqué, suivi, assassiné.

Sans présenter le triste spectacle qu'offre un long manteau de deuil, je finirai par un

fait attesté par des voyageurs. Les rois du Mexique n'avoient, en se mariant, d'autre cérémonie que de nouer leur manteau avec le voile des princesses qu'ils épousoient.

4.
Garde - pluies d'orage.

Il seroit bien étonnant que l'homme, dont le génie a soumis à sa domination, tous les êtres animés qui peuplent la surface de notre globe, quelque féroces qu'ils soient; à l'industrie de qui rien n'est impossible; qui, au moins aussi puissant que le Jupiter de la fable, tient en ses mains la foudre, ce météore si terrible, l'arrête, la détourne ou la dirige à son gré; il seroit bien étonnant qu'il ne pût exercer son empire sur les autres météores dont la force, l'énergie & la violence ne sont point comparables avec le tonnerre. L'homme n'a à craindre que le découragement, il lui suffit de savoir tout oser pour vaincre les plus grands obstacles, & voir ses succès couran-

nés. Il n'y a pas long-tems que je le disois : je suis persuadé que l'homme, cet être maintenant si foible, un jour maîtrisera les éléments, alors & seulement alors, on pourra dire avec vérité qu'il est le Roi de l'univers, & qu'il commande à la nature.

La pluie qui mérite si souvent le nom de rosée du ciel, souvent aussi, sur-tout celle d'orage, détruit nos moissons, ravage nos terres, & porte la désolation & le désespoir dans nos campagnes. Effayer de prévenir ces désastres affreux, tenter & proposer des moyens pour s'opposer à ce fléau si redoutable, c'est rendre, je crois, un service essentiel à l'humanité.

Quand on fait le principe d'un mal, on en connoit bientôt le remede. La cause des pluies orageuses est l'électricité atmosphérique qui regne dans les nuages ; conséquemment pour dissiper, faire cesser & empêcher même les pluies d'orage, il faut dissiper & soutirer l'électricité qui regne dans l'air & dans les nuages. Les pointes électriques élevées en l'air & non-isolées, ont le pouvoir de soutirer la matière électrique, comme il est prouvé par l'observation la plus constante. Un conducteur chargé d'électricité, devant lequel

quel on présente une pointe aiguë, perd toute sa vertu électrique, & on n'aperçoit alors aucun effet électrique, c'est-à-dire, ni éti-
celles, ni attractions, ni répulsions de corps
légers. Les nuages orageux étant des con-
ducteurs chargés d'électricité, les pointes
élevées soutireront donc, & détruiront leur
électricité; elles empêcheront tout effet
électrique, & par une suite nécessaire la ré-
pulsion des gouttelettes d'eau.

Pour préserver un pays de pluies d'orage,
il suffit donc d'élever le plus haut qu'il sera
possible, dans les campagnes sur tout où les
biens précieux que l'industrie & l'agricul-
ture arrachent à la terre, sont plus exposés;
il suffit d'élever des pointes pour soutirer
l'électricité des nuages orageux. Le feu
électrique des nuées qui détermine la chute
de la pluie par la répulsion qu'il produit, se-
ra attiré & dissipé par ces pointes; &, la
cause de la pluie n'existant plus, l'effet n'aura
pas lieu.

Ces pointes électriques qu'il est nécessaire
d'élever, doivent être de métal, parce que
les métaux sont les meilleurs conducteurs
qu'on connoisse, ainsi que l'expérience le

N. C. d. L. N. IV. 1796. Y

pronve, & que la matière électrique est facilement transmise à travers leur substance; c'est un principe d'électricité sur lequel il n'y a aucun doute. Ces pointes doivent être prolongées jusque dans la terre, & auront conséquemment la figure d'un grand conducteur élevé perpendiculairement, & terminé par une pointe aiguë. Comme il s'agit ici des campagnes plus exposées aux pluies orageuses & où les ravages sont plus funestes, on pourra, pour diminuer la dépense, se servir des plus grands arbres qui sont plantés ça & là, afin de placer à leurs sommets nos pointes électriques. Des fils d'archal tressés partiront de la pointe à laquelle ils seront unis, descendront le long des arbres, & entreront dans la terre par leur extrémité inférieure. Alors, l'extrémité supérieure de ces pointes conductrices étant élevée dans l'atmosphère, elles transmettront par toute leur longueur l'excès de l'électricité atmosphérique qui, pour rétablir l'équilibre, se perdra dans la masse de la terre.

Cet appareil bien simple & peu dispendieux, peut être multiplié dans les contrées souvent exposées à la pluie, surtout à celle d'orage, & on ne tardera pas à s'apercevoir

voire de ses heureux effets. Si dans le lieu particulier qu'on veut préserver il n'y avoit pas de grands arbres, on profiteroit de toutes les élévations qui se présenteront. Un garde-pluie, tel que je viens de le décrire, éoute très peu. Il n'est pas nécessaire d'employer des verges de fer, comme pour les para-tonnerres; parce qu'on n'a pas à craindre, dans ce qui n'est que campagne, les effets nuisibles qui résultent de la fusion du métal conducteur & des explosions électriques. Si on jugeoit à propos, pour des raisons particulières, de placer des gardes pluies dans les endroits habités, dans des villages; il faudroit dans ce cas se servir de verges métalliques. Il est inutile d'avertir qu'il est bon de couvrir d'une peinture ou d'un vernis grossier, la surface des fils de fer ou de la tresse métallique qui compose les gardes pluies, afin d'éviter la rouille destructive de ce métal; & d'enduire d'une matière bitumineuse la partie du garde-pluie qui est dans la terre, à moins qu'on n'aime mieux la terminer par du plomb.

On a un moyen bien simple de se convaincre de l'efficacité de nos gardes-pluies; c'est d'observer avec de bons stadiometres,

avec celui de M. Pasumot par exemple ; la quantité moyenne de pluie qui est tombée dans un pays, avant d'y avoir élevé ces pointes électriques, & de la comparer avec la quantité moyenne de pluie qui sera tombée après leur construction ; & je suis persuadé qu'on trouvera une grande différence, en moins dans le dernier résultat.

Comme il peut très-bien arriver que dans certains tems d'une sécheresse soutenue, on ait besoin de pluie, alors on ôtera les pointes conductrices, l'obstacle à la pluie étant levé, on verra bientôt l'électricité atmosphérique reprendre ses anciens droits, & les nuages se résoudre en pluie. A la vérité, c'est un inconveniēnt d'ôter & de remettre ses garde-pluies ; mais, quelque peu considérable qu'il soit, il est facile de l'éviter par le procédé suivant. Pour cet effet, il faut isoler les pointes métalliques, comme on le fait pour les électromètres qui servent aux observations météorologiques, soit en les plaçant sur du verre, soit sur un bois convenable bien séché & imprégné ensuite d'huile de térébenthine & de bitume. Ensuite on met à une certaine distance de cette pointe une communication mobile, qui formera un

conducteur non interrompu jusqu'au sol. Lorsqu'on veut un garde-pluie, on place la communication; si on veut ôter le garde-pluie, il suffit d'enlever seulement la piece de communication que nous avons supposée mobile, ce qui est beaucoup plus facile. La raison de ce procédé, est qu'une pointe électrique isolée ne détruit pas l'électricité d'un corps, devant lequel on la présente, ainsi que l'expérience le prouve. Qu'une personne placée sur un isoloir tienne une pointe, à quelque distance du conducteur & de la platine électrique de l'expérience citée précédemment, la petite pluie aura toujours lieu; elle ne cesse que dans le cas où elle communique avec la terre. Selon la température des différens pays, il peut être plus ou moins avantageux d'élever des garde-pluies; s'ils ne peuvent servir dans les climats arides, il en est beaucoup d'autres trop pluvieux dans lesquels ils seroient de la plus grande utilité.

5.

Pensées diverses.

FONTENELLE a défini le bonheur, un état tel qu'on en désire la durée sans aucun changement. Le bonheur de Fontenelle est absolument chimérique. La nature du cœur humain est de désirer sans cesse; l'homme physique & moral ne se conserve & n'est heureux, autant qu'il peut l'être, que par des changemens continuels. On est heureux quand on a plus de plaisirs que de peines; & le bonheur augmente ou diminue selon le rapport des plaisirs aux peines.

Tout le bonheur de l'homme consiste donc à se procurer le plus de plaisirs, en évitant le plus de peines qu'il est possible; mais dans la presse des incidens qu'attire de toute part la société civile, combien l'art de se rendre heureux est difficile! Figurez vous un homme au milieu d'une foule immense, il y cherche avec ardeur quelques amis épars ça & là; mais des étrangers importuns ou ennemis, le coudoient, le pressent, le repoussent; lui,

s'il est sage, sans trop s'amuser à se battre avec eux, se glisse doucement, regarde, examine, cherche ses amis, en découvre un, l'atteint, puis un autre, l'atteint encore, & fort de la foule après les avoir embrasées tous un moment. Ces amis sont les plaisirs; ces importuns sont les chagrins: il faut être ou bien petit pour se glisser dans cette foule, ou bien vigoureux pour l'écartier. Aussi qui-conque veut être heureux ne doit jamais oublier ce mot d'un ancien: *mon fils, fais-toi petit, cache ta vie.* Hélas! qui cependant ne cherche à la montrer? Dans un rang élevé, quel homme songe à rabaisser son piédestal; & dans le rang le plus bas, qui ne travaille à s'en faire un?

Qui-conque veut être toujours bien, est presque toujours mal; & comme le premier pas vers la science est le doute, le premier pas vers la jouissance est la patience.

Le vrai moyen de désirer toujours davantage, c'est de beaucoup acquérir.

Dans ses projets, on calcule avec son argent; & rarement on compte avec son caractère.

Le plus ordinaire & le plus incurable des malheurs est, de se croire malheureux.

Le malheur du bonheur, c'est la satiété; & le bonheur du malheur, c'est l'espérance. Quand vous placez votre bonheur dans les regards des autres, ils n'ont qu'à cligner l'œil & baisser la paupière pour vous rendre malheureux.

Une imagination trop vive, & qui, pour l'ordinaire, se répand en réveries, est peut-être la plus dangereuse ennemie du bonheur & de la vertu. En nous créant sans cesse un avenir délicieux & chimérique, elle remplit le passé de regrets, & le présent de dégoûts; il semble que cette imagination de la même lumière dont elle anime & colore loin de nous tous ses fantastiques objets, se plaît à ternir & défigurer tous les objets réels dont nous sommes environnés: tout change par sa magie; aussi-tôt qu'elle nous a frappés, nos sens semblent avoir oublié leurs véritables impressions, & notre raison ses anciens jugemens. Nous ressemblons à celui qui a voulu fixer une lumière trop vive; ses yeux ne peuvent plus discerner la forme & la vraie couleur des objets à sa portée.

II. Livrez-vous souvent & long-temps à l'illusion intarissable & si évoirante, que donne l'idée de posséder quelque femme d'une beauté parfaite, & qui, de plus, soit un chef-d'œuvre d'esprit & de sentiment! Si vous êtes époux, de quel œil, en rentrant dans vos murs domestiques, regarderez-vous votre femme, d'une figure, d'un esprit & d'un cœur ordinaires? Si vous aimez l'étude, ne vous paroîtra-t-elle jamais insipide & languissante, en comparant l'enchainement pénible de vos idées à ces chaînes de fleurs, que la douce chaleur de votre imagination fait si facilement éclore?

Les plaisirs d'une simple promenade, d'une conversation douce, de la vue d'une campagne riante; les plaisirs même de la bieufaisance, & les récompenses incertaines ou tardives de la vertu: que paroîtra tout cela à ces imaginations ardentes, accoutumées à se nourrir de ces plaisirs si vifs, si présens, & toujours renaissans dans leur monde chimérique?

Qu'une mère exige de sa fille quelque travail de ménage, dans l'instant où les rêves de son imagination viennent de la faire régner sur quelque demi-dieu, c'est-à-dire, sur un

amant parfait; son cœur ne se révoltera-t-il pas de dégoût? A celle qui sort d'un palais, peut-on proposer de se jeter dans la fange?

Enfin l'imagination est dangereuse même, quand elle nous exagère la vertu.

On fait assez les malheurs dont Rousseau n'a cessé de se plaindre. Je me souviens que m'étonnant un jour; de trouver dans un tel homme des plaintes dont les expressions étoient si vraies, & dont les causes me sembloient si chimériques, je lus une de ses fameuses lettres à M. de Malesherbes, & je crus y découvrir la principale clef de l'opinion de ses malheurs.

Dans ces lettres singulières, où l'on voit un homme cher au genre humain, ouvrir son ame à un homme cher à notre nation, Rousseau raconte que le délice de ses journées étoit, de s'égarter dans ses promenades parmi les imaginations qu'il se formoit d'un monde vertueux & parfait: certainement ce monde que Rousseau se faisoit, lui gâtoit sans cesse le monde où la nature l'avoit placé; & ses imaginations sur ce que les hommes pouvoient être, devoient entretenir & réchauffer

son humeur, ses chagrins & ses plaintes de ce que les hommes étoient.

N'imaginons rien, & soyons seulement ce que nous sommes: accoutumons-nous à nous considérer dans l'ordre général, & dans la place particulière où la providence nous a mis, parmi les êtres en qualité d'homme, & parmi les hommes en qualité de tel homme. Ne sortons jamais de ces relations réelles, & disons-nous sans cesse: je ne suis qu'homme, & je ne suis que tel homme, de telle condition, de telle profession, de tel esprit, de tel caractère, &c. En un mot, voulez-vous être heureux, réfléchissez quelquefois; ne rêvez jamais, & travaillez tant que vous pourrez.

Le sage & le fou, le vertueux & le vicieux, les Socrates & les Alcibiades, tous sont également montés sur des chevaux fougueux; mais le sage, l'homme vertueux, les Socrates enfin, mettent un frein à leur courser; tandis que le fou, le vicieux, & les Alcibiades, ne songent qu'à mettre des éperons à leurs talons.

Les passions font dans la vie des espèces de gîtes, où les voyageurs, comme dans les

autres gites, entrent avec empressement & sortent en querellant.

Si vous voulez convertir une passion, faites-la prêcher par une passion plus forte.

Dans la jeunesse, le repentir n'est souvent que le dégoût; & plus souvent encore dans la vieillesse, le repentir n'est que l'impuissance. Quand le vice a rendu tout le corps paralytique, on offre son ame à la vertu.

Un homme pervers parlant un jour des hommes avec mépris, quelqu'un lui dit: Ah! monsieur, si vous saviez combien vous êtes laid, vous estimeriez davantage les hommes!

Le moyen de gagner la plupart des hommes n'est pas de leur montrer des vertus, mais de partager leurs défauts.

L'homme foible est semblable à un enfant, qui veut être toujours porté dans les bras de sa nourrice.

Le plaisir est la mort de l'ame.

*L'ombre de Florian,
ou recueil de ses romances nouvelles.*

GAZOUL ET ZELINDE.

ROMANCE MAURE.

Dans un transport de jalouſie,
Zélinde avoit banni l'amant
Qui la chérit plus que fa vie,
Et fuit loin d'elle en gémiffant.
Bientôt Zélinde, mieux instruite,
Se reproche fa cruauté.
Comme un enfant l'amour s'irrite,
Et pleure de s'être irrité.

On vient lui dire que le Maure
En proie à ses vives douleurs,
En quittant l'objet qu'il adore,
A changé ses tendres couleurs;
Le verd, emblème d'espérance,
A fait place au triste souci;
Un crêpe est au fer de sa lance,
Son bras porte un écu noirci.

Zélinde aussi-tôt est partie,
 Lui portant d'autres ornementz;
 Où le bleu de la jalouſie,
 Se mêle au pourpre des amans;
 Le blanc, symbole d'innocence,
 Se distingue à chaque ruban;
 Le violet de la constance
 Brille sur le riche turban,

En arrivant à la retraite,
 Où Gazoul attend son destin;
 Zélinde, craintive, inquiète,
 Se repose sous un jasmin.
 Elle envoie un fidèle page
 Chercher le malheureux
 Gazoul croît à peine au message;
 L'insortune rend méfiant.

Il vole, il revoit son amante;
 L'amour, l'espoir troublent ses sens;
 Zélinde, interdite et tremblante,
 Rougit en offrant ses présens.
 Tous deux pleurent dans le silence:
 Mais leur regard, plein de douleur,
 Rappelle & pardonne l'offense
 Dont a gémi leur triste cœur.

L'AMOUR ET L'HYMEN

ROMANCES

Présents du ciel! bienfaits charmans,
Tendre amour, aimable hyménée,
Vous seuls de nos plus beaux momens,
Serrez la chaîne fortunée.

Qu'il est doux pour un jeune cœur,
De vivre sous votre puissance!
L'amour lui donne le bonheur,
L'hymen lui donne l'innocence.

Des biens, jusqu'alors inconnus;
Viennent doubler ses jouissances;
Tous ses plaisirs sont des vertus,
Tous ses devoirs des récompenses.

Puissent tes sermens, dès ce jour,
Gardés, chéris toute la vie,
Donner des filles à l'amour,
Et des héros à la patrie.

Heuteux époux! vos descendants
Seront dignes de leurs modèles:
Les fils du lion sont vaillans,
Ceux de la colombe, fidèles.

—
TOM

L'AMOUR ET LA GLORIE.

ROMANCE.

La trompette appelle aux allarmes,
 Ses sons excitent la valeur,
 Jeunes amis, c'est de nos armes,
 Que dépendra notre bonheur,
 Le jour qui suit une victoire,
 Est encore un plus heureux jour;
 L'amour récompense la gloire,
 Et la gloire embellit l'amour.

Souvent l'amant le plus fidèle,
 Déplait aux yeux qui l'ont charmé,
 Pour un vainqueur pointé de cruelle,
 Celui qu'on admire est aimé.
 Aux belles un héros fait croire,
 Qu'il doit les soumettre à son tout-veut,
 Et la beauté cède à la gloire,
 Ce qu'elle dispute à l'amour.

Amour! honneur! dieux de nos âmes,
 Décidez seuls de notre sort.
 A des cœurs brûlés de vos flammes
 Donnez le triomphe ou la mort.
 Périssions dignes de mémoire!
 Ou qu'on dise à notre retour,
 L'amour a tout fait pour la gloire,
 La gloire obtient tout de l'amour.

LE RO-

LE ROSIER.

ROMANCE.

Rosier, Rosier jadis charmant,
 Quand je venois sous ton ombrage,
 Entendre & faire le serment
 D'aimer chaque jour davantage.

Qu'elles étoient belles les fleurs,
 Quand sa main les avoit cueillies!
 Maintenant leurs tristes couleurs
 A mes yeux paraissent ternes.

A t'apporter de claires eaux
 Nous trouvions tous deux mille charmes,
 Aujourd'hui tes frêles rameaux
 Ne sont baignés que de mes larmes.

Rosier, Rosier, tu vas périr!
 Plus que toi mon ame est flétrie,
 Mais je souffre & ne puis mourir:
 Rosier! que je te porte envie!

N. C. d. L. N. IV. 1796.

LE ROCHER DES DEUX AMANS.

ROMANCE.

Le beau Fernand prisonnier d'un roi Maure,
Osoit aimer la fille du vainqueur:
La belle Elzire est celle qu'il adore,
Elzire sent pour lui la même ardeur.

Tous deux long-tems ont gardé le silence;
Mais en amour un regard est compris:
Ceux de Fernand promettoient la constance,
Et ceux d'Elzire en promettoient le prix;
Sans se rien dire, ils s'étoient tout appris.

Un jour, hélas! ce couple trop sensible
S'étoit rendu sur d'arides côteaux,
Sous un rocher, près d'un abyme horrible,
Où deux torrens précipitent leurs eaux:
Pour les amans tous les déserts sont beaux.

Ils se juroient une amour éternelle,
Quand le roi Maure, en secret informé,
Accourt suivi d'une troupe cruelle,
Par ses soldats tout chemin est fermé:
Point de pardon, ce roi n'a point aimé.

Vers le sommet de la roche effrayante,
Les deux amans ont déjà pris l'essor,
Le roi les suit? Elzire palpitante
Vole au torrent, se place sur le bord:
Cœur bien épris n'a jamais craincé la mort.

Arrête, arrête, ou je suis ta victime;
 Dit-elle au roi; si tu fais un seul pas,
 Au même instant je tombe en cet abyme
 Avec l'époux que je tiens dans mes bras:
 Mourir ensemble est un si doux trépas!

Le roi se trouble, il s'arrête, il balance,
 Mais un barbare, un soldat furieux
 Court vers Elzire... O ciel! elle s'élance,
 L'onde engloutit ces amans malheureux:
 Las! ils sont morts en s'embrassant tous deux,

L'AMANT JALOUX.

ROMANCE.

Je vais revoir la beauté que j'adore,
 Un plaisir pur doit seul remplir mon cœur;
 Et malgré moi ce cœur murmure encore;
 Dans son ivresse il connaît la fureur.

Transports jaloux, crainte cruelle,
 Pourquoi troubler mes tendres feux?
 Ah! Zora, que n'es-tu moins belle!
 Sans cesser d'être aussi fidelle
 Ton amant seroit plus heureux.

Dans nos forêts la charmante gazelle
 A tout mortel se cache avec effroi:
 Imité-la, suis les regards comme elle;
 Elle est sensible & douce comme toi.

Transports jaloux, crainte cruelle,
Pourquoi troubler mes tendres feux?
Ah! Zora, que n'es-tu moins belle?
Sans cesser d'être aussi fidelle,
Ton amant seroit plus heureux.

O vain espoir de mon ame éperdue!
Peux-tu cacher tes attraitz enchanteurs?
Le beau palmier qui monte dans la nue
N'échappe point aux yeux des voyageurs.

Transports jaloux, crainte cruelle,
Pourquoi troubler mes tendres feux?
Ah! Zora, que n'es-tu moins belle?
Sans cesser d'être aussi fidelle,
Ton amant seroit plus heureux.

LE CHANSON DE LA NUIT.

Dérobe ta lumière, ô lune trop brillante!
Nuit, garde le secret de ma timide ardeur:
Zéphirs, portez ma voix jusques à mon amante;
Mais qu'elle s'arrête à son cœur.
Et vous, qui loin de cette belle,
Ignorez de l'amour les douloureux tourmens,
Dormez, dormez indifférens,
Vous seriez mes rivaux, si je vous parlois d'elle.

Pendant le jour, hélas! réduit à me contraindre,
Je tremble qu'un soupir ne trahisse mes feux,
Je desire la nuit; alors j'ose me plaindre,

Et je me crois moins malheureux.

Vaine erreur ! loin de sa présence,
Le monde est un désert; seul j'y parle d'amour:
Reviens, reviens flambeau du jour,
J'aime mieux la revoir, & garder le silence.

LES VOEUX DE FLORIAN.

Quand pourrai-je vivre au village ! quand
serai-je le possesseur d'une petite maison en-
tourée de cerisiers ! tout, auprès seroient un
jardin, un verger, une prairie & des ruches;
un ruisseau bordé de noisetiers environne-
roit mon empire; & mes désirs ne passeroient
jamais ce ruisseau. Là, je coulerois des
jours heureux; le travail, la promenade, la
lecture, occuperoient tous mes moments.
J'aurois de quoi vivre; j'aurois de quoi vi-
vre; j'aurois encore de quoi donner; car
sans cela point de richesses; c'est n'avoir
rien que de n'avoir que pour soi. Si je pou-
vois jouir de tous ces biens avec une épouse
sage & douce, & voir nos enfans, jouant
sur le gazon, se disputer à qui courra le
mieux pour venir embrasser leur mère, je
croirois devoir exciter l'envie.

Heureuse patrie, d'où la fortune m'a exilé, & qui n'en es pas moins chère à mon cœur, je t'aurai du moins célébrée; je t'aurai consacré les derniers accens de ma flûte champêtre! Oui j'en jure ton nom cheri, je dis un éternel adieu à la muse pastorale. Je ne veux point que d'autres airs profanent le chalumeau sur lequel j'ai chanté mon pays. Eh! quel sujet pourroit me plaire à présent que j'ai dépeint les campagnes riantes, où les beautés de la nature m'ont ému pour la première fois? Beaux vallons, fortunés rivages, où, jeune encore, j'allois cueillir des fleurs; beaux arbres que mon aïeul planta, & dont la tête touchoit les nues, lorsque, courbé sur son bâton, il me les faisoit admirer; ruisseaux limpides qui arrosez les prairies de Florian, & que je franchissois dans mon enfance avec tant de peine & tant de plaisir, je ne vous verrai plus! je vieillirai tristement, éloigné du lieu de ma naissance, du lieu où reposent mes pères; & si je parviens à un âge avancé, le beau soleil de mon pays ne ranimera pas ma foiblesse. Ah! que ne puis-je au moins espérer que ma dépouille mortelle sera portée dans le vallon, où, enfant, j'allois voir bondir nos agneaux! Que ne puis-je être certain de reposer sous le

grand alizier où les bergères du village s'assemblent pour danser! Je voudrois que leurs mains pieuses vinsent arroser le gazon qui couvreroit mon tombeau; que l'amant & la maîtresse le choisissent toujours pour siège; que les enfans, après leurs jeux, y jetassent leurs bouquets effeuillés; je voudrois enfin que les bergers de la contrée fussent quelquefois attendris, en y lisant cette inscription:

Dans cette demeure tranquille,
Repose notre bon ami;

Il vécut toujours à la ville,

Mais son cœur fut toujours ici;

7. ansh. 1794. in mem'rit

*Notice sur la vie & les ou-
vrages de Florian.*

FLORIAN, membre de la ci-devant académie française, est mort le 12. septembre 1794 dans la commune de Sceaux-l'unité, département de Paris, où il venoit de fixer son séjour, âgé de 39 ans. Libre par caractère & plein des principes du républicanisme par le genre de ses études, nous l'avons vu quel-

quefois se vanter & se réjouir de s'être prononcé sur la révolution long-tems avant son existence. Il citoit avec complaisance plusieurs morceaux de son *Numa Pompilius*, qui en effet, attestent ses opinions de la manière la moins équivoque. Victime du système de Robespierre, il fut mis en arrestation quelques décades avant la mort du tyran; son ame sensible ne put supporter ni l'idée du soupçon, que pouvoit faire naître dans l'esprit de ses concitoyens l'état où il se trouvoit, ni la joie de voir sa patrie délivrée de la tyrannie. Il tomba malade peu de jours après son retour dans ses foyers, & cette maladie, en apparence peu grave relativement à ses premiers symptômes, l'a insensiblement, & dans le cours seulement de quinze jours, conduit à sa dernière heure.

Connu de bonne heure par des pièces de poésie qui déceloient un véritable talent, il obtint, jeune encore, par sa nomination à la place d'académicien, le prix qui ne s'accordait ordinairement que dans un âge plus avancé. L'expérience n'a que trop souvent justifié le reproche, fait aux académiciens, de ne travailler que pour obtenir cette distinction, & de prendre un repos absolu après

avoir atteint ce but ; Florian s'est conduit dans un sens directement contraire, & cette circonstance mérite d'être remarquée, puisqu'elle prouve un amour vrai du travail & de la véritable gloire. Ses ouvrages ne datent, pour ainsi dire, que du moment de sa réception à l'académie. Encouragé par des suffrages aussi flatteurs, il sentit qu'il venoit de contracter l'obligation de les justifier ; ils lui servirent cependant, non pas à nourrir en lui une trop grande présomption, mais à lui donner le degré de confiance nécessaire pour le développement de tous ses moyens.

Il a publié successivement & sans interruption, un grand nombre d'ouvrages, tous estimables, quoiqu'à différens degrés, tous marqués au coin de la simplicité & de la sensibilité, qui faisoient le fond de son naturel. On lui a reproché, en général, de la faiblesse ; mais ce reproche, vrai en général, a été étendu jusqu'aux morceaux qui, par leur genre, ne comportoient pas l'espèce de beauté que l'on auroit voulu y substituer. Son recueil de fables suffiroit seul pour le faire passer à la postérité. On sait combien La fontaine nuit aux productions de ce genre ;

un assez grand nombre de celles de Florian sont originales & supérieures, tant pour le dialogue, que pour la simplicité du style, à tout ce que nous connaissons dans ce genre depuis Lafontaine.

Il est probable que son porte-fenille renferme des ouvrages terminés : nous avons une connaissance personnelle d'un poème en vers & en plusieurs chants dont le sujet est tiré de la bible, & d'une traduction complète & sans lacune du roman de Don-Quichotte de Michel Cervantes.

Description de la prison du Temple; anecdotes sur ses angustes prisonniers, & bulletins du Temple jusqu'au départ de Madame Royale; par M. d'Albins.

Le Temple a pris son nom des anciens religieux Templiers. Les premiers habitans de ce malheureux palais n'eurent pas une fin moins tragique que ceux qui l'ont habité de nos jours; on connoit la mort déplorable des chefs de cet ordre sous Philippe-le-bel. Depuis ce temps, cet édifice a passé à la possession des chevaliers de Jérusalem, connus depuis sous le nom de chevaliers de Malte. Il n'étoit d'abord qu'une maison de religieux; mais il s'accrut avec la fortune de ses possesseurs. Cette maison étoit si magnifique au règne de saint Louis, que, lorsque ce monarque accorda le passage par son royaume à Henri III, roi d'Angleterre, pour retourner de Gascogne dans ses états, le roi lui

donna le choix du palais ou du Temple pour son logement; mais Henri préféra le Temple, à cause du grand nombre d'appartemens qui s'y trouvoient; ce fut-là que ce prince donna un grand festin au roi & à toute la cour. Ce repas fut si magnifique, qu'un historien contemporain le met au-dessus des fêtes les plus célèbres de l'histoire. Tristes effets du temps & des révolutions! Le palais où saint Louis recevoit une fête si brillante, devoit être un jour la prison de ses descendants. Si l'on faisoit bien attention à ces contrastes de la fortune, on n'oseroit jamais se réjouir: *vous dansez dans les fêtes publiques, dit un sage Chinois; mais ne tremblez-vous pas de danser sur la place, qui doit servir de tombeau à vos amis & à vos enfants.*

Le frontispice, la porte, les murs extérieurs du Temple, tout annonce un monument de l'antiquité. On entre d'abord dans une cour; c'est-là qu'habitent l'économie & tous ceux qui sont chargés de la nourriture des prisonniers. On y a placé un corps de garde: lorsque Louis XVI. étoit dans la tour, & quelque temps après sa mort, on y voyoit deux pièces de canon dirigées vers l'entrée. En sortant de cette première cour, on entre

dans une autre , qui présente un appareil moins lugubre ; c'est un jardin où l'on a semé quelques fleurs & quelques plantes potagères ; dans cette cour, se trouve encore établi un corps-de-garde.

C'est en entrant dans la troisième cour qu'il faut réunir toutes ses forces , si l'on porte un cœur sensible. Deux guichets offrent à l'extérieur leur barrière redoutable ; au dedans c'est le temple de la mort. Qu'on se figure une tour isolée , au milieu de quelques arbres qui couvrent l'enceinte de leur ombre mélancolique & solitaire ; de grands murs s'élèvent autour de cette demeure , & dérobent l'aspect de tout l'horizon ; l'épaisseur des murs de la tour rappelle d'abord l'idée d'une prison ; les jalousies énormes qui couvrent toutes les fenêtres , annoncent le plus ténébreux des cachots. La tour est très-élevée ; elle est surmontée d'une terrasse : on a vu quelquefois la reine s'y promener dans l'été de 1793 ; cette terrasse domine Paris : c'est-là qu'elle fixoit , d'un regard tranquille , la place où l'on dressoit son échafaud. . . .

Cette tour, flanquée de quatre tourelles, a été bâtie par frère Hubert, trésorier des

Templiers, qui mourut en 1222 ; c'est là qu'on gardoit en dépôt le trésor des rois de France, qui avoit été confié à la garde des chevaliers de l'ordre. Près de la tour, étoit autrefois une chapelle, mais la chapelle n'est plus qu'un bâtiment abandonné ; plusieurs personnages illustres y ont reçu la sépulture : on y voyoit encore leur épitaphe, il y a quelques années ; mais toutes les inscriptions ont disparu. Lorsqu'on parcourt cette enceinte, lorsqu'on se rappelle tout ce qui s'est passé dans ce lieu, qui n'est plus qu'une affreuse solitude, on croit lire, sur tous les murs, ces vers qui y étoient gravés sur le cercueil du prince *François de Lorraine*, grand-prieur de France.

Vous doncques qui n'avez pour ayeux ni pour
Les princes & les rois, ne pleurez vos misères ;
Mais plutôt, sur la terre allez patiemment,
Puisque la mort aux grands ne pardonne autre-
ment.

A la tour est adossé un corps - de - garde ;
au rez - de - chaussée de la tour, est une très-
belle salle : c'est la chambre du conseil, c'est
là que se rassembloient les commissaires de la
commune ; au premier étage, on trouve en-

éore une chambre aussi vaste, mais obscure & sombre, où Louis XVI. a passé les derniers jours de sa vie; madame Elisabeth, la Reine & ses enfans, étoient au second étage. O perspective affreuse! c'est-là que Marie-Thérèse les pleura longtems. Je n'ai pas la force de continuer. J'avois promis à mes lecteurs la description d'une prison & je ne fais que la description d'un tombeau. . . .

Après la mort de leur mère, ou sa sortie du Temple, les deux enfans de Louis XVI. furent totalement abandonnés: on les laissoit sans linge; & c'eût, dit-on, l'excès de la mal-propreté qui a engendré la maladie de peau, & ensuite les ulcères, dont l'un d'eux est mort. Voici un fait qui a été attesté par un des fonctionnaires publics de l'ancienne commune de Paris, qui fut emprisonné au Luxembourg environ un mois ou six semaines avant le 9. thermidor. On avoit retiré à ces enfans toute espèce de gardes & de soins intérieurs; ils étoient seuls, chacun dans une chambre, où personne n'avoit accès, pas même pour faire leur lit, retirer ou balayer les ordures. On leur fairoit passer leurs repas par une espèce de tour, qu'on avoit pratiqué à chacune de ces cham-

bres. On les appeloit brusquement, lors qu'on leur apportoit à manger ; on plaçoit les mets dans ce tour, & on leur faisoit rapporter les piâts vuides qu'on leur avoit fourni la veille.

Le fils de Louis XVI. se couchoit au milieu des ordures, comme le dernier des malheureux, sur un lit qui n'étoit jamais remué, jamais fait ; car il n'en avoit pas la force. Sa jeune sœur, au contraire, balayoit tous les jours sa chambre, en jetoit la poussière avec soin, se tenoit propre, & faisoit sa toilette même, autant qu'il lui étoit possible de la faire dans une affreuse prison, où on la laisseoit manquer du plus absolu nécessaire.

Cette cruauté envers des enfans infortunés par la captivité la plus dure, plus infortunés encore par les soins recherchés qu'on avoit eus pour eux, par les honneurs de toute espèce qu'on leur avoit rendus, par le respect profond qu'on leur avoit témoigné, n'est pas la seule qu'on ait exercée ; en voici une d'une espèce unique, qui appartient aux membres de la commune, à ce chef-d'œuvre de la démocratie, qui devoit fixer à Paris toutes

toutes les libertés civiles & politiques, toutes les vertus, toute la gloire de la superbe Rome, tous les arts, toute l'urbanité de la Grèce. Après la retraite du fameux Simon, savetier de son métier, & gouverneur du jeune fils de Louis XVI, deux hommes, ou plutôt deux dogues de cette commune, veillaient jour & nuit autour de la chambre de cet enfant. Dès que le jour cessoit, on lui ordonoit de se coucher, parce qu'on ne vouloit pas lui donner de lumière. Quelque temps après, lorsqu'il étoit plongé dans son premier sommeil, un de ces Cerbères, craignant que le diable ou les aristocrates ne l'eussent enlevé à travers les voûtes de sa prison, lui crioit d'une voix effroyable : *Capet? où es-tu? dors-tu?* Me voilà, disoit l'enfant moitié endormi & tout tremblant. — Viens ici, que je te voie. — Et le petit malheureux d'accourir tout suant & tout nu : — Me voilà; que me voulez vous? — Te voir; va, retourne te coucher: *bouffe.* — Deux ou trois heures après, l'autre brigand recommençoit le même manège, & le pauvre enfant étoit obligé d'obéir.

La prison du Temple étoit tellement environnée du mystère sous Robespierre, que

N. C. d. L. N. IV. 1796.

Aa

les prisonniers ont toujours ignoré les plus grands évènemens. Depuis la chute de Robespierre, ils étoient traités avec plus d'égards. Le fils de Louis XVI, dans les derniers instans de sa vie, se félicitoit, auprès d'un commissaire, d'être mieux traité dans sa prison; il faisoit en même temps des plaintes très-vives sur son ancien instituteur, Simon, qui le faisoit couvrir de haillons, & le maltraitoit de toutes les manières: *que lui feriez-vous*, lui dit le commissaire, *si vous deveniez Roi?* — *Je le ferois punir pour l'exemple*, répondit le jeune Louis. Depuis deux ans, il n'avoit eu des rapports qu'avec Simon, il ne connoissoit que Simon dans l'univers: il ne favoit pas qu'il étoit mort avec les complices de Robespierre.

On ne fauroit croire jusqu'à quel point les décemvirs & leurs agens avoient poussé la scéléteresse, à l'égard de ces malheureux enfans, sur lesquels la postérité versera des larmes. La femme de Simon, qui étoit gouvernante du Temple, comme son mari en étoit le gouverneur, employoit tous les moyens que lui donnoit son ministère, pour corrompre le cœur du fils de Louis XVI;

elle le forçoit à chanter la chanson de la car-
magnole, dont le premier couplet commence
ainsi : *Madame Véto avoir promis
De faire égorger tout Paris,*

La gouvernante avoit ajouté à cette chan-
son des couplets infâmes, qu'elle faisoit ap-
prendre à son élève. C'est ainsi que le Tem-
ple étoit devenu une maison de corruption,
où les poisons d'une autre Circé métamor-
phosoient les hommes en animaux immon-
des. Ce malheureux enfant avoit une figure
céleste ; mais il avoit le dos courbé, comme
accablé du fardeau de la vie ; il avoit perdu
presque toutes ses facultés morales ; & le
seul sentiment qui restoit dans son ame, c'é-
toit le sentiment de la reconnoissance, non
pas pour le bien qu'on lui faisoit, mais pour
le mal qu'on ne lui faisoit pas. Sans pronon-
cer une seule parole, il se précipitoit au-de-
vant de ses gardiens, il leur serroit les mains,
& il baisoit le pan de leur habit. Nous som-
mes loin de croire, comme on l'a dit &
comme on le dit encore, qu'il ait été em-
poisonné ; mais ce que nous pouvons affir-
mer, c'est que la commune du 31. mai a ten-
té plusieurs fois de s'en délivrer de cette ma-

A a ij

nière. Une somme considérable avoit été offerte à un apothicaire connu; l'apothicaire refusa de se prêter à une trame aussi noire; mais dans un temps où la tyrannie trouvoit tant de juges assassins, qui peut répondre qu'elle n'ait pas trouvé un apothicaire empionneur?

Lorsque la Reine Marie-Antoinette quitta le Temple, Marie-Thérèse-Charlotte resta seule avec madame Elisabeth, qu'elle a toujours aimée tendrement: que de jours elles ont passés dans les pleurs; que de nuits se sont écoulées dans les plus vives alarmes! Leur demeure obscure ressemblait au plus noir souterrain; &, pour en augmenter l'horreur, on leur refusoit de la lumière. Un soir, Marie-Thérèse-Charlotte apperçut une sentinelle à moustaches, qui battoit le bricquet pour allumer sa pipe; élevée à la cour, cette manière de faire du feu lui étoit inconnue; elle ne put s'empêcher d'exprimer son étonnement & sa joie, de voir ainsi produire de la lumière: "oh! que vous êtes heureux," dit-elle, à la sentinelle, de faire ainsi du feu!" La sentinelle, sans la regarder, lui répondit d'une manière à ne pas démentir sa figure rébarbative. Marie-Thérèse-

Charlotte se retira, moins étonnée d'un langage qu'elle avoit trop coutume d'entendre, que du spectacle de la lumière dont elle étoit privée depuis long-temps. Mais quelle fut sa surprise le lendemain en revenant au même endroit, de trouver un bricquet, des pierres, & tout ce qui est nécessaire pour allumer du feu ; c'étoit pour elle comme un enchantement de féerie. Elle devoit cette attention délicate à une sentinelle à moustaches menaçantes : quel contraste de voir l'humanité se montrer ainsi sous les déhors sauvages, dont le crime se pardoit dans ces jours de barbarie ! Marie-Thérèse ramassa soigneusement le bricquet : elle a dit depuis que rien ne l'avoit touchée comme ce généreux procédé. Le bricquet étoit devenu pour elle un objet de récréation, il est devenu insinulement précieux pour elle, & elle le conserve encore aujourd'hui comme un monument de délicatesse & de générosité. Puisse un jour la fortune, qui dispose de tout, offrir ce bon gendarme à la reconnaissance de Marie-Thérèse-Charlotte ! qui n'ose pas se nommer

Les deux enfans prisonniers étoient entièrement abandonnés pour leur éducation. Le jeune fils de Louis XVI. avoit presque

A a iij

oublié tout ce qu'on lui avoit appris autrefois; on lui donnoit des livres ainsi qu'à sa sœur; mais il n'en a jamais fait usage, faute de savoir lire couramment; il savoit à peine écrire. Simon & ceux qui lui ont succédé avoient des ordres, non pas pour lui apprendre ce qu'il ne savoit pas, mais pour lui faire perdre la mémoire de ce qu'il savoit. Depuis la mort de sa mère & de madame Elisabeth, jusqu'à la chute du terrorisme, il sembloit que ce fût une condition nécessaire pour entrer dans sa prison, de n'avoir aucune notion de la morale, de n'avoir aucune des connaissances qui distinguent l'homme des animaux les plus grossiers. Desfault étoit le seul homme instruit dont il fût environné. Depuis les premiers jours de prairial où l'hydre du terrorisme levoit encore une tête menaçante, & sur-tout depuis la mort de Desfault, il avoit été plus que jamais délaissé. Tandis qu'on le désignoit comme le point de ralliement des ennemis de la convention, tandis que, dans les départemens, la renommée le plaçoit sur le trône de ses pères, la misère & la douleur l'enchainoient sur son lit de mort; le redoublement de sa maladie qui se fit alors appercevoir, engagea le comité de sûreté générale à lui envoyer un mé-

decin & un chirurgien ; mais le mal avoit déjà fait de trop grands ravages, la mort l'avoit déjà marqué de son sceau funèbre, & les secours de l'art ont été sans effet.

Tous les jours un détachement nombreux se rendoit au Temple pour garder les jeunes prisonniers. Après la mort du fils de Louis XVI, la garde a été moins nombreuse ; des commissaires des différentes sections se relévoient tour-à-tour, & veilloient sur la jeune prisonnière. Elle ignoroit la mort de son frère. Un jour les commissaires lui parloient de cette jeune victime, dont les derniers soupirs n'avoient pas encore pénétré jusqu'à elle : *pourvu qu'on en fasse un honnête homme, leur dit-elle, je suis contente.* Paroles remarquables ! qui annoncent la courageuse résignation avec laquelle elle a souffert son malheureuse destinée.

Marie Thérèse Charlotte a été long-temps abandonnée dans sa prison. Elle ne savoit rien de ce qui se passoit hors des murs dans lesquels elle étoit si horriblement enchainée. "Ses affections, a dit l'auteur du *mémoire adressé à la nation, comme la co-*

A a iv

„loinbe de Noé“ errent autour de sa demeure, sans savoir où se reposer.” A peine osoit-on marquer quelque intérêt à son sort. On ne la désignoit dans Paris que par ces mots : *la petite qui est au Temple.* Elle a été réclamée d'abord par quelques habitans d'Orléans, & ensuite par la commune de Dreux, qui envoya des commissaires dans le mois de septembre dernier à la convention nationale. Plusieurs écrivains ont pris sa défense au tribunal de l'opinion publique. Le nouveau gouvernement l'a traitée enfin avec plus d'égards ; à l'époque de la publication du mémoire adressé à la nation, Mme. Chanterenne fut placée auprès elle, & il fut permis à plusieurs personnes de la cour de son père, de la voir & de la consoler.

BULLETINS DU TEMPLE.

Du 10. Août.

Il a été fourni, depuis plus d'un mois, par suite des arrêtés des comités de gouvernement, pour la princesse royale Marie-Thérèse 24 chemises toile de Hollande superfine. —

Six paires de bas de soie de couleur. — Six paires de soulier. — Deux déhabillés de taffetas de couleur. — Deux déshabillés de Pékin & contonnade, avec taffetas de Florence pour doublure.

Les mémoires de la blanchisseuse contiennent, pour chaque mois, 30 chemises. Ce qui prouve qu'elle en change tous les jours. Outre les objets en neuf, on a fait réparer tout ce qui pouvoit l'être, & notamment six rédingottes de batin blanc pour le matin.

Pour son instruction & son amusement, il a été fourni *l'histoires de France, par Velly; les mondes de Fontenelle; du papier, des crayons, de l'encre de la Chine & des pinceaux.*

Du 15. Août.

C'étoit hier la fête de Marie-Thérèse; on lui a donné un concert dans lequel on a joué les airs les plus touchans & les plus analogues à sa situation: la musique étoit placée dans un grenier des bâtimens du Temple. Marie-Thérèse a paru dans le jardin, où elle s'est promenée long-temps. Elle a montré qu'elle étoit sensible à la marque d'intérêt qu'on lui donnoit à une époque, qui lui fut

A a v

chère autrefois, mais qui avoit dû lui devenir bien triste, depuis qu'elle étoit devenue l'anniversaire de sa captivité.

Du 26. Août.

C'étoit hier le jour de la Saint-Louis ; Marie-Thérèse est descendue dans le jardin, comme le jour de Notre-Dame ; mais le concert n'a point eu lieu : elle en a paru inquiète, elle l'a attribué sans doute à quelqu'événement fâcheux ; mais ceux qui l'approchent l'ont bientôt rassurée, en lui disant que les circonstances & les ordres du comité de sûreté générale, n'avoient pas permis qu'on lui donnât un concert à cette époque.

Son temps est partagé entre le dessin, la broderie & la lecture ; outre les livres qui lui ont été fournis, elle a demandé les œuvres complètes de Fontenelle, les lettres de madame de Sévigné, les lettres de madame de Maintenon, & les œuvres de Boileau : ces livres lui ont été accordés. Ensevelie sous des débris du trône, elle veut voir encore quelque chose des beaux siècles de la monarchie : heureuse, si en se reportant au siècle de Louis XIV, elle peut oublier ce qui s'est passé sous le règne de Louis XVI ! Elle ne

fait rien des événemens qui lui ont enlevé la plus chère partie de sa famille : on lui promet une prochaine liberté ; hélas ! le premier jour qu'elle verra hors du Temple, éclairea le spectacle de ses maux ; l'image ensanglantée de sa prison la suivra sur les bords du Danube : elle regrettera ces temps où elle étoit malheureuse, mais où elle se consoloit en songeant qu'il lui restoit encore un frère.

Du 10. Septembre.

Marie-Thérèse-Charlotte de Bourbon commence à avoir quelques adoucissements, si non à son fort (ce qui seroit impossible), du moins à sa détention. Jeudi dernier, madame de Tourzel & une de ses filles M***, dînèrent avec elle & y passèrent plusieurs heures. Après le dîner, elles se promenèrent toutes trois dans le jardin avec madame Chanterenne.

La fille de Louis XVI. étoit au jardin lorsque madame de Tourzel & madame sa fille y arrivèrent. Avec quel empressement la prisonnière courut à elles, se précipita dans leurs bras, pressa la jeune dame contre son cœur ! Elle avoit été la première compagnie, la plus tendre amie de son enfance.

Du 15. Septembre.

La fille de Louis XVI. a eu la visite de madame de Makau, son ancienne gouvernante, avec qui elle a passé une partie de la journée. Cette dame, déjà avancée en âge, & dont une détention très-longue a considérablement altéré la santé, paroissoit souffrante & avoit de la peine à se soutenir. La fille de Louis XVI. prit son bras, qu'elle passa dans le sien avec une grâce infinie, & l'aida ainsi à marcher. Madame de Makau avoit à la main un grand chapeau blanc; elle voulut s'en servir pour se garantir du soleil qui l'incommodeoit beaucoup: la fille de Louis XVI, s'emparant alors de ce chapeau, l'éleva en l'air de la main qu'elle avoit libre, & le tint en opposition au soleil, afin que madame de Makau n'en souffrit pas. . . . Qu'elle étoit aimable alors l'illustre infortunée! Quel dégré d'intérêt elle ajoutoit à tous ceux que d'ailleurs elle réunît! Elle rendoit à un âge respectable, & de la manière la plus touchante, une partie des soins donnés à son enfance par la même personne. L'auguste captive, depuis qu'elle peut quitter la tour, est habituellement au jardin depuis cinq heures jusqu'au soir: madame de Makau devoit

ne s'en aller qu'à sept heures ; mais s'étant sentie indisposée, elle ne put rester au grand air. La charmante prisonnière alla se renfermer avec elle dans la tour, pour lui faire société, & pour lui donner tous les autres soins qui pouvoient dépendre d'elle. C'étoit la première fois que madame Marie Thérèse-Charlotte de Bourbon voyoit madame de Makau, depuis l'époque si fatale pour elle du 10, & depuis trois ans, un mois, un jour.

Du 20. Septembre.

Marie Thérèse-Charlotte n'ignore plus les malheurs de sa famille ; elle passe presque tous ses instans à écrire, pour se distraire de ses chagrins ; elle est tous les jours en robe de Nankin ; tous les dimanches, elle se met en robe de linon ; &, toutes les fêtes solennelles, elle se pare d'une robe de taffetas verd. Les dames de Tourzel y vont trois fois par semaine ; elles dînent quelquefois avec elle. Madame Thérèse-Charlotte a aussi été visitée dans sa prison par sa nourrice, madame Laurent, qui a toujours montré le plus grand intérêt sur son sort, & qui a plusieurs fois demandé à lui donner, au

Temple, les marques d'attachement qu'elle lui avoit données au berceau.

Du 25. Septembre.

Nous pouvons, en quelque sorte, affirmer à présent que l'auguste prisonnière n'ignore plus aucun de ses malheurs; & il paraît qu'en pour les lui apprendre, on a su user de tous les ménagemens les plus religieux. Mais qu'il a fallu de courage pour entreprendre une tâche si pénible! Si l'on est forcé de l'admirer, on ne peut cesser d'en être étonné. Il y a lieu de présumer que c'est madame de Tourzel qui s'est chargée d'instruire, en grande partie, l'illustre infortunée, à qui on avoit précédemment donné à pressentir beaucoup de choses qui la touchaient le plus. Qu'elle doit être à jamais tendrement chérie cette victime si touchante des destinées humaines! Les sentiments de piété, héritaires dans sa famille, ont pu seuls lui donner la force de supporter l'annonce & la certitude de tant de malheurs qui, en la déchirant dans tous les sens, pèsent & pèseront encore long-temps bien dououreusement sur toute la France.

Du 30 Septembre.

Madame Marie-Thérèse-Charlotte de Bourbon paroît jouir d'une assez bonne santé; elle est d'une taille avantageuse; ses traits qui étoient, il y a trois ans, fort délicats, ont pris un beau caractère; ses yeux sont grands, son teint paroît un peu bruni; ses cheveux, de blonds qu'ils étoient, sont devenus un peu châtais; elle les porte habituellement sans poudre & noués par derrière; sa coiffure est ordinairement un fichu attaché par un nœud sur le devant, qui forme la rosette.

Elle paroît très-sensible à tout l'attachement qu'on ne cesse de lui témoigner.

Le nom de la personne qu'on a placée auprès d'elle, n'est point *Chantrel*, c'est la femme de M. *Bocquet de Chanterenne*, employé à l'administration de police & fils d'un ancien avocat. Elle fut demandée par la section du gouvernement appellée *comité de salut public*. Une lettre qu'elle écrivit à ce sujet, décida entièrement le choix qu'on avoit fait de sa personne. Cette dame posséde plusieurs talens agréables & utiles, entre autres, le dessin & la musique.

La plupart de ces derniers détails & renseignemens, ont été donnés verbalement par le mari & la sœur de madame de Chanterenne, à la personne de qui nous les tenons.

Du 15. Octobre.

Chaque jour apporte un adoucissement à la détention de la jeune prisonnière du Temple. Sous le régime de Robespierre, elle n'avoit qu'une robe noire, qui la couvoit à peine; maintenant elle est vêtue très-décentement. On lui a montré plusieurs étoffes, elle en a choisi pour faire des robes; quand elle en demandoit deux, on avoit toujours le soin d'en mettre trois ou quatre, pour ne lui laisser rien à désirer. Les femmes à la mode disoient que Marie-Thérèse avoit une perruque blonde; cela est faux, elle n'a jamais eu que sa chevelure, qui flotte toujours dans un aimable négligé.

Soir & matin elle fait sa prière; mais ce font là tous les actes de piété auxquels elle puisse se livrer dans la prison. Elle traite madame de Chanterenne avec beaucoup d'égards: cette dame à des attaques de nerfs très-fréquentes; on a vu souvent Marie-Thérèse la soutenir par le bras, dans les promenades

menades qu'elles font ensemble dans le jardin.

Du 15. Novembre.

Marie-Thérèse a la liberté de se promener dans les cours du Temple. Deux commissaires veillent toujours après d'elle ; ils ne l'approchent que le chapeau bas, & ils la traitent avec le respect qu'inspire le souvenir de ce qu'elle est aujourd'hui. Plusieurs personnes viennent tous les jours la voir, & elle ne dîne presque jamais seule. Une chèvre, qui est auprès d'elle, occupe ses soins ; la chèvre reconnaissante la suit familièrement. Un de ces jours, un commissaire appeloit ce fidèle animal, pour savoir s'il le suivroit aussi ; mais la chèvre n'a point voulu le suivre, ce qui a beaucoup fait rire Marie-Thérèse. Un chien est aussi le fidèle compagnon de la jeune prisonnière ; il lui paroît très-attaché : cela me rappelle une anecdote qui doit trouver sa place ici : Marie-Antoinette avoit au Temple un chien qui l'avoit constamment suivie. Lorsqu'elle fut transférée à la Conciergerie, le chien y vint avec elle ; mais on ne le laisse pas entrer dans cette nouvelle prison. Il attendit long-temps au

N. C. d. L. Nr. IV. 1796.

B b

guichet, où il fut maltraité par les gendarmes, qui lui donnèrent des coups de bayonnette: ces mauvais traitemens n'ébranlèrent point sa fidélité; il resta toujours près de l'endroit où étoit sa maîtresse, & lorsqu'il se sentoit pressé par la faim, il alloit dans quelques maisons voisines du palais, où il trouvoit à manger: il revenoit ensuite se coucher à la porte de la Conciergerie. Marie-Antoinette a perdu la vie sur l'échafaud, le chien veilloit toujours à la porte de sa prison; il continuoit d'aller chercher quelques débris de cuisine, chez les traiteurs du voisinage; mais il ne se donnoit à personne, & il revenoit toujours au poste où sa fidélité l'avoit placé: il y étoit encore l'été dernier, & tout le quartier le désignoit sous le nom de chien de la reine.

Quelle leçon pour les personnes qui ont reçu autrefois des bienfaits de cette princesse, & qui, dans ces derniers temps, l'ont abandonné lâchement pour le flétrire avantage de lui survivre de quelques jours!

La santé de Marie-Thérèse-Charlotte ne paraît point altérée. Elle fait maintenant qu'elle doit aller à la cour de l'Empereur;

c'est sans doute ce qui contribue à lui donner la gaité qu'elle fait paroître.

Les prisonniers d'état retenus par l'Empereur, sont arrivés à Basle au commencement du mois de novembre; Marie-Thérèse-Charlotte ne sortoit point du Temple: le bruit s'étoit répandu de son prochain départ, lorsque le comte de Carletti, ministre du grand-duc de Toscane, a demandé la permission de voir une princesse, qui tenoit à sa cour par les liens de la parenté. Il s'y est pris d'une manière assez mal-adroite; & comme ses instances ont été très-vives & très-souvent réitérées, elles ont éveillé la défiance du directoire exécutif. M. de Carletti a reçu ordre de sortir du territoire françois. Les rieurs n'ont pas été pour le ministre Toscan, qui a paru tout-à-coup se réveiller d'un songe, & se ressouvenir que Marie-Thérèse étoit au Temple. Voici quelques couplets d'un vaudeville qui a été fait, lors de son départ précipité:

Je suis né natif de Florence,
Je fus six mois ministre en France;
Mais déjà m'en voilà parti;
Povero caro Carletti!

J'avois l'humeur républicaine,
 Et je m'accommodois sans peine
 De tout ce qu'on faisoit ici :
 Povero caro Carletti !

Jadis Actéon sur Diane
 Osa porter un œil profane;
 Par des chiens il fut assailli :
 Povero caro Carletti !

A cette jeune prisonnière
 Mon cœur ne s'intéressoit guère;
 Je n'y songeai pas jusqu'ici :
 Povero caro Carletti !

Tout-à-coup il me vient en tête
 D'être tant soit peu plus honnête;
 Comme Actéon, je suis puni :
 Povero caro Carletti !

Cette malheureuse imprudence de M. de Carletti a resserré davantage les chaînes de l'illustre prisonnière : elle voit moins librement les personnes qui lui apportoient les consolations de l'amitié. On espère que cet état ne durera pas longtems pour elle, & qu'elle partira bientôt pour Basle, où l'attend le prince de Gavres, nommé par l'Empereur pour la recevoir & la conduire à Vienne.

*Dernier bulletin du Temple, du
dix-neuf décembre.*

Marie-Thérèse-Charlotte n'est plus au Temple, cette enceinte a repris son aspect lugubre; tous les échos répétent tristement: *elle est partie!* & l'on ne voit plus ça & là que quelques personnes qui se parlent les larmes aux yeux. Depuis hier matin, on savoit que Marie Thérèse devoit sortir de sa prison & de la France. Tous ceux qui étoient auprès d'elle en ont été profondément affligés; la jeune princesse cherchoit à les consoler, en leur disant qu'un jour peut-être elle reviendroit à Paris, & qu'elle pourroit alors reconnoître toutes les marques d'intérêt qu'on lui avoit données. Dès le matin, elle a fait les préparatifs de son voyage; elle a paru dans le jardin avec les vêtemens dont elle se pare dans les jours de solemnité; elle a salué toutes les personnes qui, des fenêtres voisines, ont tant de fois laissé tomber des larmes dans sa prison. Tout le monde pleuroit; elle étoit si douce, si bonne, si belle, si sensible! Sa présence prêtoit un charme à cette tour, qui n'est plus habitée que par les tristes souvenirs. O vertu! voilà ta puissance, tu inspires l'allégresse par-tout où tu

B b iij

te montres, & lorsque tu viens à disparaître,
 tout n'est plus que désert & une affreuse solitu-
 de. Ames tendres & généreuses, ne craignez
 pas le cruel persilage des hommes du jour,
 qui ne savent pas comment on peut pleurer.
 Pour moi, qui écris ces lignes loin du Tem-
 ple, & trois jours après le départ de Marie-
 Thérèse, je ne puis m'empêcher de pleurer
 avec vous. Que vos pleurs touchent le ciel,
 comme ils ont touché cette infortunée prin-
 cesse! que le génie de la France qui l'a con-
 servée au milieu de tant de ruines, la dépose
 au sein de sa famille, qui peut seule effayer
 les larmes que les tyrans de notre patrie lui
 ont fait verser!

Elle est partie hier au soir à onze heures:
 elle a choisi pour l'accompagner M. Gaumain,
 chargé comme commissaire de veiller auprès
 d'elle dans le temple; par ses soins & par
 ses procédés remplis de délicatesse, il a mé-
 rité celle de toutes les âmes sensibles & hon-
 nétes. *Madame* a emmené aussi la femme
 de chambre qui la servoit dans la prison, avec
 le cuisinier & le sous-cuisinier qui étoient
 employés au Temple: sa suite étoit dans
 trois voitures.

Demain le soleil se levera encore sur le Temple; mais il n'éclairera plus la demeure d'une princesse chérie. Le jour paroît plus sombre; un nuage couvre de deuil les murs de la tour; la chèvre, qui est restée seule, fait retentir les cours de ses cris plaintifs: les fenêtres voisines s'ouvrent encore, mais ce n'est plus que pour laisser voir le spectacle le plus triste & le plus douloureux. . . . On suit des yeux les dernières traces de Marie-Thérèse. . . . on écoute encore ses dernières paroles; . . . on reçoit ses derniers adieux. . . . Oui, cet asyle est à jamais consacré par les vertus qui l'ont habité, & par tous les regrets qu'il fait naître. O vous, qui fûtes malheureux! venez tous au Temple, & voyez ce que la fortune réservoit à la famille des Rois. . . . Vous, qui chérissez la vertu, venez lui élever un autel au Temple, dans cet asyle où la vertu se montra si belle au milieu de ses revers!

LES ADIEUX

A MARIE-THÉRÈSE-CHARLOTTE,

Par un Troubadour condamné à mort,

Air : O ma chère pastourelle !

Pour une auguste captive
 Faites éclater votre amour ;
 Prêtez une oreille attentive
 Aux derniers chants d'un Troubadour.

Elle naquit aux pieds du trône,
 Elle languit dans les douleurs ;
 Mais pour elle, dans tous les cœurs,
 Il est encore une couronne.

Elle n'est plus la cour brillante,
 Dont s'environnoit son berceau ;
 Hélas ! dans la nuit du tombeau
 On l'a fait descendre vivante.

O princesse infortunée !
 Du fond de ton obscure tour
 Vois couler sur ta destinée
 Les derniers pleurs d'un Troubadour.

Son malheureux & tendre père
 A succombé sur l'échafaud ;
 Et les voûtes de son cachot
 Redemandent en vain sa mère !

O mort affreuse & cruelle!
 Pour elle il n'est plus de beau jour.
 Echos, répétez auprès d'elle
 Les derniers chants d'un Troubadour

Sa beauté, ses grâces, son âge
 Ont fait briller un vain éclat;
 La fleur, malgré son incarnat,
 Meurt en butte aux traits de l'orage.

Astre éclipsé dès l'aurore
 Il conserve tout notre amour;
 Et son nom embellit encore
 Les derniers vers d'un Troubadour!

Je meurs victime de mon zèle;
 Pour moi l'échafaud est dressé;
 Puissé-je un jour être exaucé
 Dans les vœux que je fais pour elle!

Que le ciel moins inflexible,
 Brise les portes de la tour;
 O Dieu! ne sois pas insensible
 Aux derniers vœux d'un Troubadour!

Le fort, d'une main plus amie,
 Loin d'elle écarte les dangers,
 Et dans des climats étrangers
 Elle retrouve une patrie.

Princesse aimable & chérie,
Vous emporterez notre amour,
Et vous ferez par-tout suivie
Des derniers vœux d'un Troubadour.

Eloignez-vous, sombres images,
Affreux souvenirs de ses maux,
N'allez pas troubler son repos
Sur de plus fortunés rivages.

Que le Rhin ne lui rappelle
Que les hymnes de notre amour,
Que les vœux d'un François fidèle,
Et les adieux d'un Troubadour.

9.

Nouvelles littéraires, & scientifiques.

*L*a rive gauche du Rhin, limite de la République François, ou recueil de plusieurs dissertations, jugées dignes des prix proposés par un négociant de la rive gauche du Rhin. Publié par le citoyen Georges-Guillaume Boehmer, ex-député à la convention nationale Rheno-Germanique. A Paris, chez Louvet. 1. & 2. cabier, 8. Un négociant allemand déposa chez le représentant, auteur & libraire, Louvet, la somme de 6000 francs, en assignats (30 livres en numéraire,

cours d'aujourd'hui) destinée comme prime pour les citoyens, qui fourniroient dans deux décades les meilleures discussions sur la question suivante: *Est-il de l'intérêt de la république Françoise, de reculer ses limites jusqu'aux bords du Rhin?* Cinquante-six personnes concourent, pour le prix. La grande majorité (influencée par des Allemands émigrés ou possessionnés sur la rive gauche du Rhin, & qui s'étant fortement prononcés pour la révolution Françoise, craignent le retour de l'ancien ordre de chose) a soutenu l'affirmative. Mais il faut espérer que la sagesse de la nation Françoise, saura séparer l'intérêt de sa patrie & la paix de l'Europe de l'intérêt de quelques boute-feux, à qui la guerre ne couture rien, qui ne songent pas du tout à aller la faire, qui ne bivouaquent qu'au coin de leur feu, & qui, les pieds sur leurs chenets, continuent à penser, que rien n'est plus beau que de voir une partie de l'Europe égorger l'autre, pour leur épargner le désagrément d'un démenti. — Ces deux cahiers sont ornés de deux belles estampes; l'une représente les descendans des Gaulois qui reprennent leurs anciennes limites; l'autre représente le port de Mayence, & l'activité du commerce.

Correspondance de Milady Cécile avec ses enfans, ou recueil de lettres relatives aux études, aux moeurs & aux jeux de la jeunesse de deux sexes &c. Par A. F. L. Fréville, auteur des nouveaux essais d'éducation. 2 vol. per. in 8. A Paris, chez Lucet. Prix 250 livr. e. assign. Mylady Cécile, Gaston & Juliette, ses enfans, sa nièce Pauline, d'autres enfans, tous de onze à douze ans, s'écrivent de Paris & de Ro-

mainville, se rendent compte mutuellement des particularités qui les intéressent, se communiquent des instructions utiles, des traits d'histoire choisis, de petits contes, des fables, des maximes. Les enfans ne peuvent que profiter beaucoup à cette lecture, sur-tout si elle est dirigée suivant les intentions de l'auteur. Ils apprendront, en se jouant, non-seulement à écrire des lettres, mais encore à narrer avec méthode & clarté; ils se meubleront l'esprit de passages historiques & moraux, dont ils auront occasion de faire des applications fréquentes dans la suite de leur vie.

L'Abailard supposé, ou le sentiment à l'épreuve. 1 vol. in 18. A Paris. Prix 115 liv. e. a. Madame de Beaubarnois, qui avoit fixé l'attention du public par ses lettres à *Stephanie*, a échoué misérablement avec son *Abailard supposé*.

Oeuvres de St. Lambert: 2, vol. in 18. A Paris, chez Didot. Prix 600 liv. en ass. & 3,000 sur papier vélin. Cette nouvelle édition, aussi correcte qu'élégante, ne renferme presque rien, qui ne soit déjà dans les éditions multipliées du poème des *Saisons*. Il n'y a que les pièces fugitives que l'auteur ait augmentées de quelques morceaux, dont le plus étendu est un poème en vers libres, *sur les consolations de la vieillesse*.

Recherches politiques sur l'état ancien & moderne de la Pologne, appliquées à sa dernière révolution, par J. P. Garan, représentant du peuple. A Paris, chez Smith & comp.

Manuel pratique du laboureur, suivi d'un traité sur les abeilles. Par le citoyen Chabouillet. vol. in 8. avec fig. A Paris. Prix 75 liv.

e. a. Cultivateur de profession, l'auteur s'est proposé de répandre les résultats de ses réflexions & de son expérience. Son traité des abeilles offre une nouvelle preuve, de la fécondité de son imagination dans la sphère où il se plaît à l'exercer. C'est une ruche dont la construction a pour objet de sauver à l'abeille les dangers du froid, & ceux dont elle est menacée de la part de certains animaux malfaisans, de féconder son travail par tous les moyens possibles, & de lui enlever une partie de sa cire & de son miel, sans la laisser, pendant plusieurs jours, dans l'incertitude de savoir si elle continuera d'habiter la même demeure, ou si elle s'en ira chercher une autre, pour se soustraire à un second pillage.

Lilasé, ou la beauté outragée par elle-même, (par l'auteur des lettres de Ganganelli) 2 vol. in 18. A Paris, chez Louvet. Ce roman est une paraphrase ou une parodie, comme on voudra l'appeler, d'une partie du conte de *Cendrillon*, brodée de lettres, de réflexions, d'anecdotes, & d'épisodes qui se ressemblent tous. La plume & le livre nous tombent des mains, & nous nous écrions avec l'auteur : *sic, sic juvat ire sub umbras !*

Fables de la Fontaine, gravées en caractères sténographiques. 1. livraison. 1. livre, avec portrait & vignette. A Paris, chez Bertin, éditeur & libraire. Prix de chaque livraison, tiré à 125 exemplaires, sur papier vélin. 6 liv. ou 600 e. a. La souscription pour l'ouvrage entier, qui formera 10 à 12 livraisons, est pour le papier vélin 48 liv. en numéraire ; pour le papier fin, 24 liv. ou 2,500 liv. en ass.

Suite des proverbes dramatiques, par Carmentel, Tom. 7. & 8. qui complètent cet

ouvrage. A Paris, chez l'auteur, 6 liv. en numéraire ou 1.000 e. a.

Les prémisses d'Annette, en 10 chants, par le général Serviez. A Paris, 10 18. avec fig. Prix 1 liv. 10 s. ou 125 liv. e. a.

Le tolérant ou la tolérance morale & religieuse, comédie en 5 actes, en vers, représentée pour la première fois sur le théâtre de la rue Feydeau, le 23. avril 1795. par C. A. Dumoufier. A Paris, chez Huet.

Les confessions d'un solitaire. A Genève & à Paris; 2. vol. in 12. Prix 175 liv. e. a. — "Je couchois dans un lit à double étage, dont la niche inférieure étoit occupée par un de mes frères. Il arrivoit quelquefois que pour lui faire pièce, je prenois mon lit pour un pot-de-chambre, & que mon frère se réveilloit en sur-saut, tout couvert d'une rosée qui &c. &c." — *Via, via à l'azzollino!* & nous avons fermé le livre crainte de trouver pis.

Galerie des auteurs dramatiques, des musiciens, & des acteurs & actrices célèbres: proposée par souscription. P. M. Alix, graveur & dessinateur, déjà favorablement connu, a entrepris la galerie que nous annonçons. Chacun des portraits sera de forme ovale, dans un carré long de 10 pouces, sur $6\frac{1}{2}$ de largeur, gravé au lavis en couleur. Au dessous de chaque portrait sera un tableau allégorique & caractéristique, qui servira à faire connoître les ouvrages principaux, ou quelques traits intéressans de la vie du personnage. Il paroît déjà un de ces portraits; c'est celui du célèbre Prévile. Conditions de la souscription: pour une suite de 6 por-

traits, 16 liv. en numéraire ou 16,00 e. a. Les souscripteurs recevront les premières épreuves, suivant l'ordre de l'enregistrement. On souscrit à Paris, chez Morin & chez Lucet, libraires.

La société libre d'institution & vérification d'écriture a tenu sa première séance publique le 10. Février, dans la salle du lycée des arts, jardin Egalité. Les différentes lectures ont été variées par plusieurs morceaux de musique, exécutés 1°. par la citoyenne H. . . ., jeune personne qui réussit sur le piano à une exécution brillante une composition infinitément agréable. 2°. Par le citoyen Briel, dont le chant net & précis a ajouté au talent bien prononcé de la citoyenne Frey, qui avoit composé une scène que le public a vivement applaudi. 3°. Par le citoyen Hulai, jeune artiste, qui a rendu avec la vivacité de l'âge, les traits de la plus grande difficulté d'un concerto de violon de sa composition.

205

210

215

220

225

230

235

240

245

250

255

260

265

270

275

280

285

290

295

300

305

310

315

320

325

330

335

340

345

350

355

360

365

370

375

380

385

390

395

400

405

410

415

420

425

430

435

440

445

450

455

460

465

470

475

480

485

490

495

500

505

510

515

520

525

530

535

540

545

550

555

560

565

570

575

580

585

590

595

600

605

610

615

620

625

625

630

635

640

645

650

655

660

665

670

675

680

685

690

695

700

705

710

715

720

725

730

735

740

745

750

755

760

765

770

775

780

785

790

795

800

805

810

815

820

825

830

835

840

845

850

855

860

865

870

875

880

885

890

895

900

905

910

915

920

925

930

935

940

945

950

955

960

965

970

975

980

985

990

995

1000

1005

1010

1015

1020

1025

1030

1035

1040

1045

1050

1055

1060

1065

1070

1075

1080

1085

1090

1095

1095

1100

1105

1110

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115

1115</div

E n i g m e.

Je blanchis,
Je noircis,
J'embellis,
J'enlaidis,
Je salis,
J'éclaircis,
Je détruis,
Je guéris,

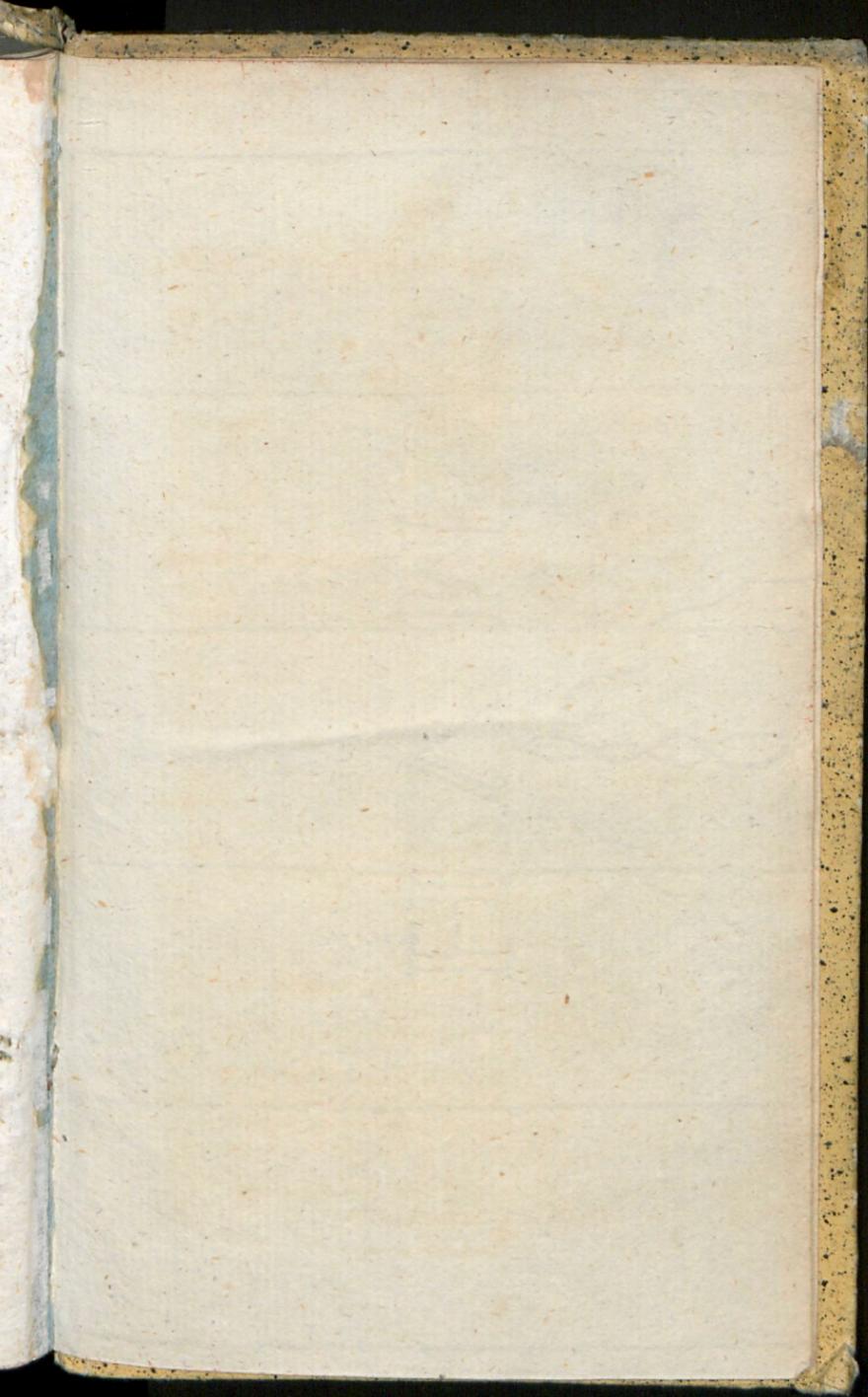
(Le mot de la charade du cahier précédent
est, *les ciseaux*; celui de l'énigme est, *fo*; ce-
lui du logoglyphe est *placet*, où l'on trouve
place & lacet.)

Table des matières.

Estampe. Portrait de Madame Royale.

Pages

| | |
|---|-----|
| 1 Sur la funeste connoissance que l'homme a de la mort. | 305 |
| 2 Okano: fragment d'un voyage à St. Domingue. | 310 |
| 3 Histoire du manteau. | 329 |
| 4 Garde-pluies d'orage. | 335 |
| 5 Pensées diverses. | 342 |
| 6 L'ombre de Florian, ou recueil de ses romances nouvelles. | 349 |
| 7 Notice sur la vie & les ouvrages de Florian. | 359 |
| 8 Description de la prison du Temple à Paris; anecdotes sur ses illustres prisonniers; & bulletins du Temple jusqu'au départ de Madame Royale: par M. d'Albins. | 363 |
| 9 Nouvelles littéraires & scientifiques. | 394 |
| 10 Charade. Enigme. | 399 |

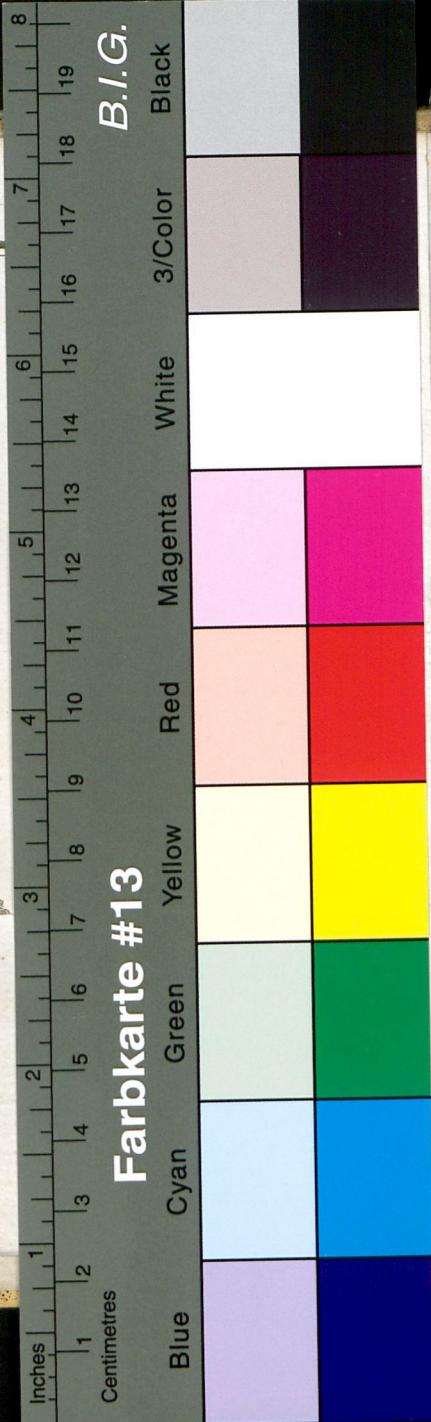


Stf 914 b
(1796,1)

ULB Sachsen-Anhalt
Ausgeschieden
Datum:



ad 175



NOUVEAUX
CAHIER S
DE
LECTURE.

RÉDIGÉS PAR L'AUTEUR DU
GUIDE DES VOYAGEURS,

TOME PREMIER

1796.



A WEIMAR
AU BUREAU D'INDUSTRIE.

